République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Université Mouloud Mammeri –Tizi-Ouzou
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Département de Langue et Culture Amazighes

Mémoire de Magister

Spécialité :Langue et Culture Amazighes

Option : Civilisation

Présenté par : BOUDRA Habiba

Sujet

INSTITUTIONS ET CONDUITES EDUCATIVES A AHRAS , MILIEU RURAL AURASIEN (ENTRE TRADITION ET MODERNITE)

Membres du jury:

- M. Mohamed DAHMANI, Professeur, UMMTO.....Président
- M. Mustapha HADDAB, Professeur, Université d'Alger.....Rapporteur
- M. Mohand Brahim SALHI, MC, UMMTO.....Examinateur

Année universitaire : 2007/2008

A mes chers parents.

Remerciements

Mes sincères remerciements

- **A mon directeur de recherche, le professeur Mustapha Haddab, qui m'a gratifiée de ses précieux conseils et de son vaste savoir.**
- **A mes amies Hakima Bellal et Meriama Yahyaoui qui ont sacrifié beaucoup de leur temps et de leur repos pour me faciliter la tâche.**
- **Aux cousines et amies, les mamans d'Ahras, qui m'ont permis de perquisitionner et de fureter dans leur vie intime et combien riche en données utiles.**

Les points de vue et les idées contenus dans ce mémoire de Magister n'engagent que leur auteur.

Introduction

En dépit de la littérature abondante qui lui est consacrée, la vie familiale en Algérie est, aujourd'hui encore, loin d'être totalement cernée. La difficulté, ou mieux encore, l'impossibilité d'explorer en profondeur ses différents aspects est, semble- t-il, conséquente à la nature même de cette famille.

Aussi, dans cette optique, est-ce un sujet délicat à traiter que celui de l'éducation de l'enfant en milieu familial, dans une zone rurale, lorsqu'on a le dessein d'aborder, sur le terrain, des questions que nous savions préalablement, entourées de réserve ou plus encore, de tabous; la nécessité de pénétrer dans le domaine du privé, de l'intime, du sacré est, de ce fait, incontournable.

Etant originaire du même horizon culturel que ceux que nous allions étudier, nous avons imaginé que notre intégration dans la société locale serait facile et que les informations recherchées seraient a priori acquises. Or, une fois l'enquête entamée, nous nous sommes heurtées à une double incommodité:

- d'un côté, lorsque l'enquête s'inscrit dans la trame de la vie quotidienne, en ce sens que "l'enquêtrice" se confond avec "la parente" que nous sommes, les enquêtées* ont tendance à réagir systématiquement à l'encontre de cette personne "curieuse et indiscrète" qui cherche à s'infiltrer dans leur vie privée. Dans ces circonstances, les questions que nous posons dans un style "authentiquement ahrasien"**, deviennent gênantes et nos interlocutrices, suspicieuses, ne manquent pas de nous retourner l'interrogation *"mumi i s-texsed?"*, *"ma nniy-am, matta h ad tged i-s?"*.... (Pourquoi faire? Si je te répondais, cela te servirais à quoi?...). Par ailleurs, il faut souligner que les femmes ahrasiennes sont très discrètes vis-à-vis de certains lieux de reproduction, notamment ceux liés, dans le cas de notre étude, aux rites de la fécondité, de la protection du nouveau né, de la détermination et aussi du choix du sexe de l'enfant à naître, de la stimulation de l'abondance du lait... Ajoutons qu'elles sont également réticentes lorsqu'elles doivent révéler le nombre de leurs enfants (probablement, par crainte du mauvais œil).

---

* Les femmes représentent la quasi-totalité de la population enquêtée, d'où l'emploi du féminin.

**Pour pasticher N. Zerdoumi qui posait ses questions "dans un style authentiquement algérien".

- d'un autre côté, lorsque nous prenons de la distance vis-à-vis de l'objet, que le ton prend la forme d'un questionnaire universitaire et que notre intention de produire un discours sur le groupe est connue, nos interlocutrices, soit elles adoptent des attitudes stéréotypées et délivrent des réponses trop vagues ou "trop bien faites", parce que dans ce sens, "face à l'enquêteur, il s'agit souvent (...) de négocier une image de soi qui est la plus favorable"[1], soit elles se figent et cela se traduit fréquemment par "l'oubli", "le silence". Un silence d'autant plus lourd que certains sujets délicats sont en jeu, notamment ceux relevant du domaine des pratiques magiques, des ziarates aux lieux de culte, de l'intercession auprès des saints.... Et c'est, semble- t-il, dans cette perspective que B. Salhi pose la question pertinente: "l'opacité n'est- elle pas un indice d'une stratégie tendant à recouvrir des enjeux encore en fonction"[2]. Une stratégie qui vise de prime abord, à marquer sa distance vis-à-vis de ces domaines.

Très souvent, face à cet "oubli affecté" lors d'un entretien, et dans le but de pousser notre vis-à-vis à collaborer dans le jeu de questions/réponses et fournir les informations sollicitées, nous procédons à une "stimulation de sa mémoire" en prenant nous même l'initiative d'esquisser une réponse, afin de lui donner l'impression que le sujet est déjà abordé avec d'autres personnes qui, elles, n'ont pas hésité à accorder leur témoignage. Cette méthode, dans la mesure où elle favorise l'établissement d'un rapport d'écoute, d'échange et d'apprentissage, nous a permis dans de nombreuses situations d'entretien, de recueillir de précieuses informations qui, autrement, allaient passer sous silence.

Nous avons, à dessein, pris un échantillon dans un entretien effectué au sujet des pratiques rituelles destinées à protéger l'enfant des mauvais coups des forces occultes.

Q: quelles précautions prenez vous pour préserver vos enfants, lorsqu'ils sont encore nouveaux nés, des coups de djinns ?

R: aucune. Nous autres, avons foi en Dieu qui les protège. Je crois que les djinns n'existent pas.

Q: et vous êtes ainsi rassurée?

R: oui. Et puis maintenant, mes enfants sont grands (son cadet a deux ans), je ne me

---

1- B. Salhi. Production dans l'opacité. In La socio-anthropologie ou comment repenser la méthode? Sous la direction de Faouzi Adel. Cahier N°1 – 2001.C.R.A.S.C. P 33.

2- B. Salhi. Production dans l'opacité. P 36

rappelle plus comment je les ai élevés…*

Q: j'ai remarqué à Ahras, et on me l'a également confirmé, qu'on ne laissait jamais un nouveau-né tout seul.

R: oui en aucun cas, du moins jusqu'au quarantième jour. Moi-même, lorsque je devais sortir, je laissais à côté de lui, un peigne de fer pour laine.

Q: pourquoi? Sinon que risque -t-il?

Et là, l'enquêtée s'est engagées dans un interminable discours, très riche en informations, sur les enfants changés, les rites de protection contre les puissances invisibles, les cas connus à Ahras et ailleurs, les "pactes" engagés avec "les Autres" pour épargner l'enfant…

Selon la conception éducative durkheimienne, dans toute société, le système d'éducation présente un double aspect: il est à la fois un et multiple, dans ce sens "qu'il y a autant de sortes différentes d'éducation qu'il y a de milieux différents dans cette société"[1]. Cela engloberait, selon les termes de Stuart Mill, "le sol et la position locale"[2].

Ainsi, à la lumière de ce constat, et prenant en considération le fait que le mode d'éducation des enfants est déterminé, entre autres, par le cadre géographique et la forme d'habitat, nous nous sommes posé la question sur les spécificités de l'action éducative dans un village tel que Ahras. De ce fait, il s'avère indispensable de décrire le milieu social et d'y situer la famille dans laquelle se déroule le travail de socialisation. L'étude porte également sur l'habitation, le village et leur évolution dans l'espace et dans le temps.

Ahras est un village où se rencontrent deux types d'architecture (l'ancienne maison bâtie en mortier et en branchage et la nouvelle construction en béton armé) et où l'introduction du salariat et l'émigration temporaire vers les villes ont, semble- t-il, amené l'apparition progressive d'une architecture reproduisant plus ou moins le modèle urbain – une vue globale sur le village révèle que l'extension de celui-ci n'est pas près de s'achever.

Ce changement progressif semble aller de pair avec la mutation de la structure même de la famille (élargie). Subissant les retombées du réajustement structurel

* Réponse rencontrée très souvent

1- E. Durkheim – Education et Sociologie. P 13. Edition EL BORHANE, 1991

2- Stuart Mill, cité par durkheim. Id. p 09

économique, celle-ci a connu au cours des années, l'amorce d'un processus de nucléarisation favorisé notamment par la migration vers les lieux de travail, l'introduction du salariat et la quasi-disparition de la société agraire. Le système patriarcal exercé auparavant dans la famille indivise et qui marquait l'idéal humain, ne trouve plus sa justification dans le nouveau contexte social. Ce passage vers la famille conjugale ne peut sans doute pas être sans incidence sur l'organisation de l'espace habité. Dans ce sens que celle-ci " n'est pas seulement une commodité technique, c'est au même titre que le langage, l'expression symbolique d'un comportement global"[1]. L'organisation de l'espace qui représente la projection concrète des rapports sociaux et humains et du mode de vie sur le sol, implique des aspects diversifiés allant du rapport entre la société féminine et la société masculine (cloisonnement ou au contraire, ouverture) au simple comportement de l'enfant à l'intérieur de la maison parentale.

Parallèlement à cet éclatement de la famille et aux mutations qui s'opèrent au niveau économique, Ahras connaît également un changement progressif et lent, sur le plan culturel. En effet, dans la conjoncture actuelle de changements sociaux, économiques, politiques, voire idéologiques, le respect des valeurs traditionnelles est vécu sur un mode d'interprétation nouvelle. Dans cette optique M. Boutefnouchet estime que "l'évolution se réalise sur une double tension sociale: le respect de la tradition et l'aspiration à la modernité ou esprit de libération". C'est "la dialectique tradition modernité"[2]. A Ahras, ce milieu en mutation, la dualité est d'autant plus marquée entre les données extrêmement riches des usages traditionnels, les tendances à caractère religieux et islamiste et les tentatives vaguement modernistes.

C'est dans la lignée de cette dialectique qu'un jeune universitaire citadin dont la famille est originaire d'Ahras, exprime son opinion: " La jeunesse ahrasienne est en quête désespérée du moderne mais elle ne dispose pas des moyens matériels nécessaires pour y accéder. La position géographique même semble aller, à elle seule, à l'encontre de cette aspiration. Comment y parviendrait-on si l'on doit parcourir cette longue piste le plus souvent impraticable, pour sortir du village. En plus Ahras ne dispose d'aucun espace culturel où la jeunesse puisse s'épanouir. Ce qui est plus

---

1- Leclerc. G. cité par Fanny Colonna, Savants paysans. Eléments d'histoire sociale sur l'Algérie rurale. Alger, O P U, 1987. P 27

2 - M. Boutefnouchet, La famille algérienne. Evolution et caractéristiques récentes. S.N.E.D. Alger. 2° Edition.1982. P 205

inquiétant, c'est que l'on voit que le milieu social a tendance à perdre sa cohérence traditionnelle sans pour autant atteindre un stade de plénitude moderne. A mon sens, tous les indices indiquent que le village est voué à la disparition; ses habitants le déserteront certes, ce n'est qu'une question de temps."

Par ailleurs, il existe un point à signaler à Ahras et qui semble déterminant dans le processus d'éducation, c'est l'inexistence de substituts à la famille, comme les institutions pédagogiques pour enfants en bas âge, telles que crèches, écoles maternelles, jardins d'enfants, école coranique... En somme, cette déficience en matière d'infrastructure peut être significative dans la mesure où la période préscolaire est manifestement plus prolongée chez le petit ahrasien que chez le citadin de Batna, par exemple.

Beaucoup de spécialistes, notamment psychologues et sociologues, s'accordent sur l'impact que l'environnement familial peut avoir sur la personnalité. C'est dans la même problématique que A. Ibn Khaldoun établit l'idée que " l'homme est fils de ses habitudes acquises dans son milieu et non fils de sa nature et de son mélange d'humeurs"[1]. L'enfant naît et c'est sa famille qui va le prendre en charge aussi bien sur le plan physique que sur le plan psychologique. Cette action familiale incarnée par la mère, en premier lieu, puis aussi le père et éventuellement les autres proches, assure son intégration du modèle culturel du groupe parce que, en fait, c'est par l'intermédiaire de ce milieu immédiat que "l'ethnie imprègne le nouveau né dès le premier jour. Elle constitue le cadre permanent où l'enfant va se développer. Elle l'incite à reprendre les attitudes qui ont contribué à former ce cadre. Elle le pousse à imiter et à s'identifier aux autres pour faire comme eux, pour s'intégrer au groupe et en saisir le type"[2].

Tel semble être le fondement même de l'éducation sociale, une éducation qui, dans le cadre familial, sous-tend essentiellement une intégration sociale en mettant en œuvre deux mécanismes de transmission du capital socio-culturel: l'inculcation et la familiarisation. Il en découle donc deux types d'éducation: une éducation consciente qui repose sur un apprentissage explicite, et une éducation inconsciente. Par ailleurs,

---

1-A. Ibn Khaldoun, cité par N. Zerdoumi: enfants d'hier. L'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien. François MASPERO. 1982. P. 43.

2- N.Zerdoumi. enfants d'hier. P 20

dans un cas comme dans l'autre, l'individu reçoit la culture du groupe d'appartenance où il investit sa personnalité suivant la même voie que celles de ses proches, puis se l'approprie. C'est ce que C. Camelliri a traduit par "l'enculturation qui constitue comme le squelette de la socialisation"[1].

Mais en quoi consiste cette socialisation? Elle peut être définie, selon les termes de C. Dubar : "comme un processus d'incorporation progressive des traits généraux caractéristiques de la culture de son groupe d'origine"[2]. Dans ce sens, l'éducation commence dès la naissance et son action se prolonge tout au long de la vie de l'individu. De ce fait, il paraît absolument logique que les conditions de la naissance, le système d'allaitement et de sevrage, les interdits alimentaires qui frappent les différentes tranches d'âge, la ritualisation des moindres moments de la vie sociale, le rapport à la maladie, le mode de réaction vis-à-vis de l'école, la façon d'envisager le sacré et le moral...imprègnent l'esprit de l'individu et contribuent fortement à fixer le modèle social que lui propose sa société et qui constitue la base de son intégration sociale.

Comme cela doit être le cas dans d'autres milieux sociaux, par ce processus de socialisation, le petit ahrasien qui va devenir le porteur de son système social, intériorise le modèle à travers les interactions d'un système de relations sociales. Ainsi, pris dans un réseau de relations avec les membres de son groupe, il grandit au sein de ces relations interpersonnelles au cours desquelles il élabore des attitudes de sociabilité à l'égard des sujets qui l'entourent. Ces relations sont d'autant plus diverses que les membres du groupe représentent des catégories relativement différenciées, supposant des conduites appropriées. Par ailleurs, l'éclatement du groupe domestique et l'émergence de la famille ahrasienne du type restreint, n'est pas sans retentissement sur le système des relations entre individus et, à plus forte raison, sur la position de centre d'intérêt collectif de l'enfant, position que favorisait d'ailleurs, la vie commune au sein de la famille élargie. Sur ce plan, nous pouvons relever deux aspects déterminants de ce mode de relations. D'un côté, avec la disparition de la société

1- C. Callimeri – cité par S. Madhar: De l'individu au citoyen. Thèse de doctorat de 3° cycle. Paris V- 1985.

2- C. Dubar- Socialisation et construction sociale de l'identité. Ed. Armond Collin. Paris 1998. P 45

agraire à Ahras, les enfants ne sont plus perçus comme des rôles*, autrement dit, le garçon ne jouit plus de ce statut privilégié que favorisait son rôle d'héritier et préservateur du patrimoine familial dans la structure indivise. D'un autre côté, le rapport de la fille ahrasienne à son père semble, de nos jours, relativement démocratisé. Celle-ci est en mesure de communiquer avec lui sur un mode affectif. Le dialogue entre eux devient parfois inévitable, notamment lorsque la fille est scolarisée; lors de ses fréquents déplacements hors d'Ahras pour se rendre au collège ou au lycée, le village ne disposant que d'une seule école primaire, elle peut être accompagnée de son père et cela favorise à coup sûr l'établissement d'un rapport plus individualisé.

Si, auparavant, les grands- parents jouissaient du droit absolu d'exercer une autorité sur l'enfant et de décider quant à l'orientation de son éducation, dans la famille ahrasienne contemporaine, les parents ont tendance à prendre entièrement en charge celui-ci. Mais, sur les lieux, nous avons constaté que beaucoup de grands parents ne semblaient pas vouloir désarmer devant cette tendance "indépendiste", et cette diversité dans la conception des choses peut engendrer de sérieux conflits entre les deux générations d'éducateurs. Telle fut, par exemple, le cas d'une famille qui a poussé la mésentente entre ses membres jusqu'à l'inimitié, et dont l'histoire reste gravée dans la mémoire des habitants d'Ahras qui en rapportent les faits; les événements remontent au jour où N a confié son bébé (une fille) à la garde de ses grands-parents maternels. Dix ans plus tard, les parents de la fillette veulent la récupérer parce qu'ils ne sont pas satisfaits de la qualité de l'éducation qu'elle reçoit, la jugeant trop permissive et ne correspondant pas à leur vision du monde et à leurs aspirations. Les grands parents refusent et on dut recourir à la force. La fille leur est alors arrachée et l'inimitié s'installe désormais entre les deux foyers. Une inimitié si intense que N manque d'assister sa mère agonisant alors qu'ils sont des voisins immédiats.

Cette histoire révèle l'existence (parfois à l'état latent) d'un certain conflit entre

---

* Cependant, il est certaines habitudes qui sont adoptées aux nouvelles situations mais qui subsistent tout de même. Notons à titre d'exemple, le culte, ne serait-ce que symbolique, porté au fils aîné et au cadet. Dans son ensemble, la famille ahrasienne leur réserve un statut relativement différencié.

générations. Ce conflit véhicule un paradoxe dans le mode de pensée dans la nouvelle organisation familiale; d'un côté, les parents cherchent une autonomie dans leur action éducative et d'un autre, ils sont soumis aux contraintes extérieures du groupe qui, en dépit des mutations sociales, continue à imposer ses exigences et l'éducation demeure un domaine de négociation entre ancienne et nouvelle générations et, éventuellement, entre tradition et changement. En fait, l'enfant plongé dans ce contexte social fait d'une interférence de données traditionnelles et modernes, peut percevoir cette dualité, même si elle n'existe que sous un aspect latent.

Le changement du système de relations conséquent aux mutations socio-économiques que connaît la famille ahrasienne est, sans doute, aussi bien perceptible sur le groupe que sur l'individu. De nouveaux types de relation entre générations et entre sexes sont établis et, selon les termes de M. Boucebci "les parents ne sont pas toujours prêts à assumer leur nouveau rôle"[1] ce qui va engendrer chez eux "une angoisse majorée par leur difficulté à offrir à l'enfant un nouveau modèle cohérent"[2]. Ce qui, semble- t-il, explique le va et vient permanent entre les modèles ancestraux et les données nouvelles. La femme gère difficilement aussi ce passage à la famille nucléaire. Et l'enfant, de par la relation étroite qui le lie à elle dès la prime enfance, peut percevoir cette contradiction qui peut, à priori, l'affecter profondément aussi bien sur le plan psychologique que social, d'autant plus que "l'insertion sociale, la reconduction de l'édifice socioculturel et le maintien des groupes sociaux dépendent de l'éducation des enfants qui est tributaire de cette relation primaire"[3]. Sur ce plan, l'initiation aux règles de conduite est précoce et le travail d'assimilation d'un "capital culturel" peut contribuer à la continuation de l'édifice socioculturel propre au groupe. C'est pourquoi la socialisation de l'enfant est essentiellement liée à la construction de ce que A. Kardiner appelle sa " personnalité de base (Moi) (...) c'est-à-dire l'ensemble des instruments d'adaptation qu'un individu partage avec tous les autres dans une

---

1-M. Boucebci- Psychiatrie, société et développement. 2° Edition. S N E D, Alger 1982, P 63

2- M. Boucebci- Psychiatrie, société et développement. P 63

3- S- Madhar : De l'individu au citoyen.

société donnée"[1]. Se plaçant, par la suite, sur le plan psychologique, il reconsidère le concept en le définissant comme la "configuration psychologique particulière propre aux membres d'une société donnée et qui se manifeste par un certain style de vie sur lequel les individus brodent leurs variantes singulières"[2].

Dans la même optique P. Bourdieu introduit la notion d'habitus* pour expliquer le principe de la socialisation. Il le définit comme " systèmes de dispositions durables et transportables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations"[3]. Il découle de cette définition, une idée de normalisation et de tendance à reproduire le schéma établi et à le perpétuer dans la structure présente. C'est cette sorte de régulation de base que P. Bourdieu appelle "processus purement social et quasi magique de socialisation"[4]. Mais cela n'exclut pas pour autant toute possibilité de changement social.

Lorsque l'enfant atteint l'âge d'aller à l'école, il est mis en contact avec un réseau culturel plus vaste, de par les activités scolaires. Celles-ci lui permettront de se situer dans les institutions constitutives de la société globale. Dans cette perspective

---

1-A. Kardiner, cité par C. Dubar, Socialisation et construction sociale de l'identité.P41

2- A. Kardiner, cité par Dubar, op. cit. p 41.

* «Repris du mot latin utilisé par la tradition scolastique et traduisant le mot grec *hexis* employé par Aristote pour désigner "les dispositions acquises du corps et de l'âme", le terme d'habitus a été utilisé par Durkheim dans son cours publié sous le titre de l'Evolution Pédagogique en France (1904-1905) où il affirme : "il y a en chacun de nous un état profond d'où les autres dérivent et trouvent leur unité : c'est sur lui que l'éducateur doit exercer une action durable... c'est une disposition générale de l'esprit et de la volonté qui fait voir les choses sous un jour déterminé... où le christianisme consiste dans une certaine attitude de l'âme, dans un certain habitus de notre être moral. C'est ainsi que Durkheim définit l'éducation comme "la constitution d'un état intérieur et profond qui oriente l'individu dans un sens défini pour toute la vie" » (C. Dubar, op. cité, p 65).

3- P. Bourdieu, cité par C. Dubar, op.cit. p 65.

4- P. Bourdieu, op.cit. p 66

et dans le cadre d'une étude sur le monde rural, M. Haddab parle de l'installation chez l'élève, d'un ensemble de dispositions relatives au monde moderne, dans ce sens que "l'acquisition de ces aptitudes, implique l'inculcation d'un habitus social, générateur de conduites sociales en affinité avec l'instauration d'un univers socio-économique moderne"[1]. Insistant sur le pouvoir de l'école à prolonger et à renforcer l'action socialisante de l'environnement social, il ajoute :"une des fonctions économiques essentielles de l'école, et particulièrement de l'école primaire, est de tendre à instaurer une isomorphe entre l'habitus social inculqué aux élèves et l'esprit du système socio-économique qui tend à s'imposer"[2].

Nous ne pouvons nous empêcher de constater que l'usage que M. Hadab fait de la notion "d'habitus" véhicule évidemment, l'idée de changement qui s'inscrit dans le processus d'adaptation au système socio-économique moderne. En inculquant cet habitus, l'école contribue donc, à l'amortissement du choc éventuel que peut produire l'affront brusque avec les structures modernes.

Ceci dit, dans le cas d'Ahras, s'il faut caractériser le fondement de la mutation au sein de la famille ahrasienne, un point semble proéminent : la dualité tradition/modernité, dans un milieu où nouvelles et anciennes données se superposent et interfèrent. Tout changement ne se produit pas en bloc et dans cette perspective, modernité et tradition ne s'excluent pas, elles coexistent.

Présentation du sujet

La présente étude est une monographie qui consiste à mettre la lumière sur l'éducation que reçoit l'enfant au sein de sa famille, dans un milieu rural aurasien: Ahras, un village en voie de transformation, qui aspire à une modernité dont il ne dispose apparemment pas des moyens nécessaires à son acquisition.

C'est une approche synchronique basée sur la description, dans un contexte de changement social, des principales étapes de la vie de l'enfant, en suivant celui-ci depuis sa conception jusqu'à l'âge scolaire, et ce, à travers les attitudes des parents vis-à-vis de différents aspects liés à cette tranche d'âge, l'attente, l'accueil qu'ils lui

---

1- M. Haddab : Scolarisation et modernisation dans le monde rural. Collectif: les jeunes ruraux et l'école. Mythe et réalité, Alger, Ed .CREA. 1982, P. 83

2- M. Haddab : Scolarisation et modernisation dans le monde rural. P 83

réservent, les rites qui jalonnent son existence, les premières acquisitions, la maladie, les jeux, l'école... Marqué par le mode de réaction des parents, dans ce milieu familial qui le prend en charge dès sa naissance, l'enfant, par le moyen de la socialisation qui s'intègre au processus global d'insertion sociale, s'imprègne du modèle socioculturel caractéristique de la société aurasienne rurale et par conséquent, acquiert les comportements conformes à ce modèle.

Etant donné que ce travail s'inscrit dans un cadre de mutation sociale, il découle qu'un permanent recul historique s'avère indispensable, dans la mesure où il nous permet de saisir dans leur évolution, certains faits sociaux ou lieux de reproduction liés au domaine de l'éducation et, par là même, attribuer une signification aux pratiques qui demeurent du passé et agissent sur le présent, d'où l'approche diachronique.

Problématique

Considérant l'éducation dans son acception globale, E. Durkheim la définit comme étant "l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer un certain nombre d'états physiques, intellectuels, et moraux que réclament de lui et la société politique dans son ensemble et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné"[1]. Cela implique, a priori, la transmission d'un mode de vie.

Néanmoins, les modes de cette éducation et les processus d'intégration de l'enfant varient en fonction des milieux et des contextes socioculturels, dans ce sens que l'éducation prodiguée dans un cadre social déterminé peut différer sensiblement de celle donnée ailleurs.

Sur ce point au demeurant, il s'avère significatif de passer en revue les quelques études consacrées à la famille algérienne et dont certaines concernent les modes d'éducation des enfants.

Aussi, en Aurès, notamment dans les zones rurales, régions presque toutes secouées par les fluctuations socio – économiques et l'émergence de nouvelles structures familiales, de nouvelles structures économiques et de nouvelles conceptions d'habitats, les données livresques nous ont conduites à cette conclusion: le monde de

---

1- E. Durkheim : Education et Sociologie. P 15.

l'enfance reste encore peu ou pas exploré. La littérature spécialisée a fait peu de cas de cet univers et par conséquent s'est très peu penchée sur lui et les quelques travaux ayant trait à ce domaine en Algérie sont quasiment produits dans le cadre colonial.

A ce propos, P. Lucas souligne que les études réalisées dans le cadre colonial sont incontestablement orientées vers les structures archaïques et les survivances, négligeant ainsi les terrains de changement et de la dynamique sociale. Sur ce plan, J. Desparmet est un peu le porte-étendard d'une mise en valeur de pratiques en instance d'asphyxie. Il se représente l'algérien à travers "les cérémonies traditionnelles qui solennisent les époques principales de sa vie"[1]. "Il arrange et apprête un décor et le relève d'ornements au charme désuets"[2].

Dans son étude sur l'enfant kabyle, H Genevoix part de l'hypothèse qu'en Kabylie, les enfants sont éduqués dans une optique et selon des méthodes déficientes[3]. Il présente l'éducation familiale à travers la littérature populaire ou la tradition orale (proverbes, dictons, contes...). Il avance que l'éducation donnée dans ce milieu vise à établir un rapport de force entre la fille et le garçon.[4]. Cette discrimination sexuelle est également soulignée avec force par Camille Lacoste Dujardin[5]; l'éducation que l'enfant reçoit dans sa famille porte la marque de la division sexuelle du travail de socialisation. ...Germaine Laoust- Chantréaux suit l'enfant depuis sa conception jusqu'à sa majorité et ce à travers les rites qui jalonnent son existence (rites propitiatoires, rites de protection et rites de purification...) [6]. Dans l'une des rares études concernant l'enfance aurasienne, une monographie de la femme rurale chaouie, M. Gaudry fait un bref aperçu sur les modes d'éducation et particulièrement celle de la fille.

---

1 - J. Desparmet: coutumes, institutions croyances des indigènes de l'Algérie, Paris, Edition Carbonnel, 1939.

2 - P. Lucas et J. C. Vatin- l'Algérie des anthropologues, F. Maspéro, Paris 1975.

3- H. Genevoix : Education familiale en Kabylie, F.D.B, N° 89 Fort- national : 1966.

4- H. Genevoix : Education familiale en Kabylie.

5- Camille Lacoste Dujardin: Discrimination garçon / fille à la naissance et dans la petite enfance au Maghreb, in LOAB. N° 18. Paris – 1987.

6- Germaine Laoust- Chantréaux : Kabylie côté femmes, la vie féminine à AIT Hichem, 1937-1939, Paris, Edisud, 1990.

Par ailleurs, P. Lucas juge curieux le fait que le même schéma de pensée soit adopté par les algériens, dans le cadre de la construction de l'image de soi; il évoque le cas des francisés passés par l'Ecole Normale. [1]

C'est dans cette optique qu'il évoque les conditions matérielles et hygiéniques dans lesquelles se déroule la prise en charge des enfants en bas âge, au Cap Aokas, telles que décrites par Slimane Rahmani [2]; "les procédés antihygiéniques" que l'ignorance perpétue, disparaîtront alors, comme le signale S. Rahmani, observateur des coutumes kabyles du Cap Aokas. Mais, il n'est nul besoin de les condamner sous prétexte d'obscurantisme"[3].

Dans le même contexte, et pour rendre compte de la situation et évaluer à quel point le monde de l'enfance algérienne reste "mal connu", N. Zerdoumi souligne que le sujet a été traité "avec l'optique de la culture occidentale"[4].

Or, un tel sujet ne peut être effectivement saisi que s'il est replacé dans un contexte socioculturel bien déterminé. Du reste, si l'on considère un quelconque système éducatif en faisant abstraction de toute dimension spatio-temporelle, économique et culturelle, on réduit inéluctablement l'objet d'étude à une vision simpliste.

Ceci dit, la famille et, au-delà, l'environnement immédiat, l'école et la religion conjuguent leurs effets respectifs dans un enseignement qui devient ainsi éducation. A ce titre, les modes et les techniques de l'éducation et les processus d'intégration de l'enfant varient selon les milieux et les contextes socioculturels.

A Ahras, un milieu où anciennes et nouvelles valeurs cohabitent et parfois s'entrechoquent, l'éducation de l'enfant semble s'inspirer de la tradition, des croyances et des coutumes ancestrales mais, aussi, se plier aux contraintes "modernistes". Il s'agit d'un passage ou plutôt, d'un va et vient entre une culture traditionnelle et une culture "teintée" de modernisme.

1- Lucas et Vatin- l'Algérie des anthropologues.

2- S. Rahmani, "Coutumes kabyles du Cap Aokas", cité par Lucas et Vatin- l'Algérie des anthropologues.

3- Lucas et Vatin- l'Algérie des anthropologues.

4- N. Zerdoumi: enfants d'hier. P 16

C'est dans ce cadre du changement social que nous avons établi notre problématique sur l'éducation de l'enfant en milieu rural aurasien.

En fait tout cela incite à s'interroger sur certains points. En ce milieu où tradition et modernité se mêlent, où le changement social est drainé par l'instruction, la migration et les mass media, les attitudes des parents vis-à-vis des différents aspects de la vie de leurs enfants sont-elles modifiées? Dans la mesure où l'enfant se trouve déjà marqué par ces modes de réaction, quels traits culturels véhiculent ces derniers? Les sociétés traditionnelles, notamment rurales, étant pratiquement caractérisées par une tendance à solenniser les époques principales de la vie de l'individu, quelle philosophie attribuent les parents ahrasiens, dans le contexte actuel, aux rites de passage? Lorsqu'une maladie survient chez un enfant, sur quel mode réagissent les parents? Dans quelle mesure le jeu reproduit-il la structure familiale? Et dans quelle mesure l'éventuelle intervention des parents aux jeux de leurs enfants contribue t-elle au processus d'initiation au domaine social? Entre l'école et la famille, y a-t-il un rapport de coopération ou d'affrontement? Autrement dit, les apprentissages transmis par les parents dans le cadre familial et concernant certains lieux tels que la religion, la morale....coïncident-ils avec ceux inculqués à l'école? Autant de questions vers lesquelles s'oriente le présent travail.

Méthodologie

La présente étude est une approche essentiellement qualitative du fonctionnement du domaine de l'éducation familiale en milieu rural aurasien. Néanmoins, certains aspects du sujet supposent une approche quantitative dans la mesure où celle-ci permet de mesurer l'envergure de certains phénomènes sociaux.

De par sa nature, le sujet nécessite un travail de terrain, pour prospecter le réel et procéder à l'observation minutieuse des faits et des attitudes. Pour ce, nous avons dû séjourner à plusieurs reprises chez une famille particulièrement coopérante et que nous avons de ce fait considérée comme famille/repère incarnant l'informateur privilégié, vu les facilités qu'elle nous a apportées dans le cadre de l'enquête, notamment la possibilité d'entrer en contact avec les ménages singulièrement impénétrables. L'observation directe nous a amenée à élaborer la monographie des familles enquêtées, ce qui nous sembla de prime abord, une condition sine qua non

pour mener à bien notre travail. Il s'agit là, de situer le thème dans son cadre social et de repérer les conditions matérielles qui l'entourent; cela revient à dire, mettre en évidence les principaux facteurs pouvant influencer l'action éducative des acteurs sociaux, à savoir, âge, niveau d'instruction de l'enquêtée et du conjoint, leur profession, conditions matérielles d'existence, dimension du ménage... L'échantillon de population est essentiellement constitué de femmes, mères de familles ayant été confrontées aux problèmes de grossesse, d'accouchement, d'allaitement, et d'éducation des enfants. Le choix de cette population est dicté par des considérations pratiques; il s'agit d'un échantillon aléatoire où les enquêtées sont sollicitées suivant leur disponibilité et leur accessibilité.

Par ailleurs, nous avons opté (ou la nature du sujet l'a imposé) pour la technique de l'observation participante. Une telle démarche a le mérite de parvenir à partager le vécu des enquêtés et leurs diverses activités, aussi bien quotidiennes que rituelles. Ainsi, nous avons assisté à des fêtes de mariage, des cérémonies de circoncision, participé à des pratiques rituelles, pris part à certains travaux domestiques...

En plus des discussions spontanées menées avec nos enquêtées, notre démarche a été constamment renforcée par un guide d'entretien préalablement élaboré selon les besoins du terrain. Aussi, ce guide est-il souvent conçu à la lumière des lectures effectuées, d'où le recours à la source écrite et à la recherche d'archives, dans la mesure de leur disponibilité.

Enfin, pour ne pas limiter l'horizon de l'étude à un cadre géographique unique, nous avons tenu à élargir l'enquête à des personnes provenant d'autres villages. Nous avons essayé, chaque fois que l'occasion s'est présentée, d'investir dans les divers milieux. C'est ainsi que le champ d'investigation a été élargi aux villages de Buziza, Bayu, Buhmar, Tizi n Elɛabed, Buzina et Merouana.

Notre plan s'articule essentiellement autour de quatre axes. Dans un premier lieu, un chapitre introductif présentera le cadre géographique et familial dans lequel se déroule le travail de socialisation de l'enfant.

Dans une première grande partie consacrée à "l'éducation familiale", nous brosserons un tableau descriptif esquissant les conditions matérielles et morales de l'attente de l'enfant à naître, de son accueil et de sa prise en charge en milieu familial.

Dans la deuxième partie intitulée "la maladie lieu de socialisation par le corps et la mortalité infantile", nous mettrons en revue les principales maladies qui affectent les enfants en bas âge et les réactions des parents ahrasiens face à la maladie et à la mortalité infantile.

Dans la troisième partie, nous aborderons une étape importante de la vie de l'enfant, à savoir l'âge scolaire. Pour des raisons techniques, nous regrouperons dans la même partie, plusieurs points inhérents à cette tranche d'âge. Il s'agit de chapitres relatifs au jeu et sa symbolique sociale, à la contribution des enfants aux activités domestiques notamment la part des filles et des garçons dans la prise en charge de leurs frères et sœurs en bas âge, et enfin, l'éducation morale de la petite fille.

CHAPITRE INTRODUCTIF

CADRE GEOGRAPHIQUE ET FAMILIAL

Facteur déterminant dans

le processus éducatif

Introduction

Chaque modèle social dispose de ses objectifs et de ses contenus éducatifs. Tenter de saisir le fonctionnement du champ éducatif dans un milieu donné, en négligeant toute considération de temps et de lieu, reviendrait à faire abstraction de l'aspect concret du système éducatif. Or, les modes et les techniques de l'éducation et de l'intégration de l'enfant varient selon les milieux et les contextes socioculturels.

Dans cette optique, la description du milieu social et de la famille qui prend en charge le petit ahrasien dès sa naissance, semble indispensable si l'on prend en considération le fait que le mode d'éducation est déterminé, entre autres, par le cadre géographique, la forme d'habitat, l'organisation de l'espace, la structure de la famille et son mode de vie. A Ahras, l'éducation traditionnelle subit des transformations dues à la mutation actuelle des structures: nouvelles conditions économiques et introduction massive du salariat, éclatement de la famille élargie, émergence de nouveaux aspects architecturaux.

Il en découle que l'éducation en milieu familial sous-tend la combinaison de différentes formes de capitaux, économique, culturel et social.

SECTION I : AHRAS, UN VILLAGE AUX CONFINS DE LA TRADITION ET DE LA MODERNITE

Au-delà du groupe restreint que constitue la famille, c'est le milieu qui est le support déterminant de l'éducation. Son influence se manifeste par l'environnement matériel qui constitue le cadre apparent où l'enfant va se développer physiquement et psychologiquement et contribue à forger son comportement social.

Ahras est un village abritant une fraction[1] de la grande tribu des Ouled-ξengala (Confédération des Ouled-Abdi). Il est bâti sur une pente qui descend vers les champs cultivables, à 30 Km au sud-est du chef lieu de la wilaya de Batna. On peut y accéder par une piste de 2 Km depuis la bifurcation de la route Batna – Bouhmar.

---

1 - Fraction : *tarfiqt*. Elle se compose de tous les descendants mâles de l'ancêtre commun (*les beni ξemm* ou cousins), dans le cas du groupe agnatique pur. Elle peut également être une association de plusieurs groupes agnatiques, dont les membres se disent parents.

Le site a servi d'abords comme halte aux pasteurs venant de Oued-Abdi, qui y stationnaient aux débuts des printemps en attendant la fonte des neiges pour repartir vers les alpages de « Malou » au pied du djebel Mahmel. Par la suite, des maisons en dur ont été construites à la place des huttes de fortune (*ixxamen*). C'était vers la fin du 18ème siècle que, poussée par le besoin d'espace vital et donc de pâturage et de terre à cultiver, la tribu s'y installa à demeure en faisant sa résidence permanente, vidant ainsi peu à peu l'ancien village Ij n Iqadi, arrière pays d'Ahras, situé dans la vallée de l'Oued-Abdi à quelques 40 Km au sud. Cependant les gens continuaient à y enterrer leurs morts jusqu'aux années 1930. Cette pratique trouverait, sans doute, sa justification dans le constat de P. Bourdieu, selon lequel:" Le cimetière, immense ombre portée de la cité vivante, est sans doute, comme plus généralement en Afrique du Nord, le fondement et le symbole de l'attachement irréductible qui unit l'homme à son sol"[1]

La vieille maison à Ahras tient beaucoup plus de la fermette : une écurie, une cour spacieuse servant d'enclos beaucoup plus destiné à protéger les animaux domestiques qu'à adopter un mode d'appropriation de l'espace ; parce que, paraît-il, les gens vivaient , selon les degrés de parenté, dans des agglomérations d'habitations contiguës. Les pièces sont généralement spacieuses et donnent toutes sur la cour : une salle de séjour (*taddart n leɛ mart*) qui tient lieu de cuisine – le coin où se trouve l'âtre –et de chambre à coucher, où est aménagé un lit en branchage (*laktu, ssudet*). Une pièce pour la conservation des denrées (*taddart n lexzin*) et une pièce de réception (*taddart n unijiw*) réservée aux invités étrangers à la famille. Toutes les pièces sont construites au rez de chaussée et communiquent généralement entre elles.

La construction est réalisée en grosses pierres tenues par un mortier de boue. Pour couverture, des perches de chêne et de genévrier abondants dans la région à l'époque, des branchages de même essence et enfin de la terre battue damée à outrance sont utilisés en guise de terrasse. Le pilier (*tagidit*) est également en bois. Il repose sur un socle en pierre au milieu de la pièce.

En règle générale les maisons traditionnelles ouvrent vers l'est.

---

1 - P. Bourdieu. Sociologie de l'Algérie. Ed. Dahlab. P 39.

Ce n'est que vers la fin de l'année 1962 que Ahras connaît des modifications: déplacement progressif de l'habitat et changement du style et de la matière de construction.

Le village actuel est construit de part et d'autre de l'ancien habitat, le laissant au milieu tout en continuant ses extension vers le nord et vers le sud. Il a l'aspect d'une cité quelconque où le voisinage est spontané; on ne choisit apparemment plus son voisin. Cet état de lieu, nous le verrons plus loin, serait corrélé à la structure même de la famille actuelle ahrasienne. Dans cette optique, P. Bourdieu établit le rapport d'une disposition singulière mais raisonnée de l'habitat à la structure sociale, dans une étude effectuée sur le Mzab: "Le plan de la ville laisse enfin entrevoir la structure sociale. La famille étendue, élément simple et indivisible, groupe les gens ayant le même nom, celui de l'ancêtre commun à la 4° ou 5° génération. La fraction qui unit plusieurs familles étendues a généralement son quartier propre, son cimetière, son ancêtre éponyme et son patrimoine"[1].

La nouvelle habitation à Ahras est bâtie en pierre travaillée ou en hourdis et la dalle en ciment armé. La plupart des maisons disposent d'espaces privatifs: cuisine à part, toilettes et chez certaines familles assez aisées, une salle de bain. Les pièces sont plus nombreuses et la cour moins spacieuse, parfois inexistante.

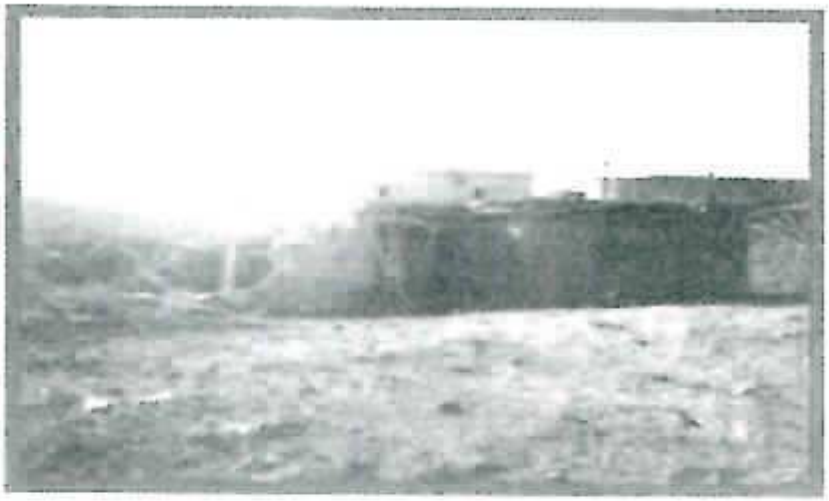
Le village est alimenté en eau courante depuis deux ans et en électricité, mais l'absence de branchement aux réseaux public de gaz, de téléphone et surtout d'évacuation des eaux usées, représente une vraie entrave pour les villageois qui s'approvisionnent toujours en bois de la forêt voisine pour se chauffer et creusent eux-mêmes des petits bassin individuels ou collectifs pour contenir les eaux usées. Il arrive souvent que les bassins débordent et les eaux usées empestent l'environnement.

Les institutions publiques à Ahras sont réduites à leur plus simple expression: une mosquée* rudimentaire qu'aucun minaret ne signale, une école primaire recevant un nombre minime d'élèves et un dispensaire peu opérationnel, faute d'effectif personnel.

1- Pierre Bourdieu. Sociologie de l'Algérie. P 39

* Au moment où l'enquête s'effectuait, une nouvelle mosquée était en cours d'achèvement. Alors que la vieille mosquée était construite au cœur même du village, la nouvelle, elle, se trouve relativement à l'écart de celui-ci; il semble que depuis que l'imam est devenu un fonctionnaire de l'état, les types des rapports ont changé; il ne fait plus partie du quotidien villageois)

a



b

c

a-b Le village, vue générale
La vieille maison en pierre sèche, côtoie la nouvelle construction en béton armé

c– Maison traditionnelle. Aujourd'hui, elle sert d'abri pour le bétail

En résumé, à Ahras l'habitat se caractérise par la présence de deux types d'architecture; l'ancienne maison bâtie en pierre sèche et en branchage et la nouvelle construction en béton armé. Ce double aspect architectural serait corrélé à la mutation de la structure même de la famille ahrasienne.

SECTION II : ORGANISATION DE L'ESPACE

Si nous admettons que l'organisation de l'espace habité ne peut être conçue de façon abstraite et qu'elle répond à des contraintes sociales notamment celles liées au système de parenté et au mode de vie, nous pourrons peut être comprendre la raison pour laquelle le cloisonnement entre la société féminine et la société masculine n'existait pas à Ahras. En effet, dans cette société auparavant agraire, la femme qui travaillait comme l'homme pouvait évoluer librement hors de sa maison, aller à la fontaine, au champ et à la forêt pour s'approvisionner en bois. Mieux encore, de nos jours, des vieilles femmes évoquent encore avec une grande nostalgie, une catégorie de femmes ayant joui d'un statut spécifique : *Taɛezrit**. Selon leurs témoignages, celle-ci pouvait explorer un milieu considéré dans la totalité des sociétés traditionnelles et conservatrices notamment en Aurès oriental, comme exclusif aux hommes, en l'occurrence, le café du village. Elle s'y rendait pour filer sa laine en bonne compagnie tout en fumant le thuya (*amégsus*), sans que cela ne semblât heurter les sensibilités paysannes.

Les mêmes informatrices rapportent que l'homme également pouvait circuler librement dans l'enceinte familiale (la sienne) sans susciter aucune réaction de réprobation de la part des femmes. Contrairement au citadin qui ne rentrait à la maison que pour manger et dormir, lui, devait y rester plus longtemps pour accomplir certaines tâches (confectionner des filets, tresser l'alfa…)

---

* *Taɛezrit*: femme libre (de toute tutelle d'homme) qui n'est pas en puissance de mari. La littérature coloniale et, pour d'autres raison, les réformistes, la présentaient comme une femme courtisane, sans principes, aux mœurs légères et qui mène une vie de dévergondée. Mais pour l'opinion générale, c'est une femme qui a beauté et talent dans le chant et la danse.

Si dans les milieux urbains les deux sociétés masculine et féminine étaient séparées par une frontière visible, les murs de la maison et si la maison était le royaume exclusif de la femme, à Ahras, cette séparation rigoureuse n'existait pas. Or, si l'organisation de l'espace et le cloisonnement entre les hommes et les femmes au sein de l'habitation familiale et ailleurs ne faisaient pas règle dans cette société, ne pourrions-nous pas entrevoir là, une certaine fluidité dans les rapports humains entre les deux sexes?

Aujourd'hui encore, avec le changement relatif du mode de vie et l'éclatement de la famille élargie, la femme ne paraît pas moins libre d'arpenter au besoin les rues du village. D'ailleurs, la notion de "rue" dans son acception socioculturelle, existe-t-elle vraiment à Ahras ? Autrement dit, la rue dans ce village est-elle considérée comme espace extra-familial dans lequel l'individu, notamment l'enfant, échappe à tout contrôle, à l'image des rues urbaines? Non, risquons-nous de répondre illico à cette question, quitte à négliger quelques détails et comportements observés sur le terrain, qui, toutefois, ne font pas règle. En effet, la femme ahrasienne n'est pas cloîtrée et sans en donner l'impression, elle garde souvent un œil vigilent sur ses enfants hors de la cour et peut même contrôler la conduite des autres enfants de la famille; beaucoup de nos enquêtées l'admettent. Et bien qu'apparemment absorbée par la multitude des tâches domestiques qui lui incombent, rien de tout ce qui se passe dehors ne semble lui échapper.

Cependant il émerge récemment une catégorie de femmes "volontairement sédentarisées". Ce sont généralement des femmes qui ont atteint un certain niveau d'instruction, décroché quelque diplôme de formation ou sont engagées comme institutrices dans l'unique école du village. Mais en fait, cette claustration, loin d'être imposée à ces femmes, tient beaucoup plus de l'adoption d'un comportement vaguement citadin que d'une vraie contrainte socioculturelle; autrement dit, cela devrait être une tentative de démarcation par rapport à l'ensemble des femmes illettrées. C'est le cas, entre autres, de F, ex- institutrice et originaire de Bouhmar, une localité assez favorisée comparée à Ahras. Elle a introduit au village la notion de "femme d'intérieur " et beaucoup de jeunes filles d'Ahras semblent aujourd'hui tentées par cette mode.

L'organisation de l'espace qui représente la projection concrète, sur le sol, des rapports sociaux et humains et du mode de vie, implique également les

comportements de l'enfant à l'intérieur de la maison parentale. A ce sujet, on peut s'interroger à quel degré l'éducation et les conduites de l'enfant subissent-elles les effets de cette nouvelle organisation de l'espace et du changement. Nous avons constaté à Ahras, que lorsque la jeune mère, maîtresse d'un foyer autonome, prend en main celui-ci, elle est vraisemblablement consciente de l'incidence de cette autonomie sur son répit et de la charge de la responsabilité qui lui échoie. Déchirée entre les multiples tâches domestiques, elle est souvent gagnée d'un sentiment d'angoisse, celui qu'engendre dans de pareilles circonstances, le débordement, notamment si elle n'a pas de fille en âge de la seconder. Aussi cet état de chose se répercute- t-il sur le rapport de l'enfant à l'espace domestique. Or, nous avons constaté sur le terrain que les parents, particulièrement les mères, se débarrassent volontiers de leurs enfants lorsqu'ils sont turbulents. Cela se traduit également dans le mode d'expression des femmes ahrasiennes "*ergett a dderri ad tirarem berra*" (les enfants! jouez dehors)...., une expression apparemment très courante en milieu féminin.

SECTION III : LA FAMILLE AHRASIENNE, UNE TRAJECTOIRE PARTICULIERE DE DECOMPOSITION ET DE RECONSTITUTION

C'est dans la famille, cellule de base de la société globale, que s'effectue le travail de socialisation de l'individu. Pour connaître la nature de l'action éducative et sociale à laquelle est soumis l'enfant au sein de sa famille, il serait nécessaire de déterminer la nature du modèle socioculturel et économique de cette institution. Ainsi, subissant les retombées du réajustement structurel économique, la famille ahrasienne a connu, au cours des années, l'amorce d'un processus de nucléarisation presque généralisé et un changement progressif et lent sur le plan culturel.

Les témoignages recueillis auprès de nos enquêtés s'accordent à affirmer qu'à Ahras, jusqu'aux années 1970, le groupe domestico- économique traditionnel était marqué par la famille étendue indivise et de type patriarcal; dans cette famille, plusieurs cellules (celles du père et de ses fils) se regroupaient sous le même toit ou dans une agglomération d'habitations contiguës. L'habitat était réduit à six ou sept toits regroupant chacun plusieurs familles nucléaires. Dans ce type de famille tous les membres devaient rester unis; le père qui avait à sa charge ses fils et tous les descendants mâles, y était le chef très souvent autoritaire.

Selon nos informateurs, dans la structure coutumière, Ahras représentait le prototype de la société agraire où l'activité essentielle des deux sexes consistait dans le travail de la terre. Les ahrasiens auraient été également de grands éleveurs. Ils pratiquaient un petit nomadisme imposé par les ressources de l'environnement, notamment durant la saison froide. Lors de leurs déplacements vers les villes du sud (Biskra, Djemoura...), ils échangeaient des glands et des céréales contre des dattes et des objets utilitaires.

Caractérisée par le grenier collectif, l'organisation économique était basée sur l'indivision du patrimoine agraire et le patriarche détenait le monopole de la gestion de ce bien commun. Cette indivision, garantie de la cohésion du groupe, assurait du coup, une certaine égalité économique entre ses membres. Décrivant l'organisation économique de la société coutumière chaoui, P. Bourdieu avait mis la lumière sur cet édifice dont il écrivait: "La qal'ah, maîtresse de l'économie du groupe, est aussi un centre de la vie sociale: par elle et en elle, la prévoyance nécessaire pour répartir dans le temps les bonnes récoltes, le droit de contrôler la consommation qui appartient au chef de famille, les privations que le chaouia doit s'imposer, au cœur même de l'abondance et à longueur de vie, se trouvent érigés en institution collective. Conscient du rôle fondamental du grenier collectif, volant régulateur indispensable au maintien d'un équilibre économique précaire, le conseil de *harfiqt*, qui en décide la création, en définit aussi l'organisation et le fonctionnement avec une précision et une ingéniosité extrêmes. C'est le conseil des vieillards qui nomme les gardiens, responsables des vols et de l'entretien du bâtiment. Dans une société vivant en économie fermée et à l'écart des courants monétaires, étrangère en tout cas à la spéculation, l'accumulation de biens en nature (orge et blé, viande salée et fruits séchés, miel et beurre rance), qui, dans un tel système, ont plus de valeur que l'argent, constitue la seule assurance contre l'incertitude de l'avenir et la seule forme de réserves possible"[1]. Il découle de cette description minutieuse, que "le grenier collectif, symbole tangible de la puissance du groupe, de sa richesse et de sa cohésion" répondait, semble-t-il, en premier lieu, à un souci d'égalité et d'équilibre social"[2]. Cette organisation économique était renforcée par une politique d'exhérédation de la femme (d'ailleurs pratiquée jusqu'à nos jours à Ahras et dans beaucoup d'autres villages, et ce, en dépit des nombreuses

---

1- P. Bourdieu. Sociologie de l'Algérie. PP 32-33.

2- P. Bourdieu. Sociologie de l'Algérie. PP 32-33.

revendications des femmes pour le droit d'accéder à leur part d'héritage) et d'une autosuffisance économique : très peu de produits extérieurs venaient s'ajouter aux ressources alimentaires locales, mis à part le café, le sucre et l'huile que les gens utilisaient avec extrêmement de mesure, selon les témoignages de personnes ayant vécu auparavant dans ce type de société. A Ahras, bien qu'il existât des familles riches, c'est-à-dire possédant de vastes terres et d'importants cheptels, la même frugalité et la même austérité semblaient caractériser la conduite des gens, tous niveaux de vie confondus.

Nous pouvons enfin noter que le patriarcat devait, sans doute, être justifié par un souci d'ordre foncier; il était question de préserver intégral le bien ancestral, en l'occurrence la terre.

Qu'en est il à Ahras aujourd'hui?

Comme aux temps passés, Ahras regroupe les mêmes cinq grandes familles: At Budraɛ, At Lhefṣi, At Mmelɛez, At Tkali, At Lbekkuc. Mais aujourd'hui on peut compter presque autant de ménages indépendants que de couples mariés, d'où l'extension du village (l'habitat). Durant la dernière décennie, le hameau a connu beaucoup de changement relativement au nombre de foyers qui le composent. De nouveaux ménages se fondent, sous-tendant de nouveaux toits, d'autres migrent vers d'autres lieux notamment les centres urbains.

La quasi-totalité des familles auprès desquelles l'enquête fut effectuée à Ahras, sont de type simple -composées du couple et des enfants non mariés- et de résidence indépendante. Cet éclatement de la famille étendue, paraît-il, va de pair avec le quasi abandon de la terre et l'introduction de l'économie de salariat. Nous avons demandé à une vieille femme d'Ahras pourquoi ses fils mariés n'habitaient plus dans la maison paternelle comme le faisaient jadis les hommes de sa génération. Elle a répondu avec une apparente conviction, en ces termes :"*i mumi? Zik d tamurt i hen yenḍen, xeddmen-t tetten ssis. Imira mehsub ğğin-t lehqen tacehrit, kel yeğğ iṣerref f texxamt nes mamek yexs*" (pourquoi le feraient- ils? Puisque la terre qui les unissait auparavant et qui était pratiquement la seule source de vie est presque abandonnée. Aujourd'hui, mes fils ont leurs salaires; chacun gagne sa vie de son côté et fait vivre sa famille comme il peut).

Mises à part leurs appartenances respectives aux familles sus-citées, les ménages observés peuvent être classés en sept catégories selon les conditions matérielles de vie et le niveau d'instruction des parents.

1 - dans la plupart des ménages, les parents sont illettrés:

- une dizaine de chefs de familles exercent des métiers libéraux (chauffeur de taxi, maçon, bijoutier, épicier...)
- un grand nombre de chefs de familles sont salariés, travaillant dans des entreprises nationales ou privés à la ville de Batna et ailleurs, dans d'autres villes.
- les familles vivant exclusivement de la terre sont peu nombreuses. On pourra les appeler à défaut, familles paysannes. Mais, en réalité ce sont les familles très pauvres. Elles ne possèdent ni vastes terres ni cheptels importants. Elles entretiennent un maigre élevage et cultivent de petits lopins de terre en propriété ou en métayage, juste de quoi survivre.

2 - dans moins de cinq ménages, le père a un faible niveau d'instruction (école coranique ou études primaires)

- le village compte un seul imam. Un jour, à la suite d'une rixe inter- familiale, ce dernier a demandé son transfert à un autre village; ne disposant pas de remplaçant sur les lieux , la mosquée d'Ahras n'a pas alors fonctionné pendant une année et on dut leur ramener un imam d'une autre région.

3 - dans un seul ménage, seule la mère est instruite; elle avait enseigné auparavant (quelques suppléances dans des écoles primaires). Le père est salarié.

4 - dans deux ménages, les deux couples sont instruits ils sont instituteurs.

5 - dans quelques ménages, les chefs de familles ont fait des études universitaires complètes ou inachevées. Ils sont PEF, PES ou fonctionnaires.

6 - dans quelques foyers, le père est émigrant en France. Des ex-émigrés aujourd'hui rentrés au village, vivent des pensions qui leur sont versées par l'état Français.

7 - plusieurs familles vivent avec leur pension d'anciens moudjahiddines

Ainsi, avec la quasi disparition de la société agraire, le salarié a une source de revenus autre que la terre, qui lui permet dans la limite des exigences de la vie actuelle de subvenir aux besoins de sa famille. Le fellah dans l'acception absolue du terme n'existe presque plus à Ahras. Généralement, c'est quelqu'un qui fait beaucoup de choses à la fois (maçon, ouvrier, journalier dans des chantiers occasionnels ou fonctionnaire) et qui travaille la terre occasionnellement.

Interrogé à ce sujet, M. veilleur de nuit dans une société nationale, expose sa situation en ses propres termes : " *Iliɣ xeddmeɣ tamurt rniɣ giɣ qli n tserɛufi, netxyyal qli, n tayrit. Imira edderri eggeɛmren yegder lmeṣruf nsen. Amenzu ina iqerra di batent yeqqar ɣir awi d. Aked netta yexs ad yireḍ am yesɛifen nes, aruḍ d ajdid, tyuni n lxarej.... lmeṣruf imira ur t-ikeffu c. sya ɣer imezyanen ţellben tiɣawsiwin ak ğalleɣ u hen t-essineɣ c. ttrafaden f tilifizyun. Dderri n wussan aya yegder lhal nsen, yelzm-ihen labas n sṣwared, assa mehsub kullec nessaɣ-it id si ssuq, yujer ay ntett way nxeddem. lmerdin yelzem fella ɣir ad jebreɣ lxedmet bac ad ssidfeɣ qič n ssward xir ma h ad rajiɣ ɣer tmurt saɛa tewi d saɛa aliyef*", (Pour nourrir, déjà difficilement ma famille, je travaillais la terre et faisais un peu d'élevage. Les enfants ont grandi et leurs besoins aussi. L'aîné qui est au lycée à Batna devient plus exigeant. Il veut s'habiller comme ses camarades de classes, des habits neufs, des chaussures importées... .Son argent de poche ne lui suffit plus. Même les tout petits demandent des choses dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Des choses qu'ils voient surtout à la télévision. Aujourd'hui, les enfants développent des besoins nouveaux qui, pour être satisfaits demandent beaucoup d'argent et puis de nos jours, tout s'achète au marché, on consomme plus que l'on ne produit. Alors j'ai dû aller chercher du travail ailleurs, un travail qui, somme toute, soit plus rentable que celui de la terre souvent dépendant des aléas climatiques).

Dans un cas comme l'autre, le coup de grâce est donné à la terre. C'est l'ère du travail rémunéré et des nouvelles conditions matérielles d'existence. Le père auparavant chef du groupe familial et organisateur du patrimoine commun, en l'occurrence la terre, est donc graduellement destitué de ce statut privilégié. Il semble jouer un rôle économique moins important que celui qu'il jouait en structure économique indivise.

D'un autre coté, les troubles politiques qui ont ébranlé le pays depuis la dernière décennie ont, eux aussi, introduit de nouveaux contextes et favorisé l'émergence de nouveaux centres d'intérêt à Ahras. Les hommes, les uns rejoignent le maquis, d'autres s'engagent dans l'armée ou comme gardes communaux, vu le salaire intéressant et les importantes primes qu'ils peuvent toucher - entre 1992 et 2005, une dizaine de jeunes ahrasiens se sont engagés dans l'armée.

Ainsi, associée aux retombées du réajustement structurel de l'économie qui supposent la migration des chefs de familles vers les lieux du travail, cette conjoncture politique particulière a, semble-t-il, entraîné des changements dans la

structure familiale ahrasienne et l'émergence (ou peut-être le retour?) d'un autre type de famille.

Lors de l'investigation du terrain, nous avons relevé l'existence d'une structure familiale qui est à mi-chemin entre la famille étendue indivise et la famille simple; dans "La famille algérienne", M. Boutefnouchet l'a appelée " famille souche ou élargie" – composée de grands parents, couple marié et enfants non mariés du couple. Dans cette optique, C. Hadjij, en évoquant les profondes mutations qu'a subies la famille algérienne, parle du double processus de "décomposition/ recomposition" que celle-ci traverse et, en ces termes, de "l'amorce d'un processus de nucléarisation de la famille induit par la migration, l'urbanisation, l'industrialisation ou à l'inverse, le maintien ou le retour à la famille souche, el'aïla, qui demeure une institution relativement forte" [1]

Dans les cas relevés à Ahras et illustrant ce mouvement de recomposition, il s'agit de ménages composés de couples mariés vivant en cohabitation avec les parents, sous le toit de ces derniers ou dans une maison construite par un frère particulièrement aisé ou avec la contribution de tous les membres ayant une source de revenus. Cette résidence patrilocale qui touche une quinzaine de foyers ahrasiens, est, généralement, le fait de maris exerçant une fonction dont la nature nécessite une absence prolongée du village; ils sont, pour la plupart, engagés dans l'armée ou travaillant au Sud.

Considérons, dans ce contexte, le cas enregistré, parmi tant d'autres à Ahras, d'un ménage où les parents de la deuxième génération sont instituteurs. Ils vivent sous le toit des grands parents, cependant, le patriarcat n'est pas exercé au sein de cette famille. H, le grand père, qui reçoit régulièrement une pension assez importante subvient aux besoins de tout le ménage sans pour autant jouir du statut de chef autoritaire et gérant du patrimoine, à l'image du patriarche de la famille indivise.

Mais aussi curieux que cela puisse paraître, on retrouve le patriarcat, presque disparu dans le milieu rural aurasien, survivre dans des centres urbains. Il subsiste encore dans certaines familles, comme c'est le cas chez les N, une famille installée dans la ville de Batna depuis trois au quatre générations et qui s'est récemment enrichie. Le père un bijoutier fort riche y est le chef autoritaire; il gère en vrai

---

1- C. Hadjij. Familles d'hier et d'aujourd'hui, In Insaniyat, revue algérienne publiée par le C.R.A.S.C d'Oran. N° 4 janvier-avril, 1998 (vol.II, 1). P 99.

patriarche non seulement les biens de la famille, mais également la vie de tous ses enfants y compris les fils mariés qui, malgré les biens immobiliers qu'ils possèdent, sont tenus de vivre sous le toit paternel s'ils veulent continuer à jouir de la fortune familiale.

Conclusion

La mobilité sociale progressive qui a secoué la société ahrasienne dès le lendemain de l'indépendance a introduit de nouvelles conditions de socialisation des individus, conformément aux nouveaux impératifs sociaux , économiques et culturels. Les rapports sociaux ont changé avec le nouveau type d'habitat impliquant une nouvelle organisation de l'espace habité. Ce changement progressif semble aller de pair avec le passage de la famille élargie, patriarcale et indivise, à la famille conjugale, puis sa reconstitution en famille souche.

Cette mutation sociale, qui a touché le milieu ahrasien, aurait remodelé certains aspects de la vie familiale et par là même, introduit de nouvelles conditions d'éducation, étant donné que le système éducatif est un ensemble d'institutions solidaires de toutes les autres institutions sociales.

Dans la première partie nous procéderons à la description des conditions matérielles et morales de la prise en charge familiale de l'enfant ahrasien.

PREMIERE PARTIE

L'EDUCATION FAMILIALE

Introduction

Après avoir identifié le cadre géographique et familial dans lequel s'effectue le travail de socialisation, nous tenterons dans cette partie, de déterminer les conditions materielles et morales de la prime éducation en milieu familial ahrasien et ce, à travers les attitudes des parents vis-à-vis des différents aspects liés à la première enfance: la conception, la gestation, l'accueil réservé au nouveau-né, les premiers soins dispensés suivant un savoir-faire traditionnel hérité des générations passées ou en référence aux nouvelles méthodes de puériculture.

Dans cette société où les classes d'âge font encore l'objet d'intérêt manifeste dans l'organisation sociale, les femmes ahrasiennes recourent toujours à la pratique de rites appropriés visant aussi bien à protéger l'enfant des mauvaises influences qu'à solenniser les différentes étapes de sa croissance.

Dans ce milieu en bute à la transformation, la dualité tradition/modernité se traduit également dans les méthodes de sevrage du petit ahrasien, les interdits alimentaires qui l'affectent dès sa prime enfance, l'attitude des parents vis-à-vis de ses premières acquisitions et la réinterprétation du sens du rite de la circoncision.

En achevant notre travail, nous nous sommes rendu compte que cette première partie est particulièrement longue comparée au reste du mémoire. Ce déséquilibre manifeste dans la répartition des parties n'est pas un fait injustifié mais répond à une contrainte d'ordre technique liée en premier lieu à l'abondance du matériau recueilli sur le terrain. En outre, cette partie consacrée à la prime éducation en milieu familial constitue à la limite l'essentiel de notre travail. Elle regroupe tous les chapitres relatifs à la tranche d'âge qui s'étend de la naissance et comprend la période préscolaire. L'intérêt que nous lui portons particulièrement est d'autant plus pertinent qu'à cette étape, l'enfant tient un statut différencié au sein de sa famille en raison d'une dépendance totale par rapport à la mère et réciproquement, d'où la profusion des activités qui lui sont consacrées. Par ailleurs, peu de centres d'intérêts réunissent autant de spécialistes (médecins, psychologues, éducateurs, pédagogues....) que la prise en charge de l'enfant en bas âge.

Ainsi, pour mieux comprendre les mécanismes qui mènent de l'enfant totalement dépendant au personnage social relativement autonome, il faudrait suivre pas à pas les différentes étapes de son développement.

CHAPITRE I : LA PROCREATION, REFLET D'UN COMPORTEMENT NATALISTE EN MILIEU RURAL

INTRODUCTION

A l'instar des parents algériens, pour beaucoup de parents aurassiens, en raison de leur comportement nataliste et aussi en raison des données culturelles du milieu, la venue au monde d'un enfant peut être considérée comme un signe de réalisation de soi, aussi bien pour la femme que pour l'homme. Un sondage effectué sur un échantillon de population composé d'une quinzaine d'hommes et de femmes montre que la procréation est perçue de diverses manières, selon l'angle de vision sous lequel les concernés se placent. Ainsi, parmi la population enquêtée, les réponses s'organisent dans l'ensemble, autour de trois axes:

- Pour beaucoup, en particulier les hommes, c'est une garantie de la continuité du groupe familial- lorsque l'enfant est un garçon.

-Pour un grand nombre d'hommes et de femmes, c'est une véritable "assurance vieillesse"[1], pour reprendre l'expression de S.R Abadir.

-Pour certains, dont la majorité sont des femmes, l'enfantement est un moyen de maintien de la vie conjugale.

Ce dernier point marque le souci permanent de la femme d'éviter à tout prix la répudiation (*ulif*) qui demeure, au même titre que la polygamie, la menace la plus redoutable sur sa vie matrimoniale. C'est donc, à juste titre que N. Zerdoumi parlant de la femme tlemcénienne considère que " la maternité, surtout lorsqu'elle produit des garçons est une arme moins fragile que la séduction" [2] et cela pourrait être valable pour la femme aurasienne.

Dans les quatre sections qui composent le chapitre, et portant sur les conditions de conception, les envies de la femme enceinte, la stérilité et la planification familiale, nous constaterons que les femmes ahrasiennes consultent rarement un gynécologue et encore moins pour la détermination du sexe de l'enfant à naître ou pour favoriser la fécondité en cas de stérilité. Par ailleurs, elles rattachent

---

1- S. R. Abadir –La Femme Arabe au Maghreb et au Machrek- Fictions et réalités. E.N.L, Alger, 1986, p 161.

2- N. Zerdoumi: enfants d'hier, p 65

beaucoup d'importance à divers signes caractéristiques qu'elles croient liés à l'état de grossesse, tels que rêves, coïncidences et envies. Elles recourent également aux multiples pratiques rituelles qui auraient le pouvoir de favoriser la fertilité du ménage et d'autres destinés à espacer les naissances.

SECTION I : Les conditions de conception ou période d'expectative

De par le culte qu'elle porte à son enfant notamment le premier mâle, la future mère ahrasienne, soucieuse de déterminer le sexe de l'enfant qu'elle porte en elle, observe pendant toute la période de gestation des comportements typiques; elle a une tendance, sinon une obsession à vouloir déchiffrer tous les signes caractéristiques qu'elle croit relatifs à la grossesse et à la naissance. Ces signes font l'objet d'une attention superstitieuse particulière de la part de la société féminine ahrasienne qui, semble-t-il, possède un fond de croyances très important ; nous en avons enregistré quelques unes à Ahras:

-Ainsi, si le ventre est ballonné sur toute la longueur jusqu'au niveau des reins et est un peu aplati, ce sera un garçon. Par contre, un ventre proéminent au milieu, pas assez large, annonce une fille.

-Un garçon commence à bouger vers quatre mois, mais la fille ne commence qu'au cinquième mois et ses mouvements sont plus fréquents. On dit qu'elle "vaque à ses occupations domestiques" (*teneffeɛ*).

Les faits les plus banals semblent également donner lieu à des interprétations; considérons par exemple, le cas de L, 40 ans et qui, comme son mari, n'a jamais été à l'école : « j'ai eu cinq enfants et je ne me suis jamais préoccupée de ces croyances liées au sexe de l'enfant. Par contre, mon mari voit dans le moindre événement une révélation. Un jour, il a trouvé une épingle de nourrice et présagea un garçon. Une fois encore, un billet de 200 DA trouvé sur son chemin lui fait prédire la naissance de ma deuxième fille."

Une vieille tradition mais toujours vivante à Ahras veut que la femme prépare les langes de son enfant vers le septième mois de grossesse et pendant tout le temps que dure la préparation (confection, lavage, rangement...), la première rencontre qu'on fera ou la première voix qu'on entendra, dit-on, révélera le sexe de l'enfant attendu selon que la personne rencontrée soit homme ou femme.

L'état général de la femme permet aussi de deviner le sexe de l'enfant, selon la croyance locale. R a 22 ans, elle est primipare. Elle a une mauvaise mine, fatiguée et porte un masque « *tkuli* »- une couche brunâtre qui recouvre le visage de certaines femmes enceintes. Sa belle mère et toutes les femmes de la famille prévoient un garçon; on dit que le garçon lui absorbe son énergie « *yetzemma-.t* ». Au contraire, lorsque c'est une fille, la mère aurait moins de malaise et cela se reflèterait sur son visage qui conserve sa fraîcheur. On croit que la fille préserve déjà sa mère in utero.

Mais pour B, une accoucheuse d'une cinquantaine d'années, cela dépendrait de prime abord de la santé de la mère.

A Ahras où l'on attache une grande importance à l'interprétation des rêves, la femme, et particulièrement la femme enceinte, est soucieuse de donner un sens à chaque rêve qu'elle fait; selon une croyance retrouvée également dans d'autres villages aurasiens et même dans des milieux urbains, le rêve peut révéler le sexe de l'enfant. Il paraît évident que cette tendance ne soit pas exclusive à notre milieu; en faisant une lecture anthropologique de l'activité onirique, G. Roheim écrit :"Il semble que dans le rêve réside une des sources les plus importantes de la culture humaine. Nous pouvons dire que la gigantesque structure imaginaire que nous avons édifiée au cours des siècles prend effectivement naissance dans nos rêves, ou plus précisément, quand un être humain éprouve le besoin de raconter son rêve à un autre"[1]

L est une mère ahrasienne de 35 ans. Sa vie scolaire fut très courte (une ou deux années d'école primaire). Elle est enceinte de sept mois et c'est son sixième enfant, ayant déjà trois filles et deux garçons. Malgré l'état avancé de sa grossesse et la forte grippe qu'elle a contractée, elle paraît rayonnante; elle raconte à sa grand-mère le rêve qu'elle a fait le soir : « j'étais dans la maison de mes parents. Un homme que je ne connaissais pas auparavant avait oublié son fusil chez nous en partant. Je ne sais plus exactement dans quelles circonstances, mais ce fusil était entre mes mains... ». Avec un sourire complice, sa grand mère lui confirma avec conviction ce qu'elle devinait déjà: " tu auras un garçon " et toute l'assistance sembla d'accord. Nous nous accordons, dans ce sens, avec Nadia Mohia Navet pour affirmer que "le récit d'un rêve et son «interprétation» sont inséparables d'une situation relationnelle

1- G. Roheim, cité par Nadia Mohia- Navet, Les thérapies traditionnelles dans la société kabyle, pour une anthropologie psychanalytique, Edition L'Harmattan, 1993, Paris, p 142.

à travers laquelle s'expriment les dispositions affectives de l'Autre vis-à-vis du sujet"[1], ceci dit, les meilleurs interprètes du rêve demeurent, sans doute, les personnes les plus proches, d'où la sollicitation, dans le cas cité, de la grand-mère.

Ainsi, dans la pensée populaire, rêver d'un fusil, d'un agneau, d'un cheval ou d'un Louis d'or, présage la naissance d'un garçon. Par contre, le foulard, la ceinture, la chaîne augurent celle d'une fille. Curieusement, les pièces d'argent présagent aussi bien le malheur (*anezgum*) que la naissance d'une fille et de ce fait, on ne peut s'empêcher de s'interroger au sujet d'une telle coïncidence et de se poser la question si le fait d'associer le malheur à la venue au monde d'une fille n'aurait pas une signification particulière. Une question qui semble à beaucoup d'égards pertinente, si l'on considère que la discrimination sexuelle est une pratique qui se manifeste encore de nos jours, dans plusieurs aspects du vécu ahrasien (quotidien, rituel...).

Si tous ces signes révélateurs ne paraissent pas assez sûrs, la femme ahrasienne n'est apparemment jamais à court d'idées et peut encore se fier à diverses superstitions. Certains rites sont pratiqués par les futures mères de façon systématique. Un rite très répandu dans le village consiste à brûler quelques brindilles d'alfa et de prononcer la formule suivante : « si c'est un garçon crépite, si c'est une fille ne crépite pas »; après quoi on aura la réponse. Une autre méthode consiste à interpréter une « lecture » faite sur l'omoplate d'un mouton sacrifié pour l'Aïd.

Aussi, faut-il ajouter que la superstition relative à la prédiction du sexe de l'enfant ne s'organise pas uniquement autour des éléments traditionnels, mais il paraît qu'elle se soit également emparée des perfectionnements de la vie moderne: télévision, radio, robinet d'eau...

Voici le cas de A, 22 ans. Elle est femme au foyer et enceinte de cinq mois « A chaque fois que j'allume la télévision, je pense, inévitablement, en mon for intérieur que mon enfant serait du sexe de celui qui s'affichera en premier sur l'écran », dit t-elle.

Ces superstitions, pour la plupart d'inspiration individuelle, n'ont certes pas l'envergure ni l'effet des rites pratiqués traditionnellement mais nos enquêtées pensent qu'elles mettent quand même du soleil au cœur pour un jour ou peut être pour quelques heures, lorsqu'elles sont de bonne augure. Par ailleurs, « leur recours ne

---

1- Nadia Mohia- Navet, Les thérapies traditionnelles dans la société kabyle, p 130

donne pas une réponse définitive ; c'est une expérience à chaque fois renouvelée », explique une femme d'Ahras.

Ces pratiques rituelles, cette référence aux rêves et aux autres comportements combinés ne seraient-elles pas des éléments qui peuvent fournir des explications sur certains aspects de la vie culturelle du milieu ?

En effet, la ville de Batna compte à elle seule, une multitude de cliniques et de cabinets gynécologiques, disposant de matériel sophistiqué pouvant déterminer avec une grande précision le sexe de l'enfant, cependant, à Ahras, rares sont les femmes qui consultent un gynécologue, sauf en cas de grossesses compliquées. Pour ces femmes, il est plus sûr de se fier à leur intuition que de solliciter l'assistance inefficaces de « machines » disent-elles. D'ailleurs, beaucoup préfèrent accoucher à la maison que dans une maternité.

Cette appréhension vis-à-vis du moderne et l'attachement d'autant plus prononcé aux traditions quand un domaine aussi intime et aussi vital que celui de l'enfantement est en jeu, marquent le comportement de la majorité des femmes ahrasiennes, particulièrement les illettrées.

Par ailleurs, toutes ces croyances et pratiques liées à la détermination du sexe de l'enfant ne se limitent pas seulement à la prédiction et à l'interprétation de divers faits; il semblerait que la femme peut avoir une part active et recourir à des rites destinés à favoriser la conception d'un garçon ou celle d'une fille. Les plus répandus à Ahras et dans beaucoup de villages aurasiens ont lieu au moment de l'accouchement. Nous avons enregistré auprès de nos enquêtées, quelques procédés encore en usage:

-Si l'on désire que le prochain enfant soit un garçon, l'accoucheuse doit parsemer le placenta* de grains de blé avant de l'enterrer. Si, par contre, la femme a déjà eu plusieurs garçons et veut avoir une fille, il lui suffit de le parsemer de grains d'orge.

- si l'on retourne le cordon ombilical d'un nouveau né, le prochain enfant sera

---

*Suivant une croyance populaire très répandue chez les femmes ahrasiennes, le placenta est entouré de magie et de représentation symbolique. Il est également objet d'appréhension et c'est dans ce sens que G. L. Chantréaux rapporte le rite observé dans la société kabyle, au cours des années 1937-1939 : " Après la délivrance, la qibla transporte le placenta assez loin du village et l'enterre en quelque endroit caché, connu d'elle seule, car toute personne qui s'en emparerait pourrait se livrer à des pratiques redoutées en vue de rendre le femme stérile". In "Kabylie côté femmes", P 145.

de sexe opposé. Il semblerait que cette pratique se soit inspirée de ce que G. Laoust Chantréaux appelait, la magie imitative[1].

- Une pratique brutale, aujourd'hui tombée en désuétude vu le changement de la structure familiale, aurait, selon les dires de vieilles femmes, suscité des naissances de garçons dans le passé : la belle mère devait tenir par le bras sa bru qui venait d'avoir une fille et la faire sortir manu militari de sa maison, en lui disant : "*a y-yut ani yellac n ljedd ald terged*" (je jure au nom de tous les saints que tu dois sortir), simulant sa répudiation : le prochain enfant serait un garçon.

Sur un autre plan, de vieilles croyances liées à la naissance du nouveau-né persistent jusqu'à nos jours dans le village. Nous présentons ici quelques interprétations relevées auprès des enquêtées, tous niveaux d'instruction et conditions de vie confondus.

- Si l'enfant naît avec une crépine « balayée » vers le haut à la naissance des cheveux au dessus du front, on dit qu'il sera malchanceux et portera malheur à sa famille ; on croit également qu'il sera doté de l'effet maléfique du mauvais œil.
- S'il naît avec une touffe de cheveux blancs sur la tête, on dit qu'il sera riche.
- Si en dormant, il garde les yeux entrouverts, il possèdera biens et richesses sur lesquels il veillera continuellement.
- Si au moment de la naissance, l'enfant se présente par les pieds « en position siège », c'est qu'il va beaucoup voyager dans l'avenir, ou qu'il va définitivement s'installer dans un pays étranger.
- Un enfant dont la dent perce déjà à la naissance présage la mort de l'un de ses parents. On dit : « *ad yecc ixf n babas niγ n yemmas* » (littéralement : il mangera la tête de son père ou celle de sa mère).

SECTION II: Les envies de la femme enceinte

A Ahras, comme cela doit être, sans doute, le cas dans beaucoup de groupes sociaux, la femme enceinte est considérée comme un être vulnérable à qui il faut faire passer, dans la mesure du possible bien évidemment, certains caprices passagers liés à son état. Malgré la rigueur des mœurs villageoises, dans certaines familles ahrasiennes, nous avons remarqué que celle-ci peut être entourée d'une attention

---

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 143

particulière, notamment en matière de nourriture, mais sans pour autant faire référence à l'apport nutritif à propos de ces concessions; on semble plutôt se préoccuper de "*ad il a t-ittayen*" (littéralement: qu'elle ne soit pas atteinte- par les puissances occultes). On dit, en usant d'un euphémisme, « *d taneɛmurt* » (elle est enceinte). Une expression qui aurait une charge affective, sous-entendant inéluctablement: « elle doit avoir des envies »

Il arrive qu'une femme enceinte soit bouleversée par une soudaine envie de manger un fruit (en général hors saison) ou toute autre douceur. A Ahras , dans toutes les familles enquêtées il est admis qu'il faut s'efforcer de satisfaire ces envies, si l'on ne veut pas que l'enfant porte sur son corps l'image de l'objet en question (*asittem*). Si l'on ne peut pas y parvenir, par manque de moyens ou indisponibilité du fruit..., la femme, pendant tout le temps que dure son envie, ne doit pas se gratter, car, selon une croyance que nous avons également enregistrée dans d'autres milieux ruraux et urbains, c'est à l'endroit précis qu'elle grattera qu'apparaîtra sur l'enfant la marque. A Ahras, parmi la multitude de cas rencontrés de personnes marquées de nævus, nous citerons celui de D, 30 ans, chauffeur de poids lourd dans une société nationale au sud et de faible niveau scolaire (il n'a pas dépassé les études moyennes). Une grosse tache brune orne sa joue. Depuis son enfance, dès qu'on l'interroge sur l'origine de la marque, il répond mi-sérieux, mi-enjoué que c'est un gland. En fait, on raconte que sa mère était en visite chez des parents dans la ville de Batna. Elle était enceinte. Un jour un marchand ambulant était passé à côté de la maison, il vendait des glands. La vue du fruit déclenchera chez la femme une envie si irrésistible qu'elle faillit franchir la porte de l'extérieur pour s'en procurer (dans la ville, la claustration de la femme faisait règle). Se ravisant, elle alla supplier son mari qui lui dit que c'était trop tard et que le marchand serait déjà loin. A ce moment là, et sans faire attention, elle se gratta la joue et D eut l'affreuse marque au même endroit.

Il semblerait donc, que, selon les envies de sa mère, l'enfant peut avoir toute sortes de marques sur le corps dont les significations seraient interprétées ainsi :

- une tache rouge serait conséquente à une envie de manger des abats ou de la viande. C'est l'avis à l'unanimité des femmes à Ahras.
- Beaucoup d'enfants naissent avec une tache brune sur la peau. On dit que c'est l'envie non satisfaite de manger la tête de mouton (*azelluf*). Les petits boutons rouges agglomérés ou isolés seraient celle de framboises ou de grenades.

En nous penchant sur les envies de la femme enceinte, les données du terrain nous ont révélé que les villageois maintiennent encore un rapport spécifique à certains aliments affectés d'une charge symbolique, en particulier, ceux d'origine animale.

Il découle, enfin de toutes ces pratiques rituelles observées que "la vie prénatale, dans l'esprit des femmes, échappe aux lois naturelles et demeure l'œuvre de puissances supérieures, par son apparence mystérieuse, elle est également sous l'influence de forces obscures redoutables"1.

SECTION III: La stérilité

A Ahras, comme cela doit être également le cas un peu partout, notamment dans les milieux traditionnels, dés qu'une union est conclue, c'est dans le but précis de faire des enfants. Mais lorsqu'un ménage ne parvient pas à en avoir, la femme est indiscutablement mise en cause jusqu'à preuve du contraire. Alors, recourt-elle à toutes sortes de pratiques destinées à favoriser sa fécondité. Au cours de l'enquête, nous avons pu recueillir plus d'une dizaine de procédés encore en usage et dont nous citerons quelques cas. Toutefois, de nombreuses enquêtées ont préféré observer le silence sur leurs expériences ou se contentent de donner des réponses du type "*neccenti u nessin c tiyawsiwin aya*" ou "*xḍan-aney lumur aya*", (nous ignorons ces choses là, ou, nous ne savons rien de ces pratiques). Sans doute, veulent-elles garder en secret leurs combines, ou, cherchent-elles, plutôt, en adoptant un comportement rationnel vis-à-vis de ces pratiques, à s'inscrire dans cette lignée de gens "instruits et civilisés".

R, originaire d'Ahras est P.E.F dans un établissement à Batna. Elle est mariée depuis 10 ans. Au cours de l'entretien qu'elle nous a accordé, elle raconte le calvaire qu'elle a vécu avec sa belle famille et son mari (un cadre dans une société) qui menaçait à toute occasion de répudier parce qu'elle n'enfantait pas. Elle aurait consulté plusieurs médecins et sollicité une dizaine de guérisseurs, mais en vain. Sa vieille tante, vivant à Ahras, lui aurait alors conseillé d'observer un rite particulièrement efficace, dit t-elle. Il lui a fallu à cet effet, se procurer, à titre

---

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 139

d'emprunt, le cordon ombilical d'un garçon aîné et l'attacher à une ceinture qu'elle devait constamment porter jusqu'à une éventuelle gestation. R eut un garçon après des années de désespoir et est persuadée de l'effet du cordon ombilical : « je suis cartésienne, je ne crois qu'au concret, mais ce qui m'arrive, bien que je ne lui trouve aucune explication logique, j'y crois tout simplement », dit-elle.

Ce cas est significatif dans la mesure où il révèle la pérennité d'un certain état de choses; en effet, si la femme n'est pas en mesure de procréer, sa situation est, semble-t-il, gravement compromise et elle en pâtit, à l'heure actuelle et en dépit du nouveau contexte socioculturel, étant encore moins considérée comme épouse que comme mère.

Une autre pratique observée encore à Ahras, consiste à brûler en fumigation la vésicule biliaire d'un serpent. A cet effet, la femme stérile (*tajjert*) doit se mettre debout, jambes écartées de part et d'autre des braises où brûle l'organe. Si elle ne veut pas avoir des jumeaux, dit t-on, elle doit fermer, pendant tout le temps que dure l'opération, un œil et une narine.

Au cours des fêtes de mariages auxquelles nous avons eu l'occasion d'assister au village, nous avons constaté la pérennité d'un très vieux rite, hérité, semble- t-il, des générations lointaines. Il a lieu le lendemain de la nuit de noces lors de la cérémonie de *ssbaḥ n teslit (littéralement*, la première matinée de la mariée), et consiste à faire asseoir sur les genoux de celle-ci un enfant -un garçon- appartenant à la famille du mari. D'après la croyance locale, cela garantirait la fertilité du ménage, notamment celle de la femme et donnerait plus de chance à avoir une progéniture mâle.

A travers ces pratiques rituelles si diverses – de nombreux procédés enregistrés sur le terrain n'ont pas été signalés dans le présent travail - et ces efforts consacrés par la femme pour vaincre ce que N. Zerdoumi avait appelé "cette infirmité sociale"[1], nous pouvons déjà entrevoir une logique sociale de la procréation, fonction primordiale allouée à la femme. En effet, avoir des enfants, tout en étant pour celle-ci un moyen de réalisation de soi et de son statut de mère, semble, à plus forte raison, un principe déterminant de la continuité du groupe, notamment, lorsqu'il est engendré une descendance mâle.

1- N. Zerdoumi. Enfants d'hier p 72

SECTION IV: La planification familiale

Il serait sans doute impropre d'évoquer le sujet de la planification familiale à propos d'un village tel que Ahras, vu la nature nataliste des parents ahrasiens. Cependant, ces derniers semblent parfois conscients de la nécessité de l'espacement des grossesses. Par ailleurs, cette planification viserait, non pas la préservation du bien-être physique de la mère mais celle de l'enfant, en premier plan ; il est communément reconnu à Ahras, que lorsqu'une grossesse survient juste après un accouchement, l'aîné sera généralement un enfant maladif.

Si les informations obtenues lors de l'enquête révèlent que la pilule contragestive devient le moyen de contraception apparemment le plus répandu à Ahras, il y a des femmes, notamment celles d'un certain âge, qui disent recourir encore à des pratiques anciennes. F est âgée de 46 ans et mère de six enfants. Elle expose sa propre méthode contraceptive, en ces propres termes : "*si lliy la swiy dwa n edderri, w ad qqimey sen tlata n leɛwam ur ttaruy c. Trem ttagley taɛjujt n wehyu aneggaru di thezzamt ina w ad qqimey is ald imerdin ad xsey neč ad rniy*" (j'ai toujours gardé un intervalle de deux ou trois ans entre mes grossesses et je n'ai jamais pris de pilule ; il suffit d'attacher à ma ceinture un bout du cordon ombilical de mon cadet. Je suis protégée contre une éventuelle grossesse autant d'années que je le garde) dit-elle.

Des pratiques similaires avaient été observées par G. L. Chantréaux chez les femmes kabyles des Ait Hichem avec des éléments à signification symbolique de même nature mis en œuvre, noeuds, délivre, cordon ombilical... Il semble dans ce cadre, que "la pratique de *l'aqti' n-edderrya* ou «arrêt de la conception» (visait) par des pratiques magiques, à une «régulation des naissances» bien souvent souhaitée"1.

Pour B, une accoucheuse : « *Aṣuldi d netta d ddwa n edderri. Di yetwexxar asired, u tettrafad c tameṭṭut aɛeddis. Tiya n wassa, mehsub ur ṣuddayent c edderri nsent yerni ur tberkant c i ddwa mu u dexsent c ad rnint*», (l'allaitement est un contraceptif naturel et efficace. Il retarde le retour des menstruations ce qui permet d'éviter le risque d'une autre grossesse. Aujourd'hui, les jeunes mères n'allaitent

---

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 141

presque plus leurs enfants et ne peuvent jamais se passer de la pilule lorsqu'elles ne désirent pas être enceintes).

Dans ce cadre social caractérisé par la dualité tradition / modernité, en dépit des nouvelles améliorations matérielles dont bénéficie les structures qui relèvent du domaine de l'enfantement, les femmes ahrasiennes se réfugient dans la tradition et se réfèrent à un savoir empirique transmis des générations passées.

Dans le chapitre suivant, nous aborderons les modalités de la prise en charge du nouveau-né dans le milieu traditionnel.

CHAPITRE II: LA PRISE EN CHARGE DU NOUVEAU NE DANS LE MILIEU FAMILIAL

Introduction

Dans le milieu rural aurasien, la naissance d'un enfant est un événement marquant dans la vie familiale, en particulier lorsque l'accouchement a lieu à la maison. Par ailleurs, en dépit des mutations socioculturelles qui s'opèrent dans ce groupe social, l'accueil réservé au nouveau-né demeure toujours soumis à la loi de la discrimination sexuelle encore en prise dans les milieux traditionnels. Selon son sexe, l'enfant est reçu dans la joie et la satisfaction s'il est garçon, le silence et la déception si c'est une fille. Au demeurant, les premiers soins qui leurs sont dispensés semblent identiques pour les deux sexes et sont inspirés aussi bien des méthodes traditionnelles que des nouveaux procédés.

Dans ce milieu en transition, la dialectique tradition/modernité se manifeste également dans le comportement de la mère vis-à-vis de l'allaitement et du sexe de l'enfant allaité.

La croyance, encore vivace à Ahras, aux mauvaises influences des puissances occultes et du mauvais œil, suscite le recours à des rites appropriés visant la protection du nouveau-né. Son berceau, qu'il soit moderne ou traditionnel, est garni des mêmes objets destinés à préserver l'enfant de ces effets maléfiques.

La prise en charge de l'enfant en bas âge s'exprime également sur un mode affectif qui prend forme dans la berceuse dont les mères ahrasiennes semblent faire systématiquement usage, vu sa fonction primordialement relaxante et de surcroît préservatrice dans la mesure où elle invoque Dieu, le Prophète ou les saints.

SECTION I : L'accueil

A Ahras, pour diverses raisons, la majorité des femmes, notamment celles ayant dépassé la vingtaine, affirment qu'elles préfèrent accoucher à la maison.

Dans cette optique, nous avons considéré l'exemple de N (43 ans), un cas observé lors d'un séjour passé à Ahras dans le cadre de l'enquête. Elle est en douleurs depuis plusieurs heures. Elle doit accoucher dans moins d'une heure. L'accoucheuse juge son cas de délicat : le bébé est dans une mauvaise position ; il se présente en traverse et cela nécessite un transfert urgent à la maternité de Batna. Malgré son état critique, N refuse catégoriquement d'aller dans une clinique:"*matta h ad inin yewdan fella. tettɛanad timezyanin*?", (que vont dire les gens de moi ? que j'imite les jeunes femmes ! ». Les contractions augmentent et la douleur devient insupportable. C'est alors que son mari intervient et l'y conduit de force.

Ce comportement dicté par la pudeur excessive ou peut-être par la peur du ridicule a failli être fatal à N. En effet, c'est en subissant une césarienne qu'elle aurait échappé avec son bébé à une mort presque certaine, selon les affirmations de la sage-femme.

Pour d'autres considérations, beaucoup de femmes interrogées tiennent à accoucher à la maison, d'autres incitent leurs brus ou leurs propres filles à le faire, parce que cela leur permettrait de pratiquer certains rites liés à l'évènement et s'organisant autour de divers éléments : cordon ombilical, placenta, membrane de la poche (*esser, ifkres*)....

Enfin, il faut signaler qu'à Ahras, parmi la gent féminine, les sages femmes de Batna ne semblent pas jouir d'une bonne réputation professionnelle, et les propos tenus à ce sujet par quelques femmes ayant accouché à la maternité sont suffisamment mordants pour décourager celles qui avaient l'intention de s'y rendre. En effet, elles se plaignent, disent-elles, « de mauvais traitements à leur encontre , de la mauvaise prise en charge psychologique et des fréquentes confusions entre les nouveaux nés » (*qeshent, ur ssinent c lkar n temzurt, ur thiḍent c is, rnint tsarant ledwafen*). Ce dernier point est également l'une des raisons majeures pour lesquelles les femmes accouchent à la maison. Lors de son étude sur l'accouchement en milieu traditionnel algérien, J. Des Forts souligne que "l'accessibilité aux soins de santé maternelle est

(...) sous la dépendance de deux déterminants: l'accessibilité matérielle (distance, transport, coût) et l'accessibilité psychologique"[1].

Pour décrire les conditions de l'accouchement à Ahras, et la prise en charge du corps dés la naissance, nous avons dû observer les faits dans trois familles différentes.

Dans la première famille choisie, le mari est instituteur et la femme, R (25 ans), est illettrée. On interpelle B l'accoucheuse des Ath S, au milieu de la nuit; R est en grandes douleurs, elle doit accoucher dans très peu de temps : elle ne peut pas se rendre à l'hôpital en raison de l'éloignement relatif de la ville, en outre, la conjoncture sécuritaire actuelle ne permet aucun déplacement nocturne hors du village. Pour commencer, B lui prépare une infusion de cannelle pour favoriser les contractions, puis procède à une fumigation à base de bouse de vache (*tiskin*) et de peau de serpent, toutes deux reconnues pour leur pouvoir de faciliter l'accouchement. La peau du serpent (*Tisrit*) est pratiquement disponible chez toute femme enceinte, sinon celle-ci peut se la procurer à titre d'emprunt. Dans la représentation collective ahrasienne, cet élément de large usage, cité également par G. L. Chantréaux[2] à propos des pratiques kabyles, serait une reproduction symbolique de la délivrance, faisant sans doute référence à la mue du reptile.

Selon les témoignages de femmes ahrasiennes, d'autres rites destinés à faciliter la délivrance sont encore pratiqués au village :

- faire boire à la parturiente de l'eau qui a servi à laver le gros orteil de son mari. Ce dernier doit formuler l'expression : «*semhey i yellis n yewdan* » (j'ai pardonné à ma femme). La même pratique rituelle a été signalée par des auteurs, en Kabylie et à Tlemcen, notamment par N. Zerdoumi [3] et- G. L. Chantréaux[4].
- recourir aux services d'un taleb qui écrit une amulette sur un peigne, de préférence en bois. La parturiente doit boire l'eau où il a trempé. Ensuite, elle dénoue ses cheveux et les coiffe avec ce même peigne.

1- Jacqueline Des Forts, Accouchement traditionnel et mortalité maternelle: vécu et représentation. Tentative d'approche de la situation algérienne, in Insaniyat, N°4 – janvier – avril, 1998 (Vol. II, 1), CRASC, p 35.

2- G. L. Chantréaux, op. cit. p 143

3- N. Zerdoumi, enfants d'hier, p 76

4- G. L. Chantréaux, op. cit. , p 145

L'accouchement de R a lieu dans la salle de séjour (*taddart n leξmart*). Par pudeur, le mari, après avoir prévenu l'accoucheuse, s'est éclipsé dans sa chambre en restant le plus discret possible. En brossant un tableau de l'accueil réservé à l'enfant en milieu traditionnel, N. Zerdoumi rapporte, en ces propres termes, que l'accouchement se passe à "ciel ouvert"; elle fait la description suivante de l'ambiance qui règne dans la chambrée de l'accouchée :"assises par terre sur des nattes et des peaux de mouton, une dizaines de femmes, parentes et voisines, se racontent des histoires, rient et s'amusent des facéties habituelles qui occupent ces longues heures d'attente. La présence des enfants de tout âge ne gêne personne. Ils sont venus avec leurs mères et se poussent souvent pour mieux jouir du spectacle"[1]. Au contraire, dans notre milieu de choix, l'opération se déroule généralement dans une ambiance de discrétion, l'événement ne devant pas être entouré de bruit; « *u nessekkarc fellas lhess* », dit-on. Il est donc du devoir des femmes concernées de faire de leur mieux pour éviter d'attirer l'attention des curieux, des envieux et des hommes. Aussi, les enfants, quel que soit leur âge, ne sont pas autorisés à assister à un accouchement. Les accoucheuses, lorsqu'elles accomplissent leur besogne, ne semblent pas apprécier la présence de tierces personnes, notamment les oisives venues juste pour « regarder ». « Nous dissimulons la parturiente pour que la délivrance soit facile et rapide », confient nos informatrices.

Après une bonne heure d'effort, pendant laquelle B a essayé tout ce que sa longue expérience lui avait appris pour aider la parturiente, le nouveau- né arrive enfin, c'est un garçon. B l'accueille dans ses mains et dès qu'il pousse son premier cri, elle coupe le cordon ombilical à l'aide d'une lame de rasoir, le lie avec un fil de laine puis l'enduit de beurre. Après avoir nettoyé le corps avec un linge propre et légèrement humide, pris dans le molleton préalablement préparé par R (dès le septième mois de grossesse), elle l'oint de beurre, le poudre d'un mélange sel/ sucre/ henné pris également dans le molleton, puis l'emmaillote sommairement : une *timeqdeξt*- morceau de tissu rectangulaire, non cousu et ouvert au milieu juste assez pour faire passer la tête du bébé- et deux ou trois petits langes dans lesquels elle l'enveloppe.

1- N. Zerdoumi, enfants d'hier, p 76

Selon la tradition de la région, lorsque la naissance d'un garçon s'annonce l'accoucheuse lance des youyous. Ces youyous sont certes l'expression d'un état de joie et d'allégresse, mais ils sont également des messages destinés à informer les personnes concernées par la circonstance, notamment les hommes, que le nouveau- né est un garçon. Cependant, B semble tellement troublée qu'elle oublie de signaler l'avènement. Malgré sa longue trajectoire d'accoucheuse, elle est constamment hantée par l'idée de commettre des erreurs : « dés que je suis en face d'une femme en couches, je suis hantée par l'idée de ne pas réussir ma tâche et je commence à trembler comme une débutante » dit-elle. Avant de déposer le bébé, elle répète la formule: « *bismillah, bismillah, ya Rebbi ehfed it i lwaldin nnes* » (au Nom de Dieu. Que Dieu le préserve pour ses parents), pour implorer Dieu de le sauvegarder. A la fin de l'opération, a eu lieu une anecdote qui peut être significative dans la mesure où elle traduit une certaine position vis-à-vis de la fonction génitrice de la femme; visiblement fière de son accomplissement, la nouvelle accouchée interpelle son mari pour lui annoncer la naissance de son garçon, B réplique d'un temps mi-sérieux, mi-rieur « *ames aslu, cem turud netta ad yas ad... !* », (tais-toi, tu as subi toutes ces douleurs et lui, il reçoit les honneurs », faisant ainsi allusion à toutes les souffrances qu'endure la femme, aussi bien l'accouchée que l'accoucheuse, dans de telles circonstances.

Les témoignages recueillis auprès de nos enquêtées, notamment les vieilles femmes, rapportent que jusqu'aux années 1980, subsistait une pratique, aujourd'hui presque abandonnée ; selon les convenances , au moment de l'accouchement , le mari attendait à proximité de la demeure, un fusil chargé à la main. Dés qu'il entendait les youyous provenant de l'intérieur, il lançait deux coups de feu. S'il était assez aisé, il égorgeait un mouton pour préparer la cérémonie.

Qu'en est-il de cette pratique aujourd'hui à Ahras ?

De nos jours, le rite fait apparemment un grand recul et le peu de gens qui le pratiquent encore, le dénudent de cet aspect solennel qui le caractérisait dans le passé, nous dit-on.

Curieusement, la naissance du garçon est en apparence reçue dans une atmosphère de réserve. Mais dans ce contexte socioculturel, il ne s'agit nullement de la déception (souvent, habilement camouflée) ressentie lors de la naissance d'une fille, mais de la crainte de faire des envieux et d'attirer du coup, l'effet malicieux du mauvais œil ; par expérience ou par superstition, nous l'avons en plusieurs occasions

constaté, les gens pensent que trop manifester une joie peut, dans de pareilles circonstances, attirer le mauvais sort aussi bien sur l'enfant que sur toute la famille.

Enfin, B revient à la mère pour l'expulsion du placenta (*tisɛifin*). Pendant tout le temps qu'elle s'occupait du nouveau né, elle retenait le cordon ombilical avec son pied, tout en recommandant à R de ne pas bouger, « le placenta risque de remonter vers le diaphragme et l'étouffer ». B affirme avec satisfaction « Dieu merci, depuis que j'assiste les femmes à accoucher, je n'ai jamais été confrontée à ces situations de complication liées au placenta ». Selon la tradition, c'est l'accoucheuse qui s'en occupe : elle l'enterre ou l'utilise dans certains rites liés à l'enfantement. Elle prend aussi soin du nouveau-né pendant les sept jours qui suivent la naissance «bac *u s-netbedal c ifassen* » (pour limiter le nombre d'intervenants), dit-on. Le lendemain, B revient chez R pour refaire le pansement du cordon. Elle nettoie le bébé, seulement avec un linge humide -selon les habitudes en cours au village, on ne lave pas un nouveau-né avant quelques mois- l'enduit de beurre puis procède au massage ; "le massage, explique-t-elle, détend les muscles du bébé et favorise un sommeil paisible". Après avoir poudré le corps de henné pilé et de tanin (*timmat*), elle applique du beurre sur l'ombilic puis le couvre. Nous avons retrouvé les mêmes gestes et les mêmes produits chez beaucoup de familles à travers l'Aurès. Pour l'emmaillotement du nouveau-né (*aqemmeḍ*), B procède toujours selon la même méthode traditionnelle pratiquée par les grands –mères et les arrières grands-mères : assise à même le sol, sur une natte ou une peau de mouton, elle allonge les jambes et joint les talons. Deux ou trois morceaux de tissu (selon leur épaisseur) qui serviront de lange (*iqemmaḍen*) sont déposés sur ses jambes. Dessus, elle place le bébé étendu sur le dos et la tête reposant sur ses pieds. Après l'avoir soigné et massé, elle lui met sa petite *timeqdeɛt*, sorte de chemise rudimentaire. Elle lui allonge un bras le long du corps et le couvre d'abord d'un pan de langes qu'elle passe sous le bras opposé, tout en gardant celui-ci libre. Ensuite, elle allonge l'autre bras, rabat l'autre pan de manière à couvrir l'épaule, le bras et le reste du corps. Le bébé est enfin enveloppé serré dans le deuxième puis le troisième morceau d'étoffe. Une longue bande servant à fixer les langes est entourée autour du corps, passant par les épaules , les coudes, les reins, les genoux et les chevilles. Les membres sont entièrement immobilisés. Le même procédé a été décrit par N. Zerdoumi [1] dans son étude sur l'enfant tlemcenien autour des années 1960. B

1- N.Zerdoumi. Enfants d'hier. P 97

couvre la tête du bébé d'un petit linge qu'elle noue sur le font, "pour que la tête ait une forme parfaitement arrondie" explique-t-elle. Elle recommande également à la mère de varier les positions du bébé pendant les périodes de sommeil en alternant les côtés, au moins jusqu'à cinq mois, pour éviter les déformations inesthétiques du crâne,explique-t-elle. Avec un claquement des doigts, l'emmailloteuse croise ses bras trois fois au dessus du corps du bébé. Elle simule sa mensuration à l'empan en commençant par les pieds et en prononçant la formule rituelle" *hamma deg iḍ hamma deg was, ad yeggeɛmer memmi jar iḍ d wass.*" (Mon enfant pousse d'un empan le jour et d'un autre la nuit. Mon enfant grandit du jour au lendemain). Elle le tient alors par les pieds et d'un geste à la fois agile et rapide, le renverse vers le bas dans la position d'une chauve–souris suspendue; cette procédure, dit-elle, favorise la poussée rapide de l'enfant. Il semble que cette pratique de mensuration et de simulation de croix a une charge significative étroitement liée à la protection de l'enfant, parce qu'elle met en œuvre des gestes qui constituent un obstacle symbolique contre toute puissance nuisible.

A l'instar de la quasi-totalité des femmes d'Ahras, R utilise des langes coupés dans de vieux vêtements lui appartenant. Sa mère, sa belle-mère, ses parentes et même ses voisines ont toutes contribué à enrichir le trousseau, en lui offrant des morceaux d'étoffe ou de vieux habits qu'elle coupera elle-même. Si le marché offre, aujourd'hui, un énorme choix quant aux modèles de couches pratiques et de plus en plus perfectionnées, dans le molleton préparé deux mois auparavant par R, il n'y a pas une seule couche bébé et point de lange de fabrique : il est évident, les tissus constituent une option économique.

Parmi les enquêtées, peu de femmes disent utiliser des pointes de commerce, et de temps en temps, des couches bébé jetables, exceptionnellement lorsqu'elles doivent emmener l'enfant chez le médecin. Ces femmes ont, généralement, plus ou moins fréquenté les milieux urbains, certaines ne sont pas originaires d'Ahras.

Nous avons enregistré, à Ahras, l'existence d'un certain nombre de croyances qui s'articulent autour des langes; ainsi, la tradition veut que les premiers langes souillés du bébé soient lavés par l'accoucheuse elle-même, sinon par une personne réputée pour sa vertu et pour ses valeurs morales ; l'enfant tiendrait de ses qualités. Les langes sont rincés à l'eau claire sans essorage, jusqu'au septième jour, pour que l'enfant n'ait pas un caractère difficile et tordu et aussi « pour qu'il n'ait pas de coliques », dit-on.

Selon les sondages effectués sur des femmes rurales de l'Aurès*, l'emmaillotement n'est pas un geste gratuit ; lorsqu'un bébé qui n'a ni faim, ni douleur, pleure, il faut penser à l'emmailloter. Cette pratique répondrait au besoin du nouveau né d'être serré et de se sentir protégé, notamment les premiers temps après la naissance. Les raisons de l'emmaillotement telles qu'elles sont conçues par une mère d'Ahras sont exprimées en ces termes: « dans le sein de sa mère, il était au chaud et en sécurité. Venu au monde extérieur tout lui est étranger et suscite sa peur, les gens qu'il voit, le mouvement autour de lui et même ses propres mains ». C'est dans cet ordre de pensé que jusqu'à l'octave (*essbuɛ*), la prise en charge totale du nouveau-né est confiée à une seule personne, généralement l'accoucheuse. Dans les habitudes de B et de beaucoup de femmes ahrasiennes, le bébé est « caché » pendant sept jours ou plus, certes par crainte du mauvais-œil, mais, semble-t-il, aussi, pour lui épargner les troubles que peut provoquer la présence massive de personnes venues dans la maison de l'accouchée. Selon B : « *edderri n ufilaj ssragen- hen zik, ttraḍen-asen zik, u hen-tqemmaḍen c ya ṭul. Anneqqad n ya henniɣ tnexḍafen deg iḍs. iya neɣ drus a yeẓriɣ: ad nnḍen mlih, ad ṣelben w ad sen-ḍyas nezha*», (les enfants des villes sont précocement exposés aux regards des gens et ils sont très tôt habillés et point emmaillotés. J'en ai vu beaucoup qui sursautent fréquemment pendant le sommeil. Ce n'est pas fréquent chez nos enfants ; ils sont bien enveloppés, bien serrés, d'où leur sentiment de bien-être et de sécurité).

Vers le septième jour, lorsque le cordon tombe, B enduit le nombril de beurre et applique dessus du khôl; comme c'est le cas encore pour beaucoup d'accoucheuses, elle n'utilise jamais de mercurochrome ou de dakin, jugés trop agressifs pour le corps encore fragile du nouveau-né.

Dans la seconde famille observée, c'est l'accoucheuse G qui prend en main l'événement. Avant d'entamer la description de l'opération, nous essayons d'abord d'esquisser sa trajectoire dans la pratique du métier d'accoucheuse, en nous basant sur ses propres témoignages.

G a 26 ans et célibataire. Elle n'est jamais allée à l'école mais elle sait lire couramment l'arabe : une autodidacte. Ce genre de femme volontaire qui veut se surpasser et défier les circonstances mais sans aucune rébellion. Elle n'a jamais reproché à ses parents son analphabétisme parce qu'elle est consciente que son père

*Travail mené dans le cadre de l'enquête, dans les villages de Bayu, Buziza, Takɛebt n warr, Tizi n Elɛabed,.....

n'avait pas les moyens de la scolariser en même temps que son frère; il passait par une période difficile. La première fois qu'elle assistait une femme en couche, elle n'avait que 20 ans. Elle était intervenue de façon urgente ; il n'y avait pas d'hommes à la maison pour transporter sa tante à l'hôpital et les femmes présentes n'avaient aucune expérience. C'est sa grande sœur, une sage femme à l'hôpital d'Arris qui, auparavant, lui avait appris théoriquement les gestes nécessaires de l'accoucheuse : «*u cem yuɛa Ṛebbi, wi ssnen*», (au cas où tu te retrouverais dans une situation délicate), lui dit-elle. G accomplit son travail pour "gagner la récompense divine"* révèle-t-elle. Elle ajoute qu'elle avait lu quelque part :" le sang de la parturiente qui souille l'accoucheuse, préservera celle-ci du feu de la Géhenne." Dans ses coutumes, G fait ses ablutions et récite le verset "El Kursi"[1] avant de se rendre chez la parturiente; cette référence à Dieu la rassure, explique- t-elle.

Cette fois, elle est sollicitée par son beau-frère, âgé d'une quarantaine d'années et exerçant une fonction libérale. Sa grande sœur S va avoir son quatrième enfant, un prématuré. Pour faciliter la délivrance, elle écrase une gousse d'ail sur une tôle et la brûle en fumigation pour S, ensuite elle lui prépare un bain de vapeur à base de thuya (*zimba).* Une heure plus tard, S a eu des jumeaux, deux garçons. G coupe les cordons à l'aide d'une paire de ciseaux préalablement lavés à l'eau de javel puis passés dans un four très chaud. C'est son cousin, un infirmier, qui lui aurait appris ce procédé de stérilisation. Elle applique du mercurochrome sur l'ombilic, nettoie sommairement les corps avec un linge légèrement humide, les enduits d'huile d'olive puis les poudre avec du talc. Les prématurés sont si minuscules et fragiles que G ne parvient pas à les emmailloter. Elle les enveloppe alors dans des ouates et y resteront ainsi pendant deux mois. Pour finir, G saisit les deux petits corps et leur récite deux versets du Coran dans l'oreille. A ce moment, la belle-sœur de S lance quatre youyous sonores.

Selon la coutume à Majbet, un petit hameau prés d'Ahras où vit une autre sœur de G, après l'accouchement, un homme de la famille entre dans la pièce de

---

* la récompense divine: lajeṛ.

1- dieu : il n'est dieu que lui, le vivant, l'agent suprême, somnolence ne le prend, non plus que sommeil. A lui appartient ce qu'il y a dans les cieux et sur la terre. qui oserait intercéder auprès de lui , si ce n'est sur sa permission , lui qui sait l'imminent et le futur des hommes, alors qu'eux n'embrassent même pas une parcelle de sa connaissance, excepte ce qu'i veut ? Son siège s 'étend au ciel et à la terre, dont la sauvegarde ne lui coûte aucun labeur. Il est le lime, le grandiose. Traduction de Jacques Berque- Edition Sindbad, paris, 1990.

l'accouchée, prend le nouveau-né dans ses bras et lui prononce l'adhan à l'oreille. On dit qu'ainsi, les préceptes de l'Islam seraient solidement ancrés dans l'esprit de l'enfant. Dans ce même village, on rapporte que les youyous sont aussi bien lancés à la naissance d'un garçon qu'à celle d'une fille. De ce fait, une question s'impose d'emblée; serait-ce là un signe d'égalité entre les sexes? Or, répondre positivement dans ce contexte socioculturel, consisterait, à priori, à négliger un aspect pertinent de la tradition locale: c'est la discrimination sexuelle qui, semble-t-il, aurait d'autres champs d'action.

La troisième famille observée est de type paysan. Le couple est illettré et subsiste du petit élevage difficilement maintenu. Le maigre revenu provenant du petit lot de terre que possède le mari ne contribue que faiblement à l'amélioration des conditions matérielles de la famille. Il lui arrive aussi souvent que l'occasion se présente de travailler comme journalier dans des chantiers de l'A P C, temporairement installés dans le village ou aux alentours. Sa femme F a 42 ans. Elle va avoir un septième enfant. Dès les premières contractions, elle envoie chercher Nanna H, une accoucheuse habitant à l'autre bout du village.

De manière générale, mais sans faire règle stricte, chaque famille d'Ahras dispose d'une accoucheuse qui en est membre et à laquelle on recourt si l'accouchement doit avoir lieu à la maison. Mais Nanna H est considérée comme l'accoucheuse par excellence de tout le village. Les femmes de différents âges préfèrent être assistées par elle : elle est pieuse et discrète, dit-on. Elle ne répète jamais ce que se passe pendant l'accouchement, qu'il s'agisse d'un mort-né difforme (*afful*), d'un bébé asexué ou d'autres malformations. En plus de ses gestes sûrs, les femmes lui reconnaissent un pouvoir pas très commun : son intervention, semble- t-il, favorise la délivrance; à cet effet, on s'accorde à dire qu'il suffit à la parturiente de tenir la ceinture de Nanna H.

Selon la croyance populaire à Ahras, le nouveau-né tiendrait du caractère de l'accoucheuse. On dit communément de quelqu'un qui se comporte comme telle autre personne «*ad tinid d nettat i s-yebbin*», (on croirait que c'est elle qui lui aurait coupé le cordon) et, sur ce plan, Nanna H jouit, apparemment, d'une excellente réputation à Ahras et ailleurs, et est appréciée pour ses qualités morales. Tous ceux auxquels elle a « coupé le cordon » l'appellent Nanna et lui témoignent une distinction particulière. Elle raconte qu'aux temps où elle était encore féconde, il lui arrivait très souvent

d'allaiter les nouveaux nés dont la mère était malade ou n'avait pas une production laiteuse suffisante. Les femmes qu'elle avait assistées auparavant lui réservent régulièrement et en guise de reconnaissance, de petits cadeaux à diverses occasions (foulard, savonnette, parfum, robe, gilet...).

Lorsque Nanna H arrive chez F, celle-ci avait déjà préparé le molleton des langes et des accessoires nécessaires à l'accouchement. Durant toute sa grossesse, elle n'a consulté le gynécologue qu'une seule fois. C'était pour un problème de saignement avec un risque d'avortement. Avec de l'huile d'olive, l'accoucheuse effectue un massage très délicat sur le ventre de la parturiente puis recommande à cette dernière d'en boire; cela favoriserait une délivrance facile. A la troisième tasse de tisane de cannelle, les douleurs augmentent d'ampleur mais selon l'accoucheuse l'arrivée de l'enfant n'est pas encore très proche et elle prévoit déjà la naissance d'une fille; en raison de son long parcours dans le domaine, les femmes qu'elle avait assistées auparavant disent qu'elle a acquis une grande expérience qui lui permet de prévoir le sexe de l'enfant à naître. Et pour distraire un peu la parturiente qui se trouve dans un état critique, elle lui lance sur un ton taquin : « *erni raja qli, hatan tethiya d taclamt nes; h ad refdeγ talemmaɛt w ad erniγ tamcett, tsabunt, qič n erriht, qič n tzult, qič n tmeswakt*...." (Ne sois pas trop pressée, c'est une fille, c'est tout à fait normal qu'elle tarde un peu ; elle prépare son petit molleton, elle range d'abord son petit miroir, son petit peigne, sa savonnette, son petit flacon de parfum, son khôl...). En l'écoutant F semble soulagée pendant un court moment. Est- elle accrochée par tous ces mots mignards que toutes les accoucheuses soupçonnant la naissance d'une fille répètent au fil des générations, ou bien est- elle gagnée par la déception de mettre au monde un fille, d'après la prévision de l'accoucheuse ? Tout en exécutant ses gestes longs et rassurants, Nanna H répète sans trêve « *bismillah, bismillah, ya Rebbi sehhel, ya Rebbi selk- it bxir u ɛla xir* », (au Nom de Dieu. O Dieu, facilitez nous la tâche et faites qu'elle soit délivrée en bonne et due forme). Au prix d'incessantes incitations à pousser et d'un autre côté, de grands efforts déployés par la parturiente, l'enfant arrive enfin. C'est une fille. Nana H la reçoit dans son giron, tel qu'elle l'a toujours fait. Comme le nouveau né tarde à pousser son premier cri, elle lui souffle dans le crâne (*tessuf- as tamelγiγt*), puis, ainsi que le dicte la tradition en cours à Ahras, le dépose dans un tamis avec tout ce qui lui est lié:le cordon ombilical et le placenta après sa chute. Une atmosphère d'inquiétude règne dans la pièce de l'accouchée : le bébé peut mourir d'un moment à l'autre. Après une demi heure, il

pousse enfin un cri. A ce moment là, l'accoucheuse coupe hâtivement le cordon et le lie avec un fil de laine. Elle applique un peu de sang de l'ombilic sur les lèvres et les joues du bébé fille pour qu'elles gardent une belle couleur fraîche, dit elle. L'enfant après avoir été nettoyée, enduite de beurre, poudrée de sucre et de henné, est enfin enveloppée dans une petite touffe de laine propre (*tiyidwin*). Beaucoup de femmes interrogées, au village, à ce sujet, affirment qu'elles procèdent de la même façon lorsque le nouveau né tarde à pousser son premier cri. Contrairement à la naissance d'un garçon, celle d'une fille n'est marquée ni de manifestations de joie ni de youyous sonores

Le père ne semble pas réjoui à l'annonce de la nouvelle. On tente alors de le consoler en ces termes:" *am wehyu am tehyut. Ggani yir tenneslek yemmas n edderri*", (avoir une fille ou un garçon , c'est pareil , l'essentiel est que la mère des enfants s'en soit sortie saine et sauve) et encore : "*way i k-yucin tahyut ak yuc ahyu*" (celui qui t'a donnée une fille te donnera un garçon), et sans manifester le moindre signe de colère ni d'excitation , il répond sur un ton voulu monotone , indifférent :"*a d yusin syer Rebbi merhba*" (bon, on accepte tout ce qui nous vient de la part de Dieu).

Il est communément admis que dans beaucoup de familles aurasiennes rurales, la naissance d'une fille n'est pas très désirée. Si, toutefois, la nouvelle de sa naissance semble aujourd'hui reçue sans aucune réaction apparente de colère, les attitudes et les comportements reflètent souvent une profonde déception. En fait, dans cette famille de F, et dans bien d'autres, toutes ces justifications sont sans doute chargées de significations : c'est comme si on essayait de justifier avec un profond sentiment de fatalisme et de résignation, le mauvais sort dont on est frappé. Et dans ce sens, il semble que " le paraître cache mal l'être" car le silence qui tombe sur l'événement ne peut être que l'expression vivante du refus de la fille. Aussi, son accueil est il austère que la cérémonie de la naissance est souvent réduite au strict minimum, selon les propos des ahrasiennes.

Ce mode de réaction à la fois ambigu et paradoxal, reflète un ordre de pensée typique; Ahras est un village en butte au changement et ses habitants tentent de développer des conceptions vaguement modernistes; ils adoptent les comportements identiques à ceux des gens « évolués» « et « instruits ». Dans cette perspective, on doit envisager l'indifférence relative au sexe de l'enfant comme une mode, somme toute passagère, un comportement, plutôt qu'un vrai changement de mentalité.

Il faut signaler que l'expression, autrefois, apparemment très répandue, à Ahras et beaucoup d'autres villages aurasiens, "*ma yella d tahyut, egg-as tisent deg mi*" (si c'est une fille, mets lui du sel dans la bouche) rend bien compte de la position des gens vis-à-vis de la naissance d'une fille. Au moment de l'accouchement, la parturiente souffrait deux fois : une souffrance physique relative à la douleur et une torture morale, parce qu'elle était gagnée par la hantise de mettre au monde une fille. Dans ce sens, selon Mathéa Gaudry qui avait observé la société aurasienne rurale durant les années 1930, « l'indifférence paternelle n'est peut être que le vague reflet de cette douleur qui suffoquait les pères à la naissance de leurs filles, jadis aux temps idolâtres où loin d'être considérées comme un ornement de la vie, elles étaient bien souvent supprimées dés leur venue au monde"[1].

SECTION II: Les premiers soins

❖ le cordon ombilical

Selon les témoignages des femmes ahrasiennes, celles-ci seraient très souvent confrontées aux problèmes liés aux pathologies ombilicales des nouveaux nés. Qu'elles se réfèrent à un savoir-faire traditionnel hérité des générations passées, ou plutôt qu'elles recourent aux nouvelles méthodes, dans un cas comme dans l'autre, elles possèdent un répertoire assez riche de remèdes, allant de la simple amulette écrite par le taleb, aux produits pharmaceutiques, suivant les types de familles. Parmi les nombreux procédés enregistrés sur le terrain, nous en avons relevé, à titre représentatif, quelques cas:

G a 40 ans et illettrée. Elle avance qu'à la naissance de sa fille, l'accoucheuse a dû mal attacher l'ombilic, ce qui provoqua une hémorragie qui avait duré environ trente minute avant de s'en apercevoir et de resserrer le nœud. Aujourd'hui, la petite fille a 6 ans et malgré sa corpulence, elle est pâle, faible et souffre d'asthénie. D'ailleurs, selon les dires de sa mère, elle n'aurait marché qu'à l'âge de deux ans. En outre, elle présente une distorsion légèrement perceptible entre son âge biologique et son âge mental. Si les médecins ne se prononcent pas sur les causes de cet état maladif, G. elle, est persuadée que ce sont les séquelles de cette hémorragie ombilicale.

1- Mathéa Gaudry: femme chaouia de l'Aurès. P 61

Dans une autre famille observée, (les parents y sont instruits), le nouveau né a un ombilic anormalement saillant. La mère, pour y remédier, use de divers procédés qu'elle tient elle même de sa propre mère ou des autres femmes du village: elle met une pièce de monnaie sur l'ombilic puis la fixe à l'aide d'une longue bande qu'elle enroule autour du ventre du bébé. Interrogées à ce sujet, quelques femmes jugent que cette méthode provoque souvent des infections car la pièce d'argent en question n'est pas toujours propre.

Au cours de l'entretien que S, une femme relativement instruite, nous a accordé, celle-ci affirme que pour remédier à la même pathologie, elle recourt à un rite qu'une parente, une citadine de la ville de Batna, lui avait communiqué. L'opération a lieu dans une nuit de pleine lune. S installe le nouveau né dans la cour de la maison en lui découvrant le ventre, le talon légèrement appliqué sur son ombilic préalablement exposé à la lumière lunaire et répète sept fois la formule rituelle prononcée en langue arabe:"*ya lehlal redd li ṣerret el meɛlal*" (Ô lune guérit le nombril du malade). Ce procédé jugé efficace par S, a, selon ses dires, d'ores et déjà gagné du terrain parmi la population féminine d'Ahras.

Lors de notre passage chez une famille où le père est un émigrant en France, nous avons remarqué que le nouveau né présente les signes d'une infection ombilicale; l'ombilic gonfle et suinte à la suite de sa chute précoce. Pour le soigner, sa mère a dû d'abord utiliser du mercurochrome. Mais au bout d'une semaine, n'étant pas satisfaite de l'effet du produit pharmaceutique, elle cherche le remède dans la médication traditionnelle : après avoir nettoyé l'ombilic à l'aide d'un coton imbibé d'huile d'olive, elle le poudre de khôl puis applique un pansement végétal composé d'armoise pilée et d'huile d'olive.

Les témoignages et les observations du terrain indiquent que la plupart des femmes ahrasiennes utilisent exclusivement le khôl, l'huile d'olive et les produits naturels pour les soins du nombril. Peu nombreuses sont celles qui optent pour les antispectiques achetés dans les pharmacies. G l'accoucheuse utilise du mercurochrome ou du dakin, appelés invariablement *dwa azeggay* (littéralement, médicament rouge). D'après son point de vue: « beaucoup de bébés à Ahras font des infections du nombril à cause des mauvais soins qu'on leur dispense. La pièce de monnaie appliquée contre l'ombilic gonflé peut provoquer des surinfections ».

En règle générale au village, l'homme, même s'il est instruit n'intervient presque pas dans les soins donnés à l'enfant en bas âge : le sujet relève exclusivement

du domaine des femmes, soulignent nos informatrices. Paradoxalement, les jeunes mères, tout en proclamant l'autonomie de leur ménage et la liberté de sa gestion, ont tendance à se décharger de leur responsabilité vis-à-vis de la prise en charge du nouveau né laissant ce genre de soins aux vieilles femmes, détentrices du monopole du savoir- faire en puériculture et il semble de ce fait, qu'elles n'essayent en aucun cas de les contredire ni de prendre des initiatives en leur présence.

Sur un autre plan, les données du terrain et les différents témoignages recueillis auprès de nos enquêtées indiquent que dans la pensée populaire à Ahras, le cordon ombilical est entouré de profondes croyances et fait souvent l'objet de divers rites: Le cordon du garçon aîné possèderait des vertus réputées pour leur pouvoir de fécondité chez la femme stérile : il faudrait à cet effet se procurer à titre d'emprunt, un cordon, l'attacher à une ceinture que la femme désirant avoir des enfants devrait constamment porter jusqu'à une éventuelle gestation. Le cordon de l'enfant aura l'effet contraire s'il est porté par la mère. Dans ce cas, il est utilisé plutôt comme moyen de contraception. Quel que soit l'usage auquel il est destiné et quel que soit l'effet recherché, il semblerait que cet objet si "précieux" pour les femmes ahrasiennes, ne peut en aucun cas être jeté. On pense que s'il est déposé dans le Coran, l'enfant s'attachera plus tard aux études et deviendra une personne instruite. Une vieille femme souligne solennellement que, dans le passé, quand l'accomplissement de la fille était mesuré à sa dextérité au travail de laine, son cordon était soigneusement rangé dans une touffe de laine ; ainsi, elle deviendrait une tisseuse habile. Selon une croyance très répandue à Ahras et retrouvée également dans plusieurs régions de l'Aurès, le cordon suspendu au cou de l'enfant en bas âge aurait le pouvoir de le protéger contre les effets pernicieux du mauvais œil et des forces occultes.

SECTION III: L'allaitement

Les témoignages recueillis auprès d'un grand nombre de femmes ahrasiennes indiquent que celles-ci savent que le lait des premiers jours, le colostrum (*adyes*) est parfaitement nutritif, aide l'enfant à se défendre contre les infections et qu'il nettoie son intestin des résidus accumulés avant la naissance en facilitant l'évacuation de la première selle *(tinedfin)*. Toutefois, la quasi-totalité de nos enquêtées semblent ignorer que "le mécanisme de production du lait se déclenche, aussitôt après

l'accouchement, avec l'expulsion du placenta et (que) la succion du bébé entraîne son écoulement"*. C'est, sans doute, pour cette raison que la coutume en cours à Ahras veut encore que les mères ne mettent jamais le nouveau né au sein sitôt après la naissance, bien que le réflexe de succion, disent les spécialistes de la petite enfance, soit au plus fort chez ce dernier; la première tétée n'a généralement lieu que deux jours après l'accouchement, c'est-à-dire à la montée laiteuse. A ce propos, G. L. Chantréaux décrit les *ifaḍuren n-ellufan* – les "déjeuners du nouveau-né", donnés, dans le cas précis de la kabylie, pendant sept jours, avant la première tétée.[1]

Dans cette optique, nous avons relevé sur le terrain, des attitudes observées chez quelques femmes ahrasiennes, vis-à-vis des premiers repas du nouveau-né:

- Pendant les deux jours qui suivent la naissance, B l'accoucheuse donne au nouveau né un peu d'eau sucrée, du beurre et de la tisane de pharmacie. Lors de la montée laiteuse et avant de lui donner la première tétée, sa mère presse son sein droit et dépose les premières gouttes de lait dans ses yeux et ses narines pour les nettoyer : c'est le rite de la première tétée. Une de nos enquêtées affirme que dans le passé, l'enfant n'ayant jamais été lavé avant cinq ou six mois, on lui nettoyait quotidiennement la figure au lait maternel. Elle ajoute que certaines femmes dont la production de lait était abondante, lui en appliquaient même sur tout le corps.

- Au foyer de D, un agent de bureau, on accueille le premier enfant de la famille. F, sa mère (19 ans) est primipare, elle a des réticences à allaiter, dues à la sensibilité des mamelons. Le lait maternel est alors remplacé par du jaune d'œuf additionné de sucre et de la tisane de cumin. Au quatrième jour, lorsque les gerçures affectant les mamelons se compliquent d'un engorgement, on décide alors de mettre le bébé au biberon, du moins temporairement semble-t-il. Ce qui ne manque pas de déplaire à la belle-mère " *ma yumrit Rebbi ur yeswi c aḍyes n yemmas, mengari u s-tettekkes c ayi ṭul*" (s'il n'a pas pu profiter du colostrum de sa mère, au moins, il ne sera pas complètement privé du lait maternel) dit-elle, manifestement indignée par « l'irresponsabilité et les caprices des jeunes d'aujourd'hui » et d'ajouter: « dans mon temps, la femme allaitait son enfant même si du sang lui coulait des seins ».

Il semble évident qu'un horaire de tétées facilite la routine journalière et le confort relatif des mères. Mais à Ahras, la quasi-totalité des femmes allaitantes

---

* propos enregistrés auprès d'une gynécologue à la maternité de Batna
1- G. L. Chantréaux, op. cit., p 149

interrogées à ce sujet, répondent qu'elles ne soumettent pas leurs enfants au régime des heures fixes et qu'elles leur donnent le sein dés qu'ils le réclament et autant de fois qu'ils le désirent.

Au cours de l'entretien que nous avons eu, chez la famille d'un nécromancien (*aɛezzam*), avec N, celle-ci affirme que ses cinq enfants ont été exclusivement nourris au sein, au moins jusqu'à cinq mois. Il semblerait qu'au fil de toutes ces années qui lui ont permis d'acquérir une expérience solide en matière d'allaitement, N apprend à reconnaître les signes de faim de son enfant. Selon ses propos, ces signes apparaissent bien avant qu'il ne se mette à pleurer : lorsque le moment de la tétée approche le lait lui coule spontanément des seins, dit-elle.

Les témoignages recueillis sur le terrain s'accordent à indiquer qu'une vieille habitude ahrasienne persiste jusqu'à nos jours dans certaines famille à Ahras ; le nourrisson dort blotti contre sa mère, le sein à portée de la bouche et il en dispose délibérément durant toute la nuit. Tel est, à titre représentatif, le cas relevé de D, femme d'un chauffeur de taxi, âgée d'une quarantaine d'années. Il semblerait que celle-ci ne prive pas son enfant de cet étroit contact physique, malgré les multiples tâches ménagères qui lui incombent quotidiennement. Elle avoue avoir du mal à comprendre l'attitude de certaines mères qui tiennent à organiser les horaires d'allaitement, notamment durant la nuit, sous prétexte d'apprendre les « bonnes habitudes au nourrisson » (*ad s-qeddent ṣṣenɛet*). Pour elle, le véritable motif de cet horaire, c'est la paresse et l'irresponsabilité. «*lḍufan n tlata niɣ setta n lechar werɛad ad yexs ad yetteḍ deg iḍ. U s-nherrem c ggani ur di-s walu ma nekker d ɣers kul ma yila*" (Un bébé de trois ou six mois a encore besoin de téter la nuit. Il ne faut pas l'en priver, car répondre et rapidement à ses pleurs ne gâterait pas l'enfant » explique t-elle. Elle trouve inconcevable d'attendre l'heure de la tétée alors qu'il pleure, " *ad ifrirres* " (il risque la mort subite) s'indigne-t-elle. Interrogées à ce sujet, beaucoup de femmes ahrasiennes considèrent que la tétée à heure fixe est une pratique injuste et dangereuse parce que, selon leurs affirmations, les besoins du bébé, au début surtout, seraient fréquents car il ne pourrait pas absorber de grandes quantités à la fois- « *yess am wefrux* » (il avale comme un oiseau), dit-on.

A Ahras, lorsque nous demandons aux femmes s'il n'existe pas de différence entre l'allaitement du garçon et celui d'une fille, elles s'empressent de répondre par la négative tout en précisant que «*am wehyu am tehyut* » (c'est pareil pour le garçon et

pour la fille). Mais une observation sur le terrain, du système d'allaitement, permet de constater que celui-ci repose sur une franche discrimination sexuelle ; alors que le garçon est allaité jusqu'à deux ans, voire plus s'il n'y a pas d'empêchement (manque de lait ou nouvelle grossesse), la fille, elle, ne doit être allaitée au delà d'un an, sinon elle risque de devenir débile, dit-on

Z, ex-institutrice, est âgée de 37 ans. Lors de l'entretien que nous avons eu avec elle, elle précise les circonstances dans lesquelles elle allaite son garçon de quatre mois. En effet, depuis qu'elle commence à prendre la pilule contraceptive elle détecte chez le nourrisson l'apparition de certains signes qui lui révèlent que celui-ci n'est pas assez nourri car la production du lait aurait diminué à cause de la pilule et elle redoute une résorption totale, par la suite. Or, elle espère pouvoir parachever son allaitement. Alors, pour stimuler la sécrétion du lait et son abondance, elle se met à consommer certains aliments réputés pour leurs propriétés stimulantes : dattes, couscous au lait, bouillon pour accouchées (*Imerq n temzurt*) à base de viande salée et séchée et de fromage séché, azrir- farine de blé ou d'orge mélangée avec du beurre et du miel- et dans la mesure du possible, des noix et des amendes. On lui recommande également une infusion de fenouil qui aurait bonne réputation.

Par contre, chez les Ath T, une famille paysanne, nous avons constaté que lorsque la mère n'avait plus assez de lait pour allaiter la petite K âgée de quatre mois, on recourait sans tarder à un supplément : Ryida*, purée de légumes et arbaz (galette émiettée pétrie dans du beurre et des dattes écrasées). Par la suite, la mère opte pour un allaitement mixte en alternant biberon et sein. Après quelques temps, la petite se désintéresse complètement du sein et, à partir du cinquième mois, on la nourrit au même plat familial.

Les témoignages de nos enquêtées, notamment les vieilles femmes, soulignent qu'à Ahras, jusqu'aux années 1960, la quasi-totalité des bébés étaient nourris au sein. Les autres recevaient du lait de vache ou de chèvre, lorsqu'il y avait un problème majeur empêchant l'allaitement. Par ailleurs, toutes les femmes ahrasiennes interrogées à ce sujet estiment qu'aujourd'hui, le biberon devient un accessoire indispensable dans le trousseau du bébé et les femmes y recourent lorsqu'elles n'ont plus de lait. Il est également utilisé comme supplément lorsque la production du lait

---

* Semoule délayée dans l'eau portée à ébullition, cuite jusqu'à épaississement et mêlée ensuite de beurre et de miel.

diminue. Mais dans ces circonstances, selon Nanna H l'accoucheuse, « Le bébé éprouve par la suite des difficultés à téter , repousse progressivement le sein et finit par le rejeter complètement pour ne prendre que le biberon dont le débit est plus important ».

De nos jours, nous constatons que le marché offre un choix plus adéquat que le lait de vache ordinaire. Il semble qu'il offre même "l'embarras du choix" et aussi la confusion pour plusieurs, notamment pour les parents illettrés ; une jeune mère rapporte dans ce sens, qu'à Ahras, des nourrissons font fréquemment des diarrhées importantes qui s'accompagnent de vomissements, et lorsqu'on consulte le médecin celui-ci découvre souvent qu'ils ont consommé du lait destiné à des enfants plus âgés.

Selon les témoignages recueillis et les observations effectuées sur le terrain, chez les femmes ahrasiennes, les biberons et les ustensiles nécessaires à sa préparation ne font pas nécessairement l'objet de soins particulièrement réguliers. Cela dépendrait en grande partie de la disponibilité de la mère et de son niveau d'instruction. C'est sans doute, pour cette raison que les gastro-entérites et le développement des champignons (*içelfiden*) dans la bouche sont assez fréquents chez certains petits ahrasiens.

Les données du terrain indiquent que l'hygiène du biberon varie donc, d'une famille à l'autre. Au cour de l'enquête menée au village, nous nous sommes penchées sur ce point et, de ce fait, observé les comportements de plusieurs mères pour rendre compte dans quelle mesure l'entretien du biberon est-il pris en considération dans les différents ménages:

- Originaire du village, F, une institutrice dans une petite localité près d'Ahras, s'est installée depuis son mariage, dans la ville de Batna. Elle porte une attention particulière à la propreté des tétines et des biberons qu'elle stérilise quotidiennement.

- De son côté, S est une jeune mère de 26 ans, qui n'a fait que les études primaires. Lors de l'entretien enregistré avec elle, celle-ci affirme qu'elle faisait peu de cas de l'hygiène du biberon jusqu'au jour où son bébé de cinq semaines fait une diarrhée tenace. Suspectant une gastro-entérite, le médecin lui aurait recommandé, après un court questionnaire, d'entretenir davantage les biberons et tous les articles servant à la préparation du lait. Depuis, S stérilise régulièrement les biberons jusqu'au cinquième mois.

- Par contre, chez les B, une famille vivant d'un petit commerce monté à Ahras, J, illettrée et mère de deux enfants, révèle que pendant les quarante jours qui suivent la naissance, elle nettoie les biberons après chaque tétée mais au delà de cette période de passage, contrainte de reprendre entièrement sa vie domestique, elle attache moins d'importance à l'hygiène du biberon qu'elle lave hâtivement.

Dans certains milieux ahrasiens, le mode d'entretien du biberon semble aller de pair avec les moyens matériels d'existence; nous avons constaté que dans les familles démunies, les femmes évitaient généralement la stérilisation. "car les biberons s'abîment rapidement, or, nous n'avons pas les moyens pour les changer, même lorsqu'ils se détériorent avec le temps on ne les jette pas immédiatement mais, on les utilise jusqu'à ce qu'ils se déchirent et deviennent complètement inutilisables", justifie une mère de famille nombreuse.

A l'instar des habitants des zones rurales et montagneuses aurasiennes, qui vivent souvent de frugalité et de mesure*, les parents ahrasiens n'aiment apparemment pas gaspiller le lait qui coûte cher. Or, il arrive souvent de devoir jeter un reste de biberon. Mais comme nous avons pu le constater sur le terrain, lorsque la femme est « assez bonne ménagère », elle procède au « recyclage » du lait restant en l'introduisant dans la préparation de certains mets destinés à toute la famille. Toutes les femmes auprès desquelles l'enquête fut effectuée savent que les préparations lactées pour nourrissons ne doivent pas être conservées au biberon pour la tétée suivante. Mais, à la question relative à cette prudence, les réponses furent diverses: pour la plupart, elle est du genre « *ur ẓriy c mayef mbeṣṣeh ya yeqran qqaren yekteb di tquṭit n uyi* », (je ne sais pas exactement pourquoi on ne doit pas réutiliser le lait restant mais ceux qui savent lire nous disent que c'est inscrit sur la boite). Pour d'autres qui auraient parlé « en connaissance de cause », «*yetsem uyi. Ma yesw-it ldufan w ad t-izuqq imerdin* », (le lait devient aigre et indigeste. Dés qu'il le consomme, le bébé le vomit presque aussitôt).

Toutefois, cela n'exclut pas l'existence d'une catégorie de mères peu intransigeante sur cet aspect d'hygiène; la scène du biberon traînant longtemps par terre ou sous le lit, exposé à toutes sortes d'impuretés (air, mains sales d'enfants en

---

* ce comportement n'est peut-être que le vague reflet d'une angoisse constamment ressentie dans les sociétés agraires, aux époques de disettes, vis-à-vis de l'épuisement des provisions.

bas âge, parfois animaux domestiques), ensuite ramassé et remis directement dans la bouche du nourrisson, n'est pas rare et ne semble pas gêner les adultes dans certaines familles ahrasiennes. Bien au contraire, pour R, 45 ans et mère de huit enfants : « surveiller continuellement la propreté des tout- petits les rend fragiles et peu résistants aux maladies. Par contre, quelque négligence, les renforces. C'est ainsi que j'ai élevé tous mes enfants, et ils se portent tous bien ».

Les données du terrain indiquent que, par mesure d'économie, les parents qui pratiquent un peu d'élevage donnent au bébé du lait de vache ou de chèvre à partir du quatrième mois, parfois, bien avant. Mais, il arrive que le changement de lait, souvent brusque, provoque des intolérances et des troubles digestifs chez beaucoup de nourrissons. Tel est, par exemple le cas observé du petit B, âgé de quatre mois. Il pleure fort depuis quelques temps, son visage devient rouge et son ventre tendu et bombé. La mère qui a déjà élevé plusieurs enfants, reconnaît les signes d'une colique, « c'est le lait de chèvre qui ne lui convient pas. Il est trop gras (*yegder fellas*) » dirait-elle. Elle lui prépare une infusion de cumin tout en continuant à lui donner du lait de vache et de brebis.

Si pour diverses raisons, un grand nombre de femmes à Ahras nourrissent leurs enfants au biberon, le lait maternel reste le produit par excellence, naturel dont les vertus sont reconnues par beaucoup de nos enquêtées; ainsi, par exemple, pour les femmes dont les moyens matériels d'existence sont précaires, «le lait maternel est disponible et gratuit, rien à acheter. Nous n'avons pas de biberons à laver ni à préparer. Le lait est toujours prêt, la nuit comme le jour... » . Par ailleurs, beaucoup de vieilles femmes n'apprécient guère les nouvelles méthodes d'allaitement. Elles répugnent, semble-t-il, de voir un enfant nourri au biberon et éprouvent une grande pitié pour lui lorsqu'il est contraint de « sucer du caoutchouc » à longueur de journée *"i wass ma yezzegret d ldufan yetzemma di lkawečču"*, disent-elles. Lors de l'enquête menée dans le foyer de Nanna H, nous avons constaté que celle-ci veille particulièrement à ce que sa bru allaite ses enfants au sein ; « *tayriwt u tehli c i ldufan, tetdurra-t; tessyaray-as aɛeddis, tetegg-as essem, tečat-as deg mejjan d yiri, yerni yetsem sis ubezzid w ad ilmuma ldufan*», (le biberon provoque beaucoup de maladies et de malaises chez le bébé, notamment la constipation, les coliques, les oreillons et l'acidité des urines qui se trouve souvent à l'origine des érythèmes fessiers, parfois très sévères) insiste-t- elle. En plus, nous avons remarqué qu'au village les femmes allaitantes, n'étaient généralement guère affectés lorsque les urines ou le lait renvoyé

par le bébé lors des ingurgitations imbibaient leurs habits; elles trouvent, disent-elles, qu'ils ne sentent rien, sinon le lait.

Parmi les sujets enquêtés, les vieilles femmes s'accordent à affirmer que dans la structure traditionnelle où le biberon était quasiment inconnu chez les femmes rurales, la mère qui n'avait pas suffisamment de lait confiait son enfant à une nourrice. Celle-ci pouvait être une parente, une voisine ou une amie, pourvu qu'elle eût une bonne production de lait. Selon la tradition en cours, sans doute inspirée de la chari'a, l'allaité devrait être considéré comme sien, ce qui entraînerait un empêchement au mariage avec ses enfants biologiques (*mṣudden jmiɛ*), toutefois, sans l'accord d'aucune vacation successorale. Aujourd'hui, il semble que cette habitude soit *presque tombée en désuétude à Ahras parce qu'elle aurait souvent causé de nombreux problèmes liés aux mariages prohibés. Selon les témoignages, le dernier en date, remonterait à deux ans, lorsqu'un couple qui a trois enfants, découvre que le mari est oncle de la femme par l'allaitement. Ils ont dû, par la suite, dissoudre leur union, suivant les recommandations des Imams sollicités. B est femme d'un Imam. Son point de vue sur cette pratique est partagé par beaucoup de femmes : « imira yexḍa am zik. Assa iwdan qran ssnen eddin nsen, limamat ttutlan, iya yeqṛan neɛten. Nwella nettaɣ lehyaṭṭ i umṣuddi»* (aujourd'hui, ce n'est plus comme avant. Les gens acquièrent plus de connaissances sur les lois islamiques, les imams prêchent et les lettrés illuminent les esprits. On devient plus intransigeant vis-à-vis de la pratique du co-allaitement), dit-elle.

SECTION IV: Préparation du berceau

A Ahras, quelles que soient les conditions matérielles d'existence de la famille et le niveau d'instruction des parents et leur rapport au monde citadin, les témoignages de nos enquêtées s'accordent à dire que beaucoup de nouveau-nés, jusqu'au quarantième jour de la naissance et parfois bien au-delà, sont mis dans une caisse en carton aménagée en berceau (*aweryal*).

Cette pratique est presque inévitable parce qu'elle constituerait une option aussi bien économique que pratique, d'autant plus que l'accouchée elle-même, dort généralement au sol; ainsi, l'enfant est à sa portée. Mieux encore, selon les femmes ahrasiennes, cet élément du mobilier pratiquement moins encombrant prend moins de place et présente l'avantage d'être facile à ranger.

Tel que nous avons pu le constater dans les différents ménages, la literie du berceau varie d'une famille à une autre; dans les familles paysannes, on garnit généralement le berceau de chiffons empilés sur une vieille couverture pliée ou une peau de mouton adaptée à ses dimensions. Dans certaines familles où l'on est porté sur les réalisations artisanales, les femmes confectionnent des douillettes bourrées de laine, qu'elles déposent au fond du berceau en guise de matelas.

L, âgée de 23 ans, a un niveau d'études primaires. Elle est mère pour la première fois. Ayant fréquenté les cités urbaines parce que, selon ses dire, autrefois, elle se rendait souvent chez ses tantes qui habitent les villes de Batna et de Constantine où elle passait de longs séjours, elle a relativement développé le goût du moderne. Les moyens substantiels aidant, elle achète draps pour bébés, oreillers, et édredons de couleurs vives pour égayer le berceau de fortune, "généralement d'un aspect lugubre à Ahras" avance- t-elle.

Au quarantième jour de la naissance, lorsque la mère reprend entièrement ses activités sociales (elle aurait pratiquement commencé dès le septième jour mais, de manière progressive), la coutume en vigueur à Ahras veut que la couche du nouveau né soit modifiée. Cela constituerait une sorte de passage, marquant le début d'une autre étape de sa vie. A partir de ce jour, la mère peut laisser son enfant seul le temps de s'occuper du ménage mais en prenant toujours la précaution d'exécuter les gestes nécessaires visant à le préserver de toutes sortes de maléfices.

Lorsque la famille est assez aisée, on achète un lit pour bébé et s'il est déjà disponible, on utilise celui de l'aîné. Dans le cas échéant, on peut même emprunter le berceau d'un cousin ou d'un voisin; c'est très courant en Aurès.

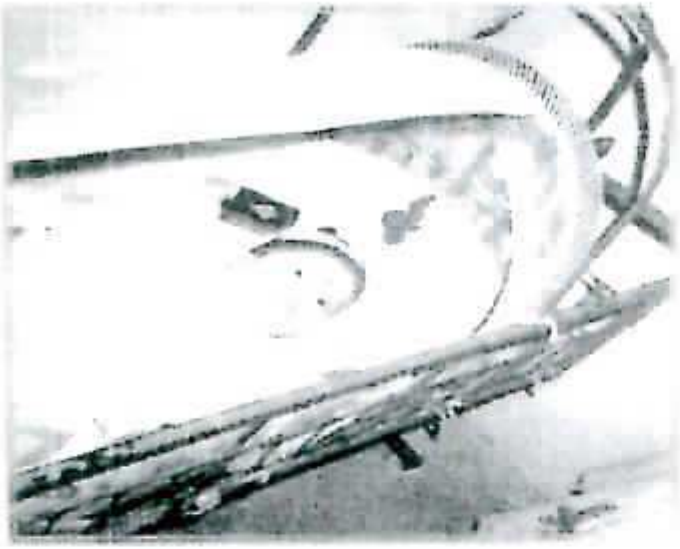
Les différents témoignages recueillis auprès de femmes âgées s'accordent à souligner que selon une vieille habitude à Ahras, l'octave était marquée par l'exécution d'un rite bien particulier: la suspension de *taklut*. Couffin d'alfa aménagé en couche pour le bébé, *taklut* était suspendue aux poutres du plafond à l'aide d'une corde. Ce mécanisme serait conçu dans le but précis de répondre aux exigences de la vie paysanne d'antan: la mère retenue par la multitude de tâches ménagères et agricoles ne pouvait, sans doute, rester constamment auprès du nouveau-né. Ainsi "rangé", celui-ci était hors d'atteinte des dangers représentés par les autres enfants et les animaux domestiques.

De nos jours, rares sont les gens qui utilisent encore *taklut*; au cours de notre enquête, nous l'avons rencontrée chez deux familles seulement, toutes deux paysannes. Le rite de son installation a lieu le quarantième jour, parce que apparemment, les femmes ont de plus en plus tendance à prolonger leur repos post-natal. En revanche, la conception de la nouvelle demeure à Ahras n'omet jamais de prévoir un emplacement pour *taklut*. En effet, dans la quasi-totalité des maisons, nous avons pu remarquer la présence d'un anneau au plafond de la salle de séjour. Tous les témoignages s'accordent à affirmer qu'il est prévu pour une éventuelle installation d'un berceau.

Il ressort donc de cette pratique que *taklut*, bien qu'elle soit d'un usage très restreint, reste fixée dans la représentation collective, notamment chez les parents ayant dépassé le cap de 40 ans, qui lui réservent encore un espace physique dans la demeure familiale.

Qu'il soit caisse en carton, couffin ou lit de bébé, le berceau, tel qu'il est observé dans plusieurs ménages à Ahras, est garni des mêmes objets destinés a préserver le nouveau-né des effets maléfiques du mauvais œil et des puissances occultes: un couteau, un sachet contenant des racines de Harmel et de rue, des graines de cumin et du sel, œuf cru, caméléon desséché, bijou en argent, lame à raser ayant servi à couper le cordon ombilical, Coran, Main de Fatma... (Tous ces éléments seront cités dans les rites de protection).

A travers la campagne aurasienne, nous avons rencontré les mêmes rites dans les différents villages:



a/ berceau

b/caisse en carton aménagée en berceau

a-b/Les mêmes objets destinés à protéger le nouveau - né garnissent le berceau: Coran, couteau, bourse de sel, Main de Fatma...

- A Bayou, village très favorisé comparé à Ahras, chez les at M, famille suffisamment imprégnée de valeurs citadines - la plupart de ses membres étant instruits et fréquentant les milieux urbains - on dépose un pilon en cuivre dans le berceau du nouveau-né; le cuivre aurait des vertus protectrices, dans la croyance locale.

- A Nirdi, une petite localité se trouvant à une soixantaine de kilomètres au Sud-ouest d'Ahras, dans la daïra de Tizi n Lɛabed, les femmes déposent un peigne pour laine en fer pour préserver le nouveau-né des djinns.

A Ahras, dans la mémoire collective, subsiste une histoire relatant des événements qui auraient tenu lieu au cours des années 1940. Nous la présentons ici telle qu'elle est racontée par Z, une femme de caractère en force d'âge et, exceptionnellement, esprit cartésien: " *zik ur ttamney la s lejnun la s tikti nsen: si lliy la henniy hen, yerni, tarwa ina teğğiy hen i Ṛebbi. Embesseh, seg ass ma y-etxebber tanuṭṭ ina f ɛemmis, welliy ttaggadey f tarwa ina. Teqqar trga nanna-s tettu u tessers c amceḍ yer lḍufan n bu yur. Amecwar yehlan tetwalleh belli si terga la yila la tesla sis awal, imerdin tessexwec. Mma tudef ẏres bac ad teqqel balikc yexsi niy yecleq tufa matta wdin: memmis ur yelli c di teklut, deg wemkan nes tufa ahellaq n ufiyer d aberkan yeccur d izawen. Tɛeyyeḍ terwel berṛa. Qič n umecwaṛ annakq tesla-s iɛeyyeḍ, Tuzzel yers, tufi-t. Imerdin a tezṛa belli memmis yettubeddel.*", (Autrefois, je ne croyais ni aux djinns ni à leurs mauvais coups: je n'en avais jamais vu et mes enfants, je les confiais à la protection divine. Mais lorsque ma belle sœur m'a raconté l'histoire de son oncle, je suis devenue septique et de plus en plus prudente, notamment en ce qui concerne mes enfants. Selon ses dires, sa grand- mère était sortie sans prendre la précaution de laisser le peigne de fer, à côté de son enfant âgé d'un mois. Tout en accomplissant sa besogne, elle s'étonnait qu'il ne pleurât pas. Intriguée, l'imprudente revint à la chambre pour vérifier si l'enfant n'étouffait pas. C'est alors qu'elle découvrit l'épouvantable spectacle qui s'offrait à ses yeux : l'enfant n'était pas dans sa couche; à sa place, il y avait un énorme serpent noir tout poilu. Prise de terreur, sa mère quitta prestement les lieux et se réfugia dans la cour. Pendant qu'elle reprenait ses esprits, elle entendit les pleurs de l'enfant qui provenaient de la chambre. Elle se précipita alors vers la maison et le retrouva dans son berceau: c'est alors qu'elle comprit que pendant cette brève disparition, il était changé par les "autres").

Et cette anecdote, encore souvent répétée à Ahras, ne fait que renforcer, dans les esprits, la croyance à l'enfant changé.

SECTION V: Une prise en charge symbolique : La berceuse*

Dans le milieu familial musulman et particulièrement rural, la relation mère - enfant constitue l'unique possibilité où l'amour réciproque est ouvertement admis. Cet amour que manifeste la mère à son enfant, s'exprime entre autres dans les douces paroles de la berceuse que N Zerdoumi représente dans cette image fantasmagorique: " celles (les douces paroles) que la tendresse amène naturellement sur ses lèvres"[1].

Les berceuses aurasiennes, à l'origine interprétées par des mères de façon individuelle, sont partiellement improvisées. A l'instar du riche répertoire de chansons traditionnelles dont dispose la tradition orale aux Aurès, la berceuse transmise oralement, subit à chaque génération, des transformations dues à la créativité et aux valeurs esthétiques des différentes chanteuses. Une berceuse comporte souvent des variantes qui évoluent peu à peu et du fait que de nombreuses personnes participent ainsi à sa conception, on peut parler de création collective.

Telles que nous les avons souvent observées au cours des années, les mères aurasiennes procèdent presque au même rythme et reproduisent les mêmes gestes. Assise, la mère balance doucement son bébé dans ses bras ou dans son berceau pour l'endormir en chantant avec une voix grave et sur un rythme lent sans précipitation aucune. La berceuse apparaît parfois comme le substitut du sein, notamment lors des sevrages brusques. Ainsi, lorsqu Z, une mère de 45 ans et appartenant à une famille paysanne interrompe l'allaitement pour son enfant de 15 mois, elle ne lui donne rien en contre partie "*ggani ad yennum w ad s- tadef ixf* " (parce que cela pourrait créer une habitude qui se transformerait en fixation), justifie t-elle. Selon ses dire, la nuit lorsqu'il se réveille et réclame le sein, elle l'incite à se rendormir en lui tapotant doucement sur le corps et en lui chantant des berceuses. De par la technique de la berceuse, telle que chantée par les mères ahrasiennes (gravité de la voix et lenteur du rythme), on peut mesurer la portée de cette mélodie** apaisante sur l'enfant qui, sauf en cas de maladie ou de grands malaises, l'écoute et demeure accroché comme par émerveillement à ces mots simples qui défilent de la bouche de sa mère et ce, jusqu'à apaisement total. Il replonge dans le sommeil oubliant le sein. Selon les affirmations de Z, le manège dure sept jours au bout desquels l'enfant se désintéresse complètement du sein et ne se réveille plus au cours de la nuit.

---

* La berceuse: *tagugayt*;

1- N. Zerdoumi- enfants d'hier. P.100.

** La mélodie : enneget

En plus de sa dimension affective, il semble que la berceuse ait de surcroît une fonction importante dans l'esprit, dans la mesure où elle traduit la crainte de la mère pour son enfant, de l'effet des forces occultes et du mauvais œil, et le fait d'invoquer Dieu, le prophète ou les saints, au début de chaque berceuse, constituerait une garantie de protection:

Allah allah ya Rebbi

La hal idum ɛlia

Sur un autre plan, la mère peut également tirer profit de la berceuse; nous nous accordons sur ce point avec N. Zerdoumi pour souligner que ce modèle d'expression lui permet d'investir une charge affective refoulée sur certains plans par les contraintes sociales. Pour elle, ce serait l'occasion exceptionnelle d'exorciser les pensées intimes, les sentiments intérieurs empreints de joie ou de tristesse dont l'ambiance du foyer ne favorise pas la révélation[1], notamment dans la structure coutumière.

Souvent de forme courte et simple, les berceuses que nous avons pu enregistrer à Ahras s'articulent autour de divers thèmes. Leurs textes relatent des événements sentimentaux, mélancoliques ou héroïques.

_Ainsi, elles traitent de l'exil. La berceuse sur une mélodie apaisante, plaide en faveur de la femme délaissée.

I

❖ *susem ad issusem ɛ ella memmi*
ad neg aɛ law I babak
babak iruh ibeɛ dak
yewwi tarumit yeğğa yemmak

- ɛella, mon fils ne pleure pas
On fait un burnous pour ton père
ton père t'a abandonné
Il a épousé une française et délaissé ta mère

❖ *ad negg aɛ law d imcemmer*
babak iruh d imdemmer

- On fera un court burnous
Ton père s'en allé mécontent

1- N, Zerdoumi. Enfants d'hier. P 101

❖ *ad negg aɛlaw d abebac*

babak iruh yeğğa leɛ rac

- On fera un burnous multicolore

Ton père s'en est allé et abandonné le clan

❖ *ad negg arkas d imsemmer*

babak iruh d imdemmer

- On fabriquera des chaussures cloutées

Ton père s'en est allé mécontent.

II

❖ *berka ca imettawen*

umam d agugil

lhel hat yebɛ ed

franṣa tewwit

- Cesse de pleurer

Ton frère est orphelin

Le chemin est si long

La France l'a emporté

III

❖ *sengug edduh*

memmi d afrux deg qedduh

babas iruh

netta werɛad d amezyan

- Balance le berceau

Mon enfant est un oiseau dans son nid

Son père s'en est allé

Il est encore jeune

La berceuse est enregistrée dans la commune de Hidoussa, à 50 Km au nord – ouest de la ville de Batna.

_Le poème peut également traduire un souhait; la mère songe à haute voix.

❖ *Memmi Besɛa* *

Ad yettes di lehna

w ad yekker di leɣ na

init baxbux

---

* Besɛa: diminutif très courant en Aurès, du prénom Messaoud

- **Ô** Besɛa mon enfant

Il s'endort en paix

Se réveille dans la richesse

Dites "Amen"

_Le répertoire traditionnel comporte également des sujets sentimentaux:

I

❖ *A tahyut ult ɛemmi*

Mani yella wejrid i m-nniɣ

Neĉĉ d azehwani a yelliɣ

Maɣ ef I cem- d wiɣ

- **Toi ma cousine!**

Où est passé le burnous que tu m'avais promis

Je suis un homme insouciant

C'est pourquoi je t'ai épousée

II

❖ *lal n ɯxelxal*

matta i m-nniɣ ɟdelli

beɛ d I yemmam

seɛ lul umam u d yil

- **Ô** toi qui porte l'anneau au pied

Souviens toi de la promesse d'hier soir

Abandonne ta mère

Et viens bercer ton frère qui pleure

III

❖ *jebba d d twellid*

teqrid lejwab tɛeddid

- Montre-toi puis retourne

Lis la réponse et reprends ton chemin

_La berceuse est aussi chantée pour s'apitoyer sur le sort de l'orpheline:

❖ *Lalla litima*

I hemlen ijutar i dima

Yensa ttaleb yeqqar

Yesbeh lhal fellam

Lexber yexled yemmam

- **Ô** la pauvre orpheline
Ensevelie sous les décombres
Le taleb a récité le Coran durant toute la nuit
Un autre jour se lève sur ta tombe
Et la mauvaise nouvelle est parvenue à ta mère

Cette berceuse relate l'histoire vraie d'une jeune orpheline qui succomba à un effondrement de terre alors qu'elle creusait dans le flan d'une montagne pour en extraire la craie (*tarrist*) nécessaire au crépissage des murs.

_Les berceuses perpétuent également le souvenir des héros de la guerre de libération.

❖ *Susem aɛ ella*
Susem a memmi
U Bureɣ d cef n legrub
Yuli yehwa
Yenteɛ timura
Iyaday lhal sis ddura
- **Ne** pleure pas ɛella
Ne pleure pas mon fils
U Bureɣ* est un chef de Régiment
Il est allé partout
Traversé des contrées
Je suis contrariée cette fois-ci

Les berceuses ont inspiré de nombreux interprètes de la chanson chaouie moderne, notamment Dihia et Massinissa, qui les ont par la suite retouchées en introduisant les refrains et de nouveaux passages. Ainsi réarrangées, elles ont été révélées à un large public grâce aux techniques d'enregistrement et de diffusion. Les chansons rénovées, aussi bien que les nouvelles compositions, trouvent un écho surtout parmi la population jeune. Beaucoup de jeunes mères ahrasiennes les apprennent par cœur et les répètent à leur tour pour susciter le sommeil des tout-petits.

---

* U Bureɣ : figure emblématique de la guerre de libération aux Aurès.

Les trois berceuses suivantes, fortement médiatisées, en particulier aux Aurès, ont été enregistrées à Ahras auprès de jeunes femmes.

I

❖ *Memmi memmi d argaz d ameqran*
Memmi memmi d aglim n tedma
Memmi memmi yettes di lehna
Memmi ya memmi d afrux deg qedduh
Yehwad u sallas yufit di dduh
Yers ed yiḍs yewwid tarjayin
Wwint memmi isullan d teqliɛin

- **Mon** fils est un grand homme
Mon fils a une peau de gazelle
Mon fils s'endort en paix
Mon fils est un oiseau dans son nid
Lorsque la nuit est tombée elle l'a trouvé dans son berceau
Le sommeil l'a enveloppé avec ses beaux rêves
Qui ont emporté mon fils dans un pays de merveilles

II

❖ *Asseggas d ameggaz a Ranida yelli*
seryed tacemmaɛt ennem tamezwarut idin
ad tɛeyded di nṣaf ntutawin ennem
s ṣṣfa d ssmah n lwaldin ennem

- Joyeux anniversaire ô Ranida ma fille
Allume ta première bougie
Que tu te réjouisses au milieu de tes amies
Avec la bienveillance et la bénédiction de tes parents

III

❖ *Memmi besɛ a*
ad yeṭṭes di lehna
w ad yekker di leyna
init baxbux
memmi Besɛa
ad s- neg tasennart
ad yeṭṭef taqiyart

init baxbux

- **Ô** Besɛa mon fils

On lui fabriquera une canne à pêche

Et il capturera une jeune fille

Dites "Amen"

❖ *Memmi besɛa*

yeggur f izerfawen

yettazzl f uryawen

init baxbux

- **Ô** Besɛa mon fils

Il marche sur l'argent

Court sur les ors

Dites "Amen"

Il découle de ce chapitre, que le passage d'une culture purement traditionnelle à une culture imprégnée de modernisme a introduit un nouveau mode de prise en charge du nouveau-né. Il s'agit d'un va et vient permanent entre les données extrêmement riches des usages traditionnels et les procédés modernes.

Le chapitre suivant sera consacré aux rites de protection et aux rites de passage qui jalonnent la croissance de l'enfant en bas âge.

CHAPITRE III: LES RITES DE PASSAGE ET LES RITES DE PROTECTION LIES A LA PREMIERE ENFANCE

Introduction

A Ahras, la socialisation de l'enfant est un processus qui s'exprime entre autres processus, dans les rites qui marquent sa croissance et solennisent les événements fondamentaux de sa vie; le septième jour, le quarantième jour, la première sortie, la première dent, la première coupe de cheveux…

SECTION I : Le septième jour

Comme dans beaucoup de milieux ruraux et urbains à travers l'Aurès et voire toute l'Algérie, le nombre "sept" jouit aux yeux des habitants d'Ahras de vertus mystiques si ancrées dans leur vécu quotidien qu'il devient une sorte de "catégorie " sur laquelle se règlent divers aspects de leur vie, notamment le côté magico- religieux lié aux différentes croyances et pratiques rituelles.

Les témoignages recueillis auprès de nos enquêtées, rapportent qu'à Ahras, dans la structure traditionnelle, l'accouchée se relevait dès le septième jour et rangeait

sa couche, marquant ainsi le repos qui lui fut accordé pendant les sept jours précédents. Elle faisait suspendre le couffin d'alfa servant de berceau au bébé *(taklut)* à l'aide d'une corde, aux poutres du plafond et pour reprendre solennellement ses activités domestiques, elle devait d'abord remplir une outre de la fontaine du village. Ce geste symbolique marquait le début de la reprise de la vie ménagère. Pendant ce temps, une femme - généralement l'accoucheuse - devait s'occuper du bébé ; elle le changeait et l'enduisait pour la première fois depuis sa naissance d'huile d'olive. G. L. Chantréaux écrivait à propos de l'enfant kabyle:"c'est ce jour là en effet que l'enfant est censé venir véritablement au monde mais dans des conditions magiques particulièrement favorables"[1]

Si le nouveau-né était un garçon, le jour était marqué par une joyeuse cérémonie. On invitait tous les hommes du village pour prendre part au repas préparé pour l'occasion et à la fête qui le suivait. En revanche si c'était une fille, la mère recevait discrètement ses voisines, parentes et amies, sans invitation ni grand repas. K, une vieille femme de 70 ans raconte les conditions de ses propres accouchements:" j'ai eu successivement trois filles avant d'avoir mon premier garçon. Parfois sous la pression de mon mari furieux après la naissance d'une fille, j'étais contrainte d'abréger mon repos parce que je n'aurais rien fait pour le mériter, disait-il. Il lui arrivait même de me battre alors que j'étais encore nouvelle accouchée (*d tamzurt*)".

Dans le milieu rural Kabyle G. L. Chantréaux a parlé de "*ass ppwaggus*" ou "jour de la ceinture", jour qui marquait les relevailles de la mère et la fin d'une dangereuse "période de passage"[2]

Où en sont les manifestations du septième jour (*sbuɛ*) à Ahras aujourd'hui?

La cérémonie du *sbuɛ* varie d'une famille à une autre. Elle dépend essentiellement des conditions matérielles d'existence de celles-ci. Les familles assez aisées peuvent pratiquer certains rites accompagnés de grandes dépenses, notamment la *ɛaqiqa**, un rite inspiré de la religion islamique mais adapté aux spécificités culturelles de la région. Ce rite est exclusivement réservé au premier enfant de la famille, l'aîné, toute distinction de sexe mise à part.

---

1. G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 150
1. G. L. Chantréaux, op, cit. P 150

* El ɛaqiqa:cérémonie de l'octave, inspirée de la coutume islamique, au cours de laquelle le nouveau-né est soumis aux rites de la circoncision et de la première coupe de cheveux.

Pour décrire certaines pratiques liées à ce rite, nous avons assisté à une cérémonie qui a eu lieu chez une famille ahrasienne. Les parents Z et L, âgés d'une trentaine d'années, sont relativement instruits; ils ont atteint tous les deux le niveau de la terminale et sont assez favorisés sur le plan financier

Au septième jour de la naissance de leur premier enfant, une fille, ils font égorger un mouton pour préparer les festins auxquels prendront part tous les membres de la famille (élargie), quelques voisins et des amis. Vers la fin de la matinée, L, accompagné de quelques hommes de la famille fait une introduction solennelle dans l'espace féminin : c'est le moment de la coupe de cheveux. Selon la tradition en cours, il coupe en cercle une frange de cheveux au milieu du crâne du bébé, en veillant à récupérer les moindres poils; ceux-ci seront par la suite pesés et leur équivalent en poids d'or sera donné aux pauvres (*sadaqa*). Il dépose un billet d'argent dans le giron de la mère qui tenait l'enfant durant toute l'opération et les autres hommes imitent son geste. Chaque billet offert est salué d'une série de youyous de la part des femmes. Aussitôt après, Z prépare une pâte de henné et l'applique sur la tête et sur le restant du corps du bébé. Avec le même henné, les femmes se tracent l'arc des sourcils, d'autres s'en parent les mains; c'est le rite de la première coupe de cheveux.

Après avoir dégusté le plat de couscous préparé pour l'occasion et pris le café, les invités quittent peu à peu la maison de l'accouchée. Certaines femmes, d'un geste discret* offrent des billets d'argent qu'elles enfouissent dans le creux de la main de la mère en répétant des expressions usuelles telles que "que Dieu le préserve et qu'Il fasse de lui un enfant de bonne graine" et " que Dieu t'aide à recouvrer promptement ta santé"[1].Dernière étape de la cérémonie el ʕaqiqa , telle qu'elle est conçue par une famille ahrasienne. "El ʕaqiqa est un rite qui était pratiqué par le prophète et ses compagnons. Aujourd'hui, certaines familles, si elles en ont la possibilité, l'observent encore", dit Z.

---

*L'aurasien, en particulier rural, est très discret lorsqu'il doit offrir ou recevoir un cadeau. Cet objet d'échange est généralement relégué dans un coin et volontairement "ignoré" aussi bien par l'invité que son hôte qui ne font aucune allusion à lui. De ce fait, il n'est ouvert qu'après le départ des invités: oser l'ouvrir en leur présence serait considéré comme une marque d'indécence.

1-*Rebbi ad t-yehfeḍ w ad t-yeg si dderri n lehlal.*

Rebbi ad yerfed deg samu nnem.

Chez les B, S. l'épouse, 35 ans, est illettrée. Son mari est surveillant dans un établissement scolaire. Ils ont cinq enfants. Dans cette famille, le septième jour ne fait l'objet d'aucune cérémonie particulière. Toutefois, les comportements solennels qui le marquent le distinguent assez des autres jours. Au cours de l'entretien que nous avons eu avec S, celle-ci nous a fait cette description des pratiques accomplies au septième jour de la naissance de ses enfants; aidée par sa sœur et sa belle-sœur, l'accouchée prend son premier bain post-natal. Pendant ce temps, sa mère s'occupe des langes souillés. Ceux-ci étaient ramassés dans un sac depuis le jour de la naissance: S ne lave pas les langes de ses enfants avant sbuɛ. Une fois lavés, ils sont étendus sans essorage; ce n'est qu'à partir du quarantième jour que le linge du nouveau-né est essoré. En revanche, la première chemise (*timeqdaɛ t*) portée à la naissance, fait exception parce qu'en fait, elle n'est jamais lavée; on la garde pour l'enfiler à l'enfant lors d'une éventuelle maladie (coup de froid, grippe...): elle aurait la vertu de guérir celui qui la porte, confient les femmes ahrasiennes. G. L. Chantréaux a décrit le même habit doté d'une valeur symbolique similaire, chez les Ait Hichem:" La première chemise ou *taqendurt n-eddehin* (chemise de l'enduit) qu'on met au bébé est un simple rectangle d'étoffe dans lequel on a taillé une ouverture pour la tête. Le nouveau né doit la garder sept jours: elle sera ensuite précieusement conservée par les parents pour réapparaître dans les circonstances les plus imprévues comme porte-bonheur : on la retrouverait dans la poche de maints plaignants ou inculpés comparaissant au tribunal"[1]

SECTION II: Les rites de protection

Selon une croyance très répandue à Ahras et d'ailleurs dans l'ensemble des Aurès*, le nouveau-né et l'accouchée sont considérés comme des êtres vulnérables; ils sont des proies faciles et leur fragilité les expose à subir toutes les mauvaises influences des puissances occultes et du mauvais œil.

La croyance au mauvais œil n'est pas l'apanage des milieux traditionnels et ruraux. Parfois le mauvais œil semble, si l'on peut dire, pathologiquement redouté en

---

1- G. L. Chantréaux, op, cit. p 147

*A ce propos, des informations ont été recueillies auprès de personnes provenant de diverses régions de l'Aurès

milieu urbain également, au point de devenir une phobie pour certains. Dans la ville de Batna, au cours des innombrables contacts établis avec divers milieux, notamment universitaires, éducatifs (lycées et collèges) et hospitaliers, nous avons pu relever des expressions , des impressions et même des gestes rituels qui reflètent suffisamment un certain ordre de choses:

-K, un professeur au lycée, âgée d'une trentaine d'années, est conditionnée dans sa vie par la crainte du mauvais-œil. Elle répète très souvent:" les gens t'envient pour l'air que tu respires et pour de piètres choses " (en arabe: *yehesduk ɛla walu, hetta ɛel lehwa li tetneffsu*).

- S (23 ans) a un diplôme universitaire. Elle s'exprime en ces termes et sur un ton révolté: "Les gens ne te laissent pas en paix. Depuis que j'ai été recrutée dans mon poste actuel, ils sont souvent derrière moi jusqu'à ce que je tombe malade; c'est l'effet du mauvais œil".

- N (40 ans) est cadre dans une banque. Elle pense qu'une arrière pensée ou une mauvaise intention se dissimule toujours derrière les félicitations ou les compliments qu'elle reçoit.

- Pour F, une couturière de 29 ans,"le mauvais œil de certaines personnes tue"(*lɛin tdexxel leqbar*) et encore "le mauvais œil est une vérité divine à laquelle on doit croire"(*lɛain heqq*).

Ce tableau sommairement brossé nous permet d'identifier, tant soit peu, les comportements et les attitudes vis-à-vis d'un sujet qui, vu son envergure, pourrait être qualifié de phénomène social touchant à la limite, toutes les catégories sociales.

A Ahras, dans la totalité des familles observées, quand vient le terme de la gestation, les femmes concernées par l'événement (accoucheuse, mère, belle mère...) recourent souvent à des pratiques rituelles destinées aussi bien à la protection du bébé qu'à celle de la mère, tous deux constamment entourés de mille précautions. Les moyens les plus en usage pour les préserver semblent être les amulettes écrites par le taleb. Mais ces pratiques peuvent donner lieu à des procédés encore plus complexes.

Dans ce même sens, L, une femme âgée d'une soixantaine d'années raconte les circonstances de sa propre naissance:" Ma mère perdait successivement tous les enfants qu'elle avait eu, après quelques mois seulement de leur naissance, bien qu'ils fussent tous des bébés bien portants. Il n'y avait donc aucune raison apparente et

explicable de ces décès subits. Selon les dires de ma mère, cela se passait toujours de la même façon: la nuit, quand tout le monde dormait, elle voyait une femme* d'une grande taille qui entrait dans la chambre et qui s'avançait vers elle. Arrivée au niveau de sa couche, elle la tenait par la gorge et l'étranglait si fort que ma mère s'évanouissait. Lorsqu'elle reprenait connaissance, son enfant était déjà mort. Ainsi, à sa cinquième grossesse, on lui conseilla de solliciter un taleb réputé en Aurès pour sa grande efficacité. Ce dernier lui écrit une amulette et lui recommanda d'observer une série de rites dès qu'elle serait en douleurs: le moment venu, dès les premières contractions, la parturiente s'installa au milieu de la pièce à même le sol et mon père égorgea un bouc à ses pieds. On coupa alors sept morceaux de bonne chaire qu'on mit dans un foulard neuf appartenant à ma mère. Au même moment, une autre femme devait préparer une galette dans un plat (*fan*) qui n'avait jamais servi auparavant. Au moment de la délivrance l'accoucheuse me fit traverser sept fois la galette préalablement évidée au centre puis me coupa un bout de l'oreille gauche. On pétrit ce bout de chair avec *aḍemmin* et on en donna à manger à ma mère. Le soir, l'accoucheuse emporta le sortilège (le contenu du foulard) et alla le déposer à un croisement de chemins en veillant bien ne pas se retourner en revenant à la maison. A son retour, elle disait entendre, dans le noir, un bruit terrible derrière elle. C'est de cette manière que nous survécûmes mes frères et moi à une mort qui devenait menaçante".

De nos jours, nous avons constaté que ce type de pratiques était progressivement délaissé. On recourt à des rites de plus en plus simples.

Au cours de notre passage chez R, une jeune mère d'une trentaine d'années (études secondaires), nous avons constaté que pour préserver son nouveau-né du mauvais œil, elle déposait dans son berceau un couteau, un bijou en argent, des racines de Harmel et de Rue (*iwermi*) et le Coran. Nous avons pratiquement retrouvé les mêmes objets dans tous les berceaux à Ahras, à quelques variétés près. Certaines femmes ajoutent un caméléon séché et du sel.

---

* Manifestement, la tabʕa ou la "persécutrice" que G. L. Chantréaux a décrite comme le génie que l'on redoute le plus dans les milieux féminins. Elle s'acharne contre les femmes dans tout ce qui touche au domaine de la maternité, soit qu'elle empêche ou trouble la conception, soit qu'elle porte atteinte à la vie de l'enfant durant la grossesse ou après la naissance. Toute femme qui a vu disparaître plusieurs fois ses espoirs de maternité ou dont les enfants n'ont pas vécu, accomplit certains rites dès qu'elle est à nouveau enceinte. Op, cit, P 141. La croyance à la tabʕa est également mentionnée par A. Ouitis, (Possession, magie et prophétie en Algérie).

Dans une autre famille observée, S, 35 ans est illettrée. Elle y dépose également la lame qui a servi à couper le cordon ombilical et des graines de cumin (*icamen*).

Dans le berceau des jumeaux de sa sœur, G l'accoucheuse dissimule dans un coin un œuf cru. Celui-ci serait efficace contre le mauvais œil. Elle utilise également, sept graines de cumin, une racine de Rue du sel et une amulette écrite par un taleb. Le tout est noué à l'extrémité de la bande servant à fixer les langes (*aqemmad*) et y restera tant que l'enfant est emmailloté.

Le piment rouge aurait le pouvoir de "percer le mauvais œil"dit-on, c'est pour cela qu'on en trouve assez souvent suspendu au dessus du berceau et également au métier à tisser considéré par beaucoup de femmes, notamment rurales, comme suscitant l'action du mauvais oeil. De même, presque disponible dans tous les foyers à Ahras et même chez les familles citadines, la Main de Fatma est reconnue pour sa vertu protectrice. Elle est attachée aux langes du nouveau-né ou sur sa coiffe de façon à attirer l'attention de ceux qui le regardent, notamment ceux qui nourrissent de mauvaises intentions.

A Ahras, les femmes, en particulier celles qui ont atteint un certain âge, attestent leur pouvoir de repérer les personnes douées du mauvais œil, à leur physionomie, leur profil social et psychologique: elles redoutent le rouquin aux yeux verts, le borgne, l'envieux et la femme et l'homme stériles. Dans cette optique, A.Ouitis dégage un consensus selon lequel sont à redouter les vieilles filles, les veuves sans enfants et les femmes stériles. Par ailleurs, il justifie ce consensus en termes de rôles :" Cette conception nous semble logique dans le cadre de la société familiale communautaire car les femmes ne sont considérées d'abord que comme des instruments biologique de la famille. Dans une société qui a pour but ultime la reproduction élargie du lignage, elles ne deviennent des citoyennes respectées et adulées qu'une fois accomplie la (...) mission qui leur est impartie : reproduire la chaîne lignagière jusqu'à la troisième génération...

"Or les vieilles filles, les veuves sans enfants et les femmes stériles ne peuvent remplir (...) ces rôles. Elles restent étrangères à la logique de la société familiale - communautaire, et comme elles ne contribuent pas à son fonctionnement et à sa reproduction, elles ne peuvent donc que lui nuire..." [1]

1- A. Ouitis, Possession, magie et prophetie en Algérie, Paris, Ed. Arcanteres, 1984, P. 118.

Ainsi, il découle de cette approche, que le pouvoir ou plutôt l'intention d'atteindre un enfant ou une accouchée du mauvais œil, serait étroitement liée à la fonction procréatrice de la femme dans le milieu traditionnel, qui se traduisant en terme de rôle, consiste à assurer la continuité du groupe.

Et pour annuler les effets pernicieux de l'œil de ces personnes, les procédés sont variés:

Voici le cas observé de N (26 ans), institutrice. Elle reçoit des invités pour la cérémonie de l'octave de la naissance. Une heure après leur départ, le nourrisson se met à pleurer à tue tête "on croirait qu'il fut piqué!"* disent les proches indignées. Sa mère tente de le consoler en lui donnant le sein et il refuse de le prendre. Elle le change, lui masse le ventre, le porte, en vain. Au bout de ces vaines tentatives pour le calmer, elle suspecte enfin les effets maléfiques d'un mauvais œil. A cet effet, elle prend du sel, le passe au dessus de la tête du bébé en exécutant sept tours puis le jette dans le feu. Après quelque temps l'enfant se calme et s'endort. Ce procédé qu'on appelle " *asebbeɛ n lmelh*" est très en usage aux Aurès, aussi bien dans les campagnes que dans les villes.

Le sel, dans sa fonction rituelle, a été également cité par Nedjma Plantade, pour décrire, entre autres, un rite propitiatoire d'éloignement du mauvais œil soupçonné d'avoir frappé un enfant. Le même procédé est observé chez la femme kabyle qui jette par la suite le sel par-dessus son épaule d'abord aux quatre coins de la pièce ou de la cour, et plonge ensuite la main afin de l'y fondre ou le jette dans le feu en répétant des formules rituelles. Par ailleurs, N. Plantade dégage la symbolique des deux éléments intervenant dans le rite, à savoir, l'eau et le feu: "le rôle joué ici par l'eau est non seulement (...) de faire dissoudre le sel, donc le mal qui s'y trouve emprisonné, mais aussi de l'emporter loin afin qu'il ne revienne plus. Le feu, lui, purifie par la destruction du mal en le réduisant en cendres"[1]

La plupart des femmes à Ahras agissent par prévention; dès qu'une mère perçoit les ondes négatives d'une personne suspecte, elle observe instantanément une

---

* *Ad tinid yetwaqqes*: expression utilisée lors de la survenue brusque de pleurs intenses et impatients

1- N. Plantade, La guerre des femmes, Magie et amour en Algérie, La Boite à Documents, Paris, 1988, p 38

série de gestes typiques: elle cherche une brindille de bois ou une allumette et, sans attirer l'attention, elle la fait craquer entre ses doigts en marmonnant la formule d'exorcisme "*titt nek di tmitt nek*" (qui donne littéralement, ton œil est dans ton nombril). On croit qu'ainsi, l'enfant est préservé[1].

C'est par prévention également que les femmes à Ahras et à travers toute la campagne aurasienne, négligent à dessein l'entretien de l'apparence extérieure des tout-petits. Z, la trentaine, a atteint le niveau de troisième année secondaire. Suivant le conseil de sa belle-mère, elle laisse souvent ses trois enfants, en particulier les garçons, dans un état négligé "afin que personne ne soit tenté de leur porter envie", dit-elle. D'ailleurs, une expression très courante à Ahras, notamment parmi les vieilles femmes, renforce ce comportement:"laisse l'enfant pousser dans sa saleté" (*eğğ-it ad yegeɛmer di lexmaj nes*).

Dans une famille paysanne observée, T, âgée de 32 ans, a quatre enfants. Son dernier est un garçon de quatre mois. Depuis quelques jours, il est constamment en pleurs et son état se dégrade continuellement. Elle reconnaît tout de suite les signes du mauvais œil " tous mes enfants attirent le mauvais œil; bébés, ils sont blancs de peau, gras et beaux mais ils tombent souvent malades. Et les gens ne regardent jamais sans la mauvaise intention de nuire"(*iwdan ur qqaren c eqqel, qqaren eqqed*), dit-elle. Elle sollicite alors un taleb qui lui écrit une amulette qu'elle doit attacher au linge du bébé. Il lui recommande également d'éviter de l'habiller en rouge; cette couleur serait néfaste aux enfants en bas âge, notamment ceux qui ont un teint clair. " C'est un aimant qui attire le mauvais œil" (*am dkir i titt*), lui dit-il.

Dans la ville de Batna, nous avons relevé, auprès de familles "citadinisées" depuis plusieurs générations, des cas d'enfants dits atteints du mauvais œil:

Interrogé à ce sujet, dans le cadre de l'enquête, A(43 ans), chef de service dans une société nationale, est convaincu que ses cinq garçons ont souvent de sérieux problèmes de santé à cause de l'effet maléfique produit par le mauvais oeil :" ils sont nombreux et tous des garçons. Lorsqu'ils sortent ensemble je suis angoissé parce qu'ainsi exposés aux regards des envieux, ils ne s'en sortent jamais sains et saufs". Un jour, il ramène chez lui un taleb pour faire une *roqia** à tous ses enfants.

1- Nous avons constaté l'existence de ces gestes rituels dans plusieurs villages aurasiens.

*Roqia : procédé thérapeutique basé essentiellement sur la lecture du Coran. Parfois, le taleb qui pratique la roqia utilise de l'eau sur laquelle il lit quelques versets du Coran puis demande au malade d'en boire.

Il y a quelques années, subsistait encore un phénomène très répandu aussi bien dans les campagnes que dans la ville de Batna. En effet, pour échapper à toute mauvaise atteinte, les garçons, surtout quand ils n'étaient pas nombreux ou qu'il n'y en avait qu'un dans une famille essentiellement peuplée de filles, étaient habillés en fille, car, dans une société qui cultive le culte du garçon, on suppose que les gens dotés du mauvais œil n'ont pas de grandes raisons pour prendre souci d'une fille.

A Ahras, il est une pratique courante dans toutes les familles, lorsqu'on sort le nouveau-né, de lui mettre du khol aux yeux ou d'appliquer de la suie* (*aslu*) sur son front. Cela le préserverait du mauvais œil, pense t-on.

Evoquant l'enfant tlemcenien, N Zerdoumi dit que la mère a peur des proches parents, qu'elle craint les gens qui aiment les enfants autant que les jaloux. Elle ajoute que l'œil de ceux qui aiment est dur[1]. Elle rapporte également dans ce sens un proverbe cité par J.Desparmet "l'œil de l'affection est plus néfaste que celui de la colère"[2]

Dans les milieux ruraux aurasiens et chez un très grand nombre de familles citadines, on croit encore à l'effet néfaste que peut produire sur l'enfant, le regard si innocent soit-il, de ses grands-parents, ses oncles et tantes et même celui de ses propres parents. C'est, éventuellement, la raison pour laquelle, à Ahras, les parents évitent de fixer leur enfant. Dans la pensée villageoise, lorsqu'une mère fixe involontairement son enfant, elle se ressaisit et mord dans sa main. Ce geste rituel est observé pour lui épargner le mauvais effet de son regard; on dit communément" *tetdurra-t yemmas*" (sa mère lui nuit involontairement).

Un autre rite pratiqué à Ahras aurait le même effet: la mère qui redoute son propre mauvais œil sur l'enfant, coupe un fil de ses vêtements, le brûle et le rapproche des narines du petit (*teswiqqir-as*). L'odeur du brûlis, dit-on, annulerait l'effet du mauvais œil. Dans cette optique, nous avons souvent entendu des vieilles femmes recommander aux jeunes mères d'être sans regard fatal envers leurs propres enfants. Dans beaucoup de familles, on nous confie que le père ne peut pas voir le nouveau-né avant le quarantième jour. G. L. Chantréaux a signalé cette crainte du mauvais œil dans la société kabyle. Elle a cité quelques moyens préventifs employés pour protéger

---

* *aslu* : suie. Mais par superstition, les gens évitent généralement d'utiliser ce nom et lui substituent par euphémisme celui de *lebyaḍ* (blancheur).

1- N. Zerdoumi- enfants d'hier. P.151

2- J. Desparmet – Le Mal Magique, cité par N. Zerdoumi – enfants d'hier. P.151

l'enfant et qui sont presque similaires à ceux utilisés encore en Aurès: voile pour le cacher (*ttrag*), objets pointus, piquants ou coupant, main de Fatma, nouets, sel...

Lorsque A. Ouitis a entamé le sujet des croyances aux forces extérieures qui agissent sur l'individu, il l'a également saisi dans sa dimension psychologique. Il a écrit à ce propos: " qu'il s'agisse (...) d'un processus psychologique compréhensible et absolument normal (...) n'amoindrit en rien sa réalité et la question de savoir si c'est la croyance qui est première et qui engendre le fait, ou si c'est le fait réitéré expérimentalement, qui reproduit la croyance, devient tout à fait secondaire. L'essentiel reste l'existence prouvée de notre phénomène, et sa reproduction à volonté, chaque fois qu'est respecté l'ensemble des règles posées comme nécessaires à sa manifestation.

"Une fois l'existence de ces forces admise comme virtuellement possible par la conscience collective du groupe, rien n'empêche de considérer qu'elles sont susceptibles d'être manipulées et utilisées à des fins particulières par certains individus"[1]. Cela se traduit dans le milieu rural aurasien par le terme "*arebzi*"*; on pense que l'effet du mauvais œil est relatif à la réaction de la personne qui se croit visée. Dans ce sens, il est communément admis que " *wa ur yetrebzan c ca la yettaɣ-it*" (cellui qui ne redoute pas le mauvais œil, il n'aura aucun effet sur lui). "*«tit»* est donc beaucoup plus la conséquence de son propre comportement que le résultat de l'attitude des autres. Comme *«daâwat el waldin»*, elle intervient comme une toujours possible sanction, contre quiconque tente de dépasser une limite (et par-là violer la loi), impérativement fixée comme définissant la condition de tout un chacun..."[2]

Dans la campagne aurasienne, les témoignages s'accordent à affirmer que les gens et particulièrement les femmes, croient encore fortement au pouvoir maléfique des djinns. La mère redoute que son enfant soit ravi à son affection et remplacé par un des "leurs". Ainsi, la croyance à l'enfant changé persiste encore aux Aurès. Cela se traduit, entre autres, dans le mode d'expression courant;lorsqu'un enfant devient subitement malade ou dépérit, on dit "qu'il a été changé" (*yettubeddel*).

1-A. Ouitis, Possession, Magie et Prophetie En Algérie, P 90.

* Nous n'avons pas trouvé l'équivalent du mot en français ni d'ailleurs en arabe. Toutefois, on peut le rendre approximativement par "suggestion, conditionnement ou superstition".

2 – A. Ouitis, Possession, Magie et Prophetie En Algérie, P 84

A Bouhmar, au cours de l'année 2003, un couple de paysans racontent que leur enfant a été "changé". La mère relate les circonstances de l'événement: " j'étais sortie pour une affaire pressante, le laissant tout seul pour un très court moment. En revenant je l'ai retrouvé dans un état délabré et il pleurait continuellement. Par la suite, son état général s'est dégradé de jour en jour. Pendant un mois, il n'avait pas grandi d'un pouce et il enlaidissait. C'est alors que j'ai réalisé qu'il était changé".

Cette croyance suscite le recours à des rites appropriés visant la protection de l'enfant. En règle générale, avant le quarantième jour, on ne laisse jamais un nouveau-né, ni d'ailleurs sa mère, seul parce que ce serait le moment propice pour les djinns de s'emparer de lui. Pour le préserver, sa mère doit veiller assidûment sur lui. Mais au cas où une brève absence s'imposerait, elle dépose un couteau dans son berceau et place un peigne de fer pour laine à côté de sa couche avant de sortir. La mère elle-même, jusqu'au septième jour, doit être protégée avant de sortir, pour cela, on lui attache un sachet de sel (*takemmust n lmelh*) à la cheville. Une fibule accrochée à son foulard aurait le même effet. Ainsi, elle agit par prévention.

Ces rites essentiellement observés par la femme rurale ne lui sont pas exclusifs. Ils sont également pratiqués par une large tranche de femmes citadines.

Selon A, une secrétaire âgée de 40 ans, la prévention dans ces circonstances est vitale. Nouvelle accouchée, elle se préserve en attachant à sa cheville ou en dissimulant dans ses habits, un sachet (*takemmust*) contenant du sel de cuisine, des graines de coriandre et de cumin, gros sel (*melh ṭṭertaq*). En fait, elle serait manifestement marquée par l'histoire de sa sœur aînée décédée il y a une dizaine d'années, au septième jour de ses couches, alors qu'elle était en bonne et due forme." Elle était allée aux toilettes, lieu favori des djinns, sans prendre la précaution de se munir du talisman. Après un moment, nous avons entendu des gémissements provenant du cabinet et en défonçant la porte, nous la découvrîmes agonir. Sa mort fut si brusque qu'elle n'eut même pas le temps de regagner sa chambre. C'était un coup brutal des puissances occultes" raconte t-elle.

Il y a en Aurès un proverbe qui dit " *tanḍelt n temẓurt terẓẓem al ass n rebʕin*" (la tombe de l'accouchée est ouverte jusqu'au quarantième jour). L'angoisse exprimée dans cette phrase est sans doute en relation avec la crainte des mauvais coups de djinns.

La croyance à l'enfant changé n'est manifestement pas exclusive à la société aurasienne, elle est mentionnée par certains auteurs; dans le milieu traditionnel

tlemcenien, N. Zerdoumi y a fait allusion en décrivant l'ensemble des rites de protection qu'elle inspire. J. Servier a retrouvé cette croyance chez les At Yenni en Kabylie, "pour éviter que les mauvais génies ne "changent" ou ne possèdent un nouveau né, la "qibla" prend une tête de mouton et quatre œufs qu'elle fait tourner au-dessus de la tête du nouveau-né selon les rites du sacrifice d'expulsion dit «*asfel*»" [1]. G. L. Chantréaux a parlé des *xettafat* (les ravisseuses) qui échangent les enfants contre un des leurs.[2]

A Ahras, selon la croyance locale, les djinns seraient des êtres qui vivent parmi les hommes et qui auraient accès à tous les aspects de la vie de ceux-ci. Ils seraient constamment présents et prêts à agir. Pour préserver son enfant en bas âge de leurs mauvais coups et des maléfices de toutes sortes, la femme, de différentes conditions sociales et intellectuelles, observe un certain nombre de conduites. Voici à titre d'exemple, quelques mesures de précaution enregistrées sur le terrain:

- elle s'abstient de laver le linge du nouveau-né les jours du samedi et du jeudi, jusqu'au troisième mois.

- le linge lavé du bébé ne doit pas rester dehors au coucher du soleil. C'est pour cela qu'elle le range dès le milieu de l'après midi au moment du *ɛacer,* pour éviter tout risque d'oubli qui pourrait être fatal à l'enfant.

- elle laisse une lumière jusqu'au septième jour. Mais pour l'enfant particulièrement difficile, ce sera jusqu'au quarantième jour.

- quels qu'en soient les motifs, elle n'enjambe jamais le berceau.

SECTION III: Le quarantième jour*.

A Ahras, le quarantième jour de la naissance ne donne généralement lieu à aucun rite. En réalité, il n'est qu'un repère que la mentalité collective adopte pour jalonner la première enfance de l'individu: selon le témoignage de O, une femme de

---

1- J. Servier, Tradition et civilisation berbères (les portes de l'année), Paris, Ed Laffrant, 1966, (2ème éd. Du Rocher, Paris, 1985), P 341

2- G. L. Chantréaux, op, cit. p 162

* Signalé également par N. Zerdoumi , en milieu urbain traditionnel à Tlemcen. En Kabylie, c'est le trentième jour, "ass ppwaggur ou "dernier jour du mois, qui "marque le retour de la mère à une vie normale". G. L. Chantréaux, op, cit. p 153

40 ans et illettrée, c'est à partir de ce jour que le nouveau-né prendrait conscience de tout ce qui l'entoure et s'habituerait au monde extérieur.

Les accouchées qui, pour de quelconques raisons, ont dû prolonger leur période de repos, doivent obligatoirement lui mettre fin au quarantième jour et reprendre en main leur ménage. Dans certaines familles où le sens de l'hygiène est assez développé, on donne le premier bain au nouveau-né. Toutefois, cela ne peut avoir lieu qu'en périodes chaudes, précise t-on; le système de chauffage n'est pas très élaboré dans la quasi-totalité des nouvelles constructions à Ahras. Les pièces sont hautes et spacieuses et conservent mal la chaleur d'où les risques de rhume et de bronchite, d'ailleurs très répandus parmi la population enfantine ahrasienne.

Ceux qui ont les moyens matériels achètent un berceau et y placent le nouveau-né; jusqu'au quarantième jour, il dormait dans une caisse en carton aménagée en couche. La plupart des familles ahrasiennes font encore usage de ce landau de fortune.

SECTION IV: Le rite de la première sortie

Selon une croyance répandue à Ahras et dans la campagne aurasienne à une plus grande échelle, le jour de la première sortie d'un nouveau- né, les puissances occultes sont à l'affût. C'est pour cette raison que la précaution est de règle.

Dans cette perspective, la coutume veut que le nouveau-né ne sorte pas avant le quarantième jour. Cependant, exception est faite lorsque la naissance a tenu lieu à la maison: le nouveau-né doit être vacciné. On pratique alors le rite du premier vaccin, "*Ifal n lefṣiḍ*" qui, dans ces conditions, se confondrait avec celui de la première sortie.

En revanche, si l'accouchement s'est déroulé à l'hôpital, il faut attendre le quarantième jour pour sortir l'enfant de chez lui, étant déjà vacciné. Généralement, la première visite est réservée à ses grands parents maternels. Une vieille pratique subsiste encore de nos jours dans de rares familles, particulièrement les familles paysannes: avant de partir, le nouveau-né est d'abord monté sur un mouton. Cela aurait le pouvoir de susciter son courage dans l'avenir, pense t-on.

Notons quelques modalités de la pratique du rite, telles qu'elles sont observées sur le terrain ou rapportées dans les témoignages des enquêtées.

- Z, 46 ans est illettrée. Elle est mère de six enfants. Pour se protéger de toutes sortes de maléfices, au moment de sortir de la maison, elle prend une poignée de sel

qu'elle déversera tout au long du trajet menant vers la maison de sa destination. Arrivée sur les lieux, elle offre des bonbons qu'elle a eu la précaution d'emporter avec elle. Après le repas d'usage dessiné à la convive, l'hôte s'occupe du bébé. Elle l'enduit d'huile d'olive et de henné. Et lorsque la mère s'apprête à partir, elle lui offre à son tour des bonbons, des dattes ou quelque autre douceur. Elle lui remet également une poignée de sel qu'elle déversera sur le chemin de retour.

- M, 47 ans, est originaire d' Ahras. Elle habite une ville du sud mais Ahras demeure toujours le point de repère; elle y passe toutes les vacances en compagnie de son mari (lui-même du village) et de leurs enfants. L'attitude de M vis-à-vis des rites qui jalonnent la vie de l'enfant en particulier et qui touchent aux différents aspects de la vie en général, est exprimée dans ce témoignage : "Depuis que je suis dans cette ville du sud, je ne pratique ces rites qu'occasionnellement, passant sous silence la plupart des événements; mes voisines sont originaires de toutes les régions de l'Algérie et je redoute que l'on déprécie nos traditions et qu'on les trouve archaïques". En revanche, avant de sortir le nouveau-né pour la première fois, elle prend d'abord le soin d'observer le rite suivant: elle prend l'enfant de manière que ses pieds passent devant et d'un geste léger, elle lui fait donner un coup à la porte de d'entrée " ainsi, il deviendra audacieux et fonceur"[1] argue-t-elle.

- H, 32 ans, niveau d'études primaires. Elle a trois enfants et à chaque fois, elle recourt au même rite. Lorsqu'elle emmène son bébé de quarante jours chez sa grand-mère[2], celle-ci lui enduit la fontanelle d'huile d'olive pour qu'il ne souffre pas d'étourdissement ou de maux de tête [3]. Elle lui applique du henné sur les mains et les pieds. De retour à la maison, il fait une crise de pleurs. Apparemment non inquiète outre mesure, la mère aurait prévu cet enchaînement de faits; elle pense qu'il doit avoir des douleurs, <<ce sont "les épines du chemin" qui lui picotent les articulations et je dois les enlever>> explique-t-elle. A cet effet, elle prend le nouveau-né sur ses genoux et à l'aide d'une fibule en argent, elle simule l'extraction des épines de ses pieds, en veillant à en énumérer tous les spécimènes dont elle connaît le nom:

1- *ad yeccat rray s udar*

2- cette visite s'appelle *errzuf.*

3 -Adderran n yexf.

Celle –ci est l'épine du cardon.	Way d asennan n uyardus
Celle- ci est l'épine de genèvrier	Way d asennan n *taqqa*
Celle-ci est l'épine de l'églantier	Way d asennan n *tabya*
Celle-ci est l'épine du chêne.	Way d asennan n *wuxlif*
Celle-ci est l'épine de la ronce.	Way d asennan n *tayzelt*
Celle-ci est l'épine de pin	Way d asennan n w*addad*
Celle-ci est l'épine d'asperge sauvage	Way d asennan n *usekkum.*
Celle-ci est l'épine du houx	Way d asennan n *wedmam*

Way d asennan n *tasekra*

Way d asennan n w*usmim.*

Way d asennan n *tawelwaḍa*

Way d asennan n *tifeywet.*

Way d asennan n *ugermuz.*

Le soir, H prépare des crêpes (*tudfist*) au dîner auquel prendront part tous les membres de la famille.

Nous avons rencontré cette pratique dans plusieurs villages de ce versant de l'Aurès.

Au cours de notre enquête à Ahras, nous nous sommes confrontée à une catégorie de femmes " savantes". Non qu'elles détiennent un quelconque savoir scripturaire ou livresque, mais elles développent un raisonnement qui se veut savant et rationnel. S'inscrivant dans cette lignée de pensée, elles dénoncent les croyances et les pratiques qui leur sont liées.

Mais souvent, l'écart entre le discours et les comportements personnels semble considérable: on conçoit d'emblée le besoin de ces mêmes femmes à une force protectrice et leur recherche continuelle de point d'appui lors de situation impliquant pour elles un certain degré de risque, quand, par exemple, elles portent enfoui dans leurs vêtements, un sachet de sel ou de cumin. Cela se traduit également dans les dispositions prises par la totalité des femmes ahrasiennes vis-à-vis de l'enfant depuis sa naissance et qui se prolongent pendant une période de quarante jours qui atteint son point culminant lors de la sortie "solennelle" de l'enfant.

SECTION V: La première dent

Vers le sixième mois, lorsque la première dent va percer, elle entraîne des malaises: pleurs, refus de manger, diarrhée et fièvre. Si la primipare est prise à court devant ce syndrome, la mère ayant déjà élevé des enfants, elle, sait reconnaître les signes d'une poussée dentaire. A Ahras, les divers témoignages recueillis et les observations effectuées sur le terrain indiquent que beaucoup de mères recourent à la confection de talismans en la vertu médico-magique desquelles elles ont la plus grande foi. Dans la logique de la croyance aux effets des talismans, ceux-ci sont aussi bien destinés à protéger l'enfant qu'à calmer sa douleur.

Pendant cette période, les enfants bavent et ont besoin de mordiller. Dans ces conditions, les gestes observés chez les mères ahrasiennes sont typiques mais avec quelques variantes s'opérant dans diverses familles. Ils sont destinés à stimuler une poussée rapide, dit-on.

Chez les B, une famille où la mère est illettrée et le père est de faible niveau scolaire, on prépare à l'occasion *irecmen* (plat à base de grains de blé cuit dans du bouillon avec des fèvettes). Lorsque les grains sont portés à ébullition on récupère un peu d'écume qui se forme à la surface, on s'en enduit l'index avec lequel on frotte la gencive de l'enfant.

F n'est pas originaire d'Ahras. Elle est mariée à un homme du village, un instituteur. Lorsque les gencives de son enfant gonflent, elle les frictionne à l'aide d'un morceau de sucre[1]. Elle lui prépare également une fine galette de semoule pour la mordiller. Lorsque la première dent perce enfin, elle prépare *irecmen* et en jette une poignée au dessus des épaules de l'enfant. Les proches parents présents sur les lieux, prennent part au plat et lui offrent des billets d'argent avant de partir. Les femmes qui ne sont pas invitées reçoivent leur part chez elles et selon la coutume en cours, sont tenues à restituer l'assiette garnie de sucre, de biscuit (en nombre pair), de semoule ou de billet d'argent. Une ancienne habitude à Ahras veut que, pour que les dents soient fines et belles, la mère picote la première dent qui sort avec un grain de blé.

M, qui est en permanent déplacement entre la ville où elle s'est installée depuis quelques années et Ahras, pour stimuler l'éruption des dents de ses enfants, elle passe un Louis d'or sur la gencive jusqu'à ce que la première dent perce. Ce procédé, dit-

---

1- Dans la croyance populaire, le sucre est entouré d'une double symbolique positive, relative à sa couleur blanche et à son goût sucré.

elle, est aussi bien efficace pour la stimulation de la poussée que pour arrêter la fièvre qui l'accompagne. Faisant presque exception au village, M ne prépare pas le plat rituel - *Ifal n useymi*[1].

Lorsque les dents percent vers le sixième mois, on dit que l'enfant "a le sang vif". En revanche lorsque la poussée est lente, l'enfant a "le sang lourd", et dans ces circonstances, la mère peut exécuter certains rites destinés à favoriser la poussée dentaire. Le plus en usage à Ahras, semble t-il, consiste à enduire les gencives de la moelle de bœuf crue. On recourt également à un taleb pour lui écrire une amulette qu'il gardera jusqu'à ce que les premières dents percent.

Sur un autre plan, les témoignages recueillis auprès de parents de diverses conditions matérielles d'existence et de différents niveaux d'instruction révèlent que ce retard de dentition ne les inquiète pas outre mesure et qu'ils n'établissent aucun rapport entre les carences en produits nutritifs et la poussée dentaire; ils ne consultent généralement pas le médecin à ce sujet.

SECTION VI: La première coupe de cheveux

Selon les affirmations des vieux d'Ahras, autrefois, dans la société agraire que constituait le village, une attention particulière était portée à la symbolique des cheveux, notamment ceux de la première enfance. De par les rites s'articulant autour de leur coupe, ils seraient le symbole de la fertilité et de la croissance, identifiés en cela à un arbre dont les ramifications se multiplient le long des années. Ainsi, semble t-il, de même qu'on taillait un arbre pour favoriser sa régénérescence, les cheveux n'étaient coupés que par endroits, généralement en inscrivant un cercle au milieu du crâne.

Aujourd'hui encore, le fait de couper ses cheveux outre mesure est propre à susciter la désapprobation des vieilles femmes; dans leur acception des choses, cela porterait malheur et enlèverait la Baraka de la maison. C'est sans doute, cette crainte de s'attirer le mauvais sort et d'éloigner la Baraka du foyer qui conduisait les parents à laisser pousser les cheveux de leurs enfants, en particulier, ceux des filles.

De nos jours, à Ahras comme partout à travers la campagne aurasienne, nous avons constaté que les gens attachent toujours de l'importance à la première coupe de cheveux. Si l'opération n'a pas tenu lieu à l'octave au cours de la cérémonie appelée *el*

---

1 - La cérémonie de la première dentition.

ʕaqiqa, beaucoup de parents préfèrent la retarder jusqu'à ce que l'enfant atteigne l'âge d'un an. Selon la coutume en vigueur, elle est célébrée par une petite cérémonie. Cependant, les modalités des pratiques liées à l'événement peuvent varier suivant les familles, leur mode de vie et leur rapport aux pratiques traditionnelles.

Chez les At B, un jeune couple d'une trentaine d'années, où la femme est illettrée et le mari, un agent administratif dans un établissement scolaire, le rite auquel nous avons pris part, se déroule comme suit:

-la première coupe tient lieu au onzième mois ou au treizième mois, c'est-à-dire, un mois avant ou après que l'enfant boucle sa première année; pour des raisons d'ordre préventif, cela ne doit en aucun cas coïncider avec son premier anniversaire; cela pourrait être une mauvaise augure pour l'enfant, avance sa mère.

Ainsi que le dicte la tradition locale, c'est l'oncle maternel, qui a les honneurs de la première coupe. Après avoir accompli sa tâche, il dépose un billet d'argent sur les genoux de l'enfant pour inciter les autres à imiter son geste ponctué par les youyous joyeux des femmes. A cette occasion, la mère a préparé *aḍemin*- plat rituel préparé à base de semoule grillée revenue dans du beurre et des dattes écrasées- à l'intention des convives.

J. Servier a décrit des pratiques rituelles similaires en Grande Kabylie :" le père choisit l'«ennayer» qui suit la naissance d'un garçon pour effectuer la première coupe de cheveux. Devant les très proches parents, il coupe sur la tête de son fils quatre mèches : sur la tempe droite, la tempe gauche, le front et la nuque"[1]. Comme en Aurès, l'opération est accompagnée d'un repas d'usage.

Dans la culture du groupe, un certain nombre de croyances et de pratiques magiques s'organisent autour des cheveux qui font souvent l'objet d'usage dans des sortilèges. De ce fait, comme les rognures d'ongles " les cheveux continuent, même séparés du corps, à renfermer une partie des principes vitaux de la personne. Ils peuvent ainsi servir de support à des pratiques magiques dirigées contre leur possesseur car ils sont métonymiquement la victime elle-même. (...) fortement chargés d'ambivalence, potentiellement dangereux, ils doivent être rituellement neutralisés: le placenta et le cordon ombilical, les prépuces des jeunes circoncis font pratiquement toujours l'objet de procédures destinées à protéger leur propriétaire contre d'éventuelles agressions (par l'enterrement de l'organe, par exemple)"[2]. Ainsi,

1- J. Servier, op. cit. p 377

2- Encyclopaedia universalis. Vol.6, 2000

est-il rare, à Ahras, de trouver traîner par terre des poils ni d'ailleurs, au même titre, des rognures d'ongles. De ce fait, les cheveux provenant de la première coupe de l'enfant sont soigneusement rangés.

Ainsi, chez les L, une famille paysanne, nous avons appris que les cheveux étaient enduits de pâte de henné puis divisés en sept boules qu'on jettera par la suite, et discrètement, dans l'oued.

De son côté, selon ses propos, N, une jeune mère de 26 ans, ayant atteint le niveau de neuvième année fondamentale, a l'habitude de ranger les cheveux de ses enfants dans un livre ou dans un vieux cahier; l'enfant serait porté sur les lettres et ferait des études très poussées, croit-on.

En revanche, au cours de l'entretien que nous avons eu avec Z, une mère âgée d'une quarantaine d'années et issue d'une famille paysanne, celle-ci affirme qu'elle n'est pas assez régulière dans l'exécution des pratiques liées à la première coupe de cheveux. Ainsi, pour son aîné, l'événement aurait donné lieu à une petite cérémonie pour laquelle elle a préparé des crêpes, plat qui figure quasiment, dans tous les repas de fêtes et qui revêt un caractère rituel. Lorsque l'oncle paternel a déposé les premiers billets d'argent destinés à l'enfant qu'il vient de coiffer, la mère récupère les cheveux dans un petit récipient contenant du henné. Elle les enroule en boule qu'elle dépose sur une étagère (*leɛric*) exposée aux quatre vents, ils y resteront jusqu'à ce qu'ils soient entièrement dispersés dans l'air.

Pour les cinq cadets, la première coupe de cheveux ne fait l'objet d'aucune manifestation particulière d'autant plus que le ménage de Z a acquis son autonomie vis-à-vis de la famille élargie. Généralement, elle est discrètement effectuée au cours d'un *Musem* (jour de fête dans le calendrier musulman), et c'est Z elle-même qui procède à l'opération.

Les rites de passage et les rites de protection sont généralement articulés selon un schéma adopté à la symbolique spécifique du groupe. Cette activité métaphorique se rattache au système de croyances auquel elle appartient et marque les temps forts de la vie de l'enfant. C'est un moyen de socialisation, un enseignement en acte visant à intérioriser chez les enfants, un capital culturel et mystico religieux, dans la mesure où sa célébration systématique tend à marquer théâtralement les diverses transitions inhérentes à cette tranche d'âge.

Dans le chapitre IV, nous passerons en revue les diverses restrictions auxquelles sont soumis les petits ahrasiens en bas âge. Ces restrictions sont relatives au sevrage et aux interdits alimentaires.

CHAPITRE IV: LES PREMIERES CENSURES. ATTITUDES PREPARATOIRES POUR UNE EDUCATION ULTERIEURE

Introduction

Dans le milieu familial ahrasien marqué par la dyade tradition/modernité, l'enfant est très tôt soumis à une série de censures d'ordre alimentaire. Le sevrage brusque constitue le premier interdit alimentaire en liste qui l'affecte dès la première enfance. Cette pratique est une référence à un patrimoine culturel hérité des générations passées. Les interdits alimentaires imposés au petit ahrasien font l'objet d'un intérêt superstitieux particulier chargé de significations sociales, économiques et teinté de sacré.

SECTION I : Le sevrage

Dans les familles auprès desquelles l'enquête fut effectuée, peu de femmes recourent au sevrage du nourrisson, parce que généralement, pour la plupart d'entre elles, le lait se résorbe de lui-même et le sein se dessèche dès le quatrième mois.

En revanche, les mères, peu nombreuses à Ahras, dont la production lactée est encore active, lorsqu'elles décident d'interrompre l'allaitement pour des raisons contraignantes, recourent à divers procédés qu'elles tiennent elles mêmes de leurs propres mères ou de vieilles femmes du village.

Pour cerner un peu les différents aspects de cette pratique, nous nous sommes penchée sur l'observation de divers cas.

S, issue d'une famille paysanne, est âgée de 35 ans et a cinq enfants. Elle a décidé de sevrer sa fille âgée de dix huit mois; "elle a largement dépassé l'âge. Chez nous, une fille ne doit pas être allaitée au-delà d'une année, sous peine de devenir débile", dit-elle.

Un samedi[1], elle se rend chez un taleb qui lui écrit une amulette. De retour à la

---

1- Le choix du jour, semble-t-il, n'est pas arbitraire. Toutes les femmes enquêtées affirment qu'elles commencent le sevrage un dimanche. Certaines expliquent ce choix en ces termes :"*etteksey-as s lhed bac ad ihed*" (je le sèvre un dimanche pour qu'il rompe définitivement), faisant apparemment référence à l'analogie des radicaux sur lesquels sont construits les deux mots:hed

maison, elle confectionne un petit étui en tissu de couleur verte[1] pour contenir l'amulette qu'elle attachera par la suite au vêtement de l'enfant (si la femme risque d'oublier l'amulette sur le vêtement lors du lavage, elle l'attache à une chaîne ou un fil qu'elle lui met autour du cou). Ensuite, elle procède à la collecte de sept œufs provenant des premières pontes d'une poule. Le soir venu, elle les expose aux étoiles durant toute la nuit et le lendemain matin, elle en prépare un à la coque et le donne à la petite fille. Elle s'enduit alors les bouts des seins de goudron végétal (*kedran*): ainsi, l'enfant effrayée par la noirceur du produit et dégoûtée par son amertume repousse le sein. Pendant sept jours successifs, S lui prépare chaque matin un œuf jusqu'à ce qu'elle ait épuisé tous les œufs collectés. Au cours de cette semaine, l'enfant est privée du sein et elle est contrainte de prendre désormais du lait de vache servi dans un gobelet.

A la question relative aux dangers du sevrage brusque qu'elle impose à son enfant, S répond: "lorsque l'envie de prendre le sein la gagne, elle pleure. Je lui tends le sein et elle le repousse. Mais je pense que c'est passager et cela ne l'aurait pas affectée. Je la gave de temps à autre de friandises et de petites douceurs pour la détourner du sein et le procédé s'avère efficace: après dix jours, elle a complètement oublié le sein (*tegsa*)" et ajoute " chez nous, toutes les femmes recourent au même procédé pour sevrer et l'état de santé des enfants sevrés ne se détériore pas".

En principe, la fille pour laquelle on prévoit déjà l'arrêt de l'allaitement à un an au plus, est progressivement sevrée. Son demi allaitement compensé par une nourriture presque variée dés les premiers mois de sa vie, serait en mesure de lui épargner les malaises d'un sevrage trop brusqué.

Un procédé presque similaire a été observé à Bayou, un village situé à quelques sept Kms au Sud-ouest d' Ahras; pour sevrer l'enfant qui a atteint l'âge (dans ce village, il est fixé à deux ans pour le garçon et un an et demi pour la fille), la mère sollicite un *taleb* qui lui écrit une amulette. Le jour fixé pour interrompre l'allaitement, elle trempe l'amulette dans une eau qu'elle donnera à l'enfant à boire durant sept jours. Pour le détourner du sein, elle lui donne des friandises, des gâteaux ou des morceaux de sucre; sa ration quotidienne en lait est brusquement réduite à deux prises seulement: un verre au petit déjeuner et un autre le soir, avant le coucher.

1- Selon la coutume, beaucoup de femmes ahrasiennes gardent toujours un morceau de tissu vert dans leur armoire ou leur valise pour un éventuel usage lors de la confection d'amulettes.

A Ahras, tous les témoignages s'accordent à affirmer que l'enfant se désintéresse du sein au bout de sept jours. S'il s'avère difficile et pleure, la plupart des femmes avouent que la mère ne le remet pas au sein, et pour le calmer, elle le porte sur le dos et l'attache à l'aide d'un châle et vaque ainsi à ses occupations. En suivant les mouvements de sa mère du haut de ses épaules, il finit par s'assoupir. Et le stratagème se répète tant que l'enfant réclame le sein. Ce serait d'ailleurs, l'une des fonctions du portage de l'enfant.

En revanche, il arrive souvent que, pour des raisons impératives, le sevrage soit imposé de manière imprévue, survenant aux premiers mois de la naissance et mettant précocement et de façon brutale, fin à une série de plaisirs auxquels l'enfant allaité serait habitué. Cela se produit généralement lors d'une nouvelle grossesse.

Voici le cas observé de R, âgée de 24 ans et mère de deux enfants. Dès qu'elle s'aperçoit de sa grossesse, elle interrompt ipso facto l'allaitement de son garçon de quatre mois et, sans la moindre préparation, recourt à un substitut, le biberon. Imprégnée de la culture du groupe et de ses préjugés, elle pense qu'en étant à nouveau enceinte, son lait est désormais néfaste pour la santé de son enfant et en le lui donnant, elle risque de l'exposer à des dangers parfois imprévisibles. Elle justifie cette rupture en ces termes: " lorsque la femme allaite alors qu'elle est enceinte, l'enfant a des diarrhées et vomit. Il aura un aspect maladif jusqu'à un âge tardif, voire durant toute son existence; il aurait consommé du lait avarié (*leɣɣal*)".

R, à l'instar de toutes les mères ahrasiennes qui décident de sevrer, s'enduit les seins de goudron végétal ou d'aloès (*lmer wessber*) pour décourager son enfant qui ne supporte pas cette séparation trop brutale. Cela se manifeste par ses pleurs continuels d'autant plus qu'il n'accepte le biberon qu'après plus d'une semaine de tentatives d'apprentissage.

Dans les familles ahrasiennes dont les conditions matérielles d'existence sont assez favorables, nous avons constaté que l'arrêt de l'allaitement faisait l'objet de certains préparatifs: la veille, le père se rend au marché de Batna ou de Timgad. Les commissions seront exclusivement réservées à l'enfant à sevrer; il s'approvisionne alors en diverses substances: gâteaux, gaufrettes, cannettes de jus, dattes et fruits de saison. S'il s'agit d'un garçon, il lui achète quelques jouets: une petite voiture, un petit autocar, un pistolet.....

En revanche, selon la conception de Z, mère de quatre enfants et appartenant à une famille vivant de commerce:" il faut varier les substances de remplacement lors

du sevrage; Si à chaque fois que l'enfant réclame le sein on tente de l'en détourner en lui donnant toujours la même chose (entendons aliment), il risque de développer une accoutumance et on aura réglé un problème par un autre". Le même raisonnement a été développé par une vieille femme rencontrée à Bayou.

Il découle de cette opinion, partagée également par un grand nombre de nos enquêtées, que si la question sur les modalités du sevrage est notoirement mise au point par référence à la tradition locale, la problématique du substitut demeure soulevée, d'autant plus que la quasi-totalité des mères sont illettrées et n'ont pas assez de connaissances sur les valeurs nutritives des différents produits alimentaires.

Il arrive souvent qu'une rupture brutale de l'allaitement provoque des frustrations exprimées le plus souvent, chez les enfants que nous avons eu l'occasion de voir dans de telles situations, par des crises de larmes ou une humeur maussade et que nul gadget ne puisse combler: l'enfant rejette tout ce qu'on lui tend. Cependant, mises à part quelques rares exceptions, l'enfant sevré n'est jamais remis au sein;"il faut agir fermement si l'on veut que la procédé aboutisse" disent les mères à ce propos.

Parmi les familles enquêtées, nous avons relevé deux cas seulement, de remise de sein à l'enfant après avoir été sevré:

- L, 45 ans est mère de six enfants. Comme toutes les femmes d' Ahras, elle recourt au même mode pour sevrer ses enfants et, suivant la coutume, elle commence un dimanche. Toutefois, selon ses propos, pour épargner à l'enfant les conséquences fâcheuses de la fixation* qui peut survenir à la suite d'une coupure brutale, elle lui remet le sein à satiété pour la dernière fois, le soir même. Mais pour faire, elle guette le moment où il dort de profond sommeil; "ainsi, l'enfant ne se rendrait compte de rien et le lendemain il ne réclamera pas le sein", dit-elle.

- D (33 ans) est mère de cinq enfants et appartenant à une famille paysanne. Etant de nouveau enceinte, elle est contrainte de sevrer son unique garçon. Mais celui-ci n'accepte aucun substitut et pleure continuellement." C'est un enfant difficile ", dit-elle. Persuadée que l'état où se trouve son enfant est provoqué par un mauvais œil, elle le conduit chez Si Hmed U Derdur, un cheikh sollicité par des gens de toutes conditions matérielles et différents niveaux d'instruction et provenant des quatre coins de l'Aurès, voire de l'Algérie, selon les témoignages de ses habitués (nous

---

* *Ad s-teqqim deg exf* (littéralement: elle se fixera dans sa tête)

parlerons du cheikh et de son ordre mystique dans le chapitre des maladies). Celui-ci lui recommande de remettre l'enfant au sein tout en lui faisant serment que son lait ne nuirait pas à sa santé. Son serment est exprimé en ces termes: " *ruh, ma yexs Rebbi u s-yetxellaf c uɣi nem n way ifuhen. Egg Rebbi deg ul nem, tuɛid-as*". De ces propos, la femme en question aurait retenu ceci :"ma bénédiction t'accompagne, je t'accorde ma protection". Elle aurait compris également qu'il s'agissait d'une intercession auprès de Dieu; elle part alors, confiante et rassurée.

Après avoir contourné un peu les attitudes des mères ahrasiennes vis-à-vis de l'allaitement coïncidant avec une nouvelle gestation, il serait sans doute intéressant de braquer la lumière sur une autre catégorie de femmes, en l'occurrence, les citadines instruites. Cet aperçu aurait pour objectif de mesurer l'ampleur des idées reçues sur les comportements des individus qui se trouvent devant des points de rupture entre la tradition et la modernité. Et lorsqu'une question aussi délicate que celle liée à l'allaitement et au sevrage s'impose, le choix devient compromis et la décision difficile à prendre

Voici le cas de F, une licenciée âgée de 29 ans et mère de deux enfants. Elle est issue d'une famille mi-traditionnelle, mi-moderne. Elle travaille comme agent d'administration. Au cours de l'entretien que nous avons eu avec elle, celle-ci nous expose son expérience; en qualité de conjointe d'étudiant, elle accompagne avec leur bébé de quatre mois, son mari en Angleterre où il prépare son doctorat. Au cours de son séjour dans le pays d'accueil, elle conçoit un autre enfant alors que le premier est encore nourri au sein. Le médecin traitant, un anglais, lui recommande de continuer son allaitement sans aucun risque. F est partagée entre l'envie de se plier aux conseils du médecin et parachever du coup l'allaitement de son enfant, et d'autre part, une réticence à rejeter ses préjugés et heurter de front des traditions profondément enracinées, avec cette inquiétude de courir le risque d'exposer son enfant à des dangers.

Finalement, elle opte pour le sevrage.

Elle commence alors par l'introduction du lait pour nourrissons tout en alternant biberon et sein. Cet allaitement mixte survenu brusquement lui provoque un engorgement, mais, manifestement fort imprégnée des préjugés de sa culture, elle

poursuit le sevrage jusqu'à ce que l'enfant se désintéresse complètement du sein, selon ses propos.

Ce couple représente à bien des égards, le jeune intellectuel aurasien et voire algérien, qui n'arrive pas à se défaire de sa vision traditionnelle qui continue à lui dicter sa conduite à mille lieux de chez lui.

TAMKARDIT TASDAWIT N TIZI WZZU

Pour d'autres raisons, la mère peut également interrompre l'allaitement; lorsqu'elle est malade et qu'elle est sous traitement, le sevrage s'impose, notamment si le médicament est proscrit aux femmes allaitantes.

S, âgée de 40 ans, est mère de cinq enfants. Elle est enseignante. Deux mois après l'accouchement, on lui fait subir une intervention chirurgicale. Etant sous traitement médical dix jours auparavant, elle est contrainte de sevrer le nouveau-né qui n'a pas encore atteint deux mois, sans lui donner le temps de s'habituer progressivement au goût des sucettes et du nouveau lait." Je n'ai pas besoin d'appliquer du goudron sur mes seins, il est très jeune et ne sentira pas la différence. Il accepte facilement le biberon", justifie t-elle mettant, sans doute inconsciemment, au second plan de ses préoccupations, l'apport psychoaffectif de la séparation brusque et sa répercussion sur le bien-être physique et moral de son enfant; à Ahras, les jeunes mères semblent aborder la question du sevrage sans aucune inquiétude. Parmi les enquêtées appartenant à la tranche d'âge 20-40 ans, aucune femme n'établit un rapport entre la santé du nourrisson et l'arrêt de l'allaitement. Elles ignorent le fait que le sevrage, qu'il soit progressif ou brusque, notamment lorsqu'il est imposé dès les premiers mois, ne puisse être sans conséquences fâcheuses se reflétant dangereusement sur l'état de santé et la croissance de l'enfant. En revanche, les sondages révèlent que celles de la première génération (au-delà de 50 ans) sont conscientes que toute la matière vitale se concentre dans le lait maternel :"*iṛuḥ rṛja nes meskin, ur yeṭṭiḍ c ayi n yemmas*" (il a perdu son énergie, il n'a pas profité du lait maternel) dit-on d'un enfant chétif et maladif.

Des pratiques similaires, mettant en oeuvre les mêmes produits pour sevrer (henné, marrube, aloés...), ont été signalés par G. L. Chantréaux dans la famille kabyle des At Hichem et par N. Zerdoumi à Tlemcen.

Sur ce sujet, un médecin à Bouhmar exprime son témoignage:" le meilleurs équilibre en acides aminés indispensables à la croissance de l'enfant est réalisé dans le lait maternel. Or, par ignorance, les mères ont tendance à arrêter l'allaitement et le

plus souvent, de manière brusque; je reçois des enfants venant de tous les environs de Bouhmar. Ils présentent dans l'ensemble, des symptômes de sous-alimentation. Aussi, le sevrage brutal peut-il être dangereux et expose l'enfant à des risques sévères sur le plan somatique; il entraîne un dépérissement organique et provoque des signes de malnutrition sévères. Nous avons beau sensibilisé les mères sur ce point et sur le sevrage progressif qui devrait s'étendre au moins sur une période de deux ou trois, mais sur ce point précis, elles préfèrent recourir aux méthodes traditionnelles".

Enfin, il serait utile, dans le cadre notre étude, de signaler que durant notre enquête, nous n'avons relevé aucun cas de femme qui arrête l'allaitement pour préserver la fermeté de sa poitrine, comme c'est le cas dans certains milieux urbains où l'esthétique sur le modèle européen, semble gagner de plus en plus du terrain.

Finalement, il serait peut-être pertinent de récapituler comme suit: quelle que soit la diversité des pratiques ritualisées auxquelles recourent les femmes ahrasiennes pour sevrer, les faits observés sur le terrain et les différents témoignages recueillis auprès des enquêtées, s'accordent tous à révéler qu'aucune transition n'est ménagée; la mère décide le soir et le lendemain matin, prive l'enfant du sein qu'elle ne lui remettrait, sans doute, jamais. Sans mesurer sa répercussion sur la santé physique et morale de l'enfant, ces mères pratiquent le sevrage brusque.

I-1 - <u>Introduction des aliments: l'autre visage du sevrage</u>

Avant de procéder à la description du système d'alimentation de la petite enfance à Ahras, une référence au discours spécialisé dans le domaine, nous permettra de mieux situer l'attitude des parents ahrasiens vis-à-vis d'une question aussi délicate que celle portant sur la nourriture du tout-petit.

Selon les spécialistes de la diététique et les pédiatres, il est reconnu qu'avant l'âge de quatre à six mois l'enfant n'est pas prêt à avaler des aliments solides, sa production de salive étant insuffisante et sa condition neuromusculaire peu développée: sucer tient du réflexe, manger à la cuillère relève de l'apprentissage. Avant l'âge de trois mois, le réflexe de succion est si fort que le bébé ne veut rien d'autre que le lait.

Ils mettent l'accent sur le fait qu'en raison de leur fragilité, l'appareil digestif et l'appareil immunitaire ne peuvent supporter la surcharge et qu'ils atteindront une certaine maturité vers l'âge de six mois, maturité que favorise le lait maternel.

Enfin, ils attirent l'attention des parents, en premier lieu, sur un point primordial: il n'y a aucun avantage à donner tôt des aliments solides; plus on les introduit de bonne heure, plus on risque d'irriter le système digestif du bébé et de provoquer des réactions d'intolérance ou d'allergie bien ennuyeuses.

Qu'en est-il à Ahras et quels sont les modes alimentaires adoptés par les parents ahrasiens, sachant que l'ordre d'introduction des aliments dans le menu varie selon la culture et les coutumes de chaque région?

A Ahras, comme dans beaucoup de villages de la campagne aurasienne où des entretiens ont été effectués (Bayou, Bouhmar, Bouziza, majbet, takʕebt n war...), à quelques exceptions près, il semble que le nouveau-né soit très tôt mis aux aliments solides, avant même que son tube digestif ne soit vraiment mature. Qu'il soit nourri au sein ou au biberon, lorsqu'il pleure systématiquement après la tétée, alors que tous ses besoins sont comblés (changé, soigné, bercé...), s'il n'est pas malade, on pense inévitablement qu'il est insatiable. Dans ces conditions, la plupart des femmes enquêtées avouent qu'elles commencent parfois très tôt à introduire des aliments plus consistants. Les unes à l'exemple de F, une institutrice de 34 ans et mère de deux enfants, non satisfaite de la texture du lait du biberon, en particulier, celui des premiers mois, y ajoute des céréales pour bébé. Cette attitude reflète à bien des égards, un certain état de chose; il est exprimé dans le témoignage d'un médecin qui a exercé pendant plusieurs années dans la région: " On me ramène très souvent des nouveau-nés constipés ou en diarrhée. Ces états sont le plus souvent provoqués par une mauvaise préparation du lait pour nourrissons. Nous avons beau sensibilisé et expliqué aux parents que la mixture du lait devait être précise pour assurer l'équilibre nutritionnel essentiel à la croissance de leur enfant et pour respecter les limites de la maturité de son système digestif. Mais généralement, les mères ne suivent pas, à la lettre, les instructions indiquées sur la boite et c'est sans doute la raison pour laquelle, ici, les enfants nourris au biberon font très souvent des problèmes de digestion".

Il ressort de cette brève exposition des faits que le rapport à l'alimentation infantile n'a pas vraiment fait l'objet d'un changement important à Ahras, malgré les contacts permanents avec les centres urbains, les émission télévisées et radiophoniques traitant du sujet, l'instruction de certains parents et enfin les fréquentes campagnes de sensibilisation des médecins de la petite enfance. Tout comme les femmes "évoluées", la mère ahrasienne utilise des produits de commerce et des préparations toutes faites, mais, paraît-il, elle ne se plie pas aux contraintes imposées

par les normes reconnues; elle en fait un usage personnalisé, adapté "aux besoins de son enfant", mais tels qu'elle les conçoit.

A l'instar de la presque totalité des femmes enquêtées à Ahras, T, 40 ans et appartenant à une famille paysanne, donne *tasekkart* au nouveau-né, dès le deuxième jour de la naissance. Préparée à base de farine de son et de beurre, elle aurait l'avantage de calmer instantanément la faim et de maintenir assez longtemps cet état de satiété parce que sa digestion serait plus lente, comparée à celle du lait, en particulier, le lait maternel.

Lors de nos multiples visites aux divers foyers, nous avons constaté que les mesures ne faisaient généralement pas règle lorsqu'il s'agit de nourrir le tout-petit; on lui donne à manger à satiété. Exceptionnellement, certaines femmes, notamment celles appartenant à la tranche d'âge 40 ans et plus, par mesure de prudence, rationnent le nourrisson pour que "son estomac ne s'élargisse pas" (*ad ihucel*) ou (*ad ibizen*) disent-elles.

Il subsiste encore à Ahras, dans un nombre très limité de familles, en particulier paysannes, une attitude qui remonterait à une époque passée; selon cette habitude, la mère ne donne à son enfant *tasekkart* qu'une seule fois pendant la journée, à midi: d'après les justifications avancées par nos enquêtées, au-delà du ʕacer, on doit s'abstenir, parce que cela porterait malheur (*ur yettihla c*).

Vers deux ou trois mois*, un nouveau plat est ajouté au menu de l'enfant: *arbaz*. Il est préparé de mie de galette émiettée, trempée dans du lait et essorée puis pétrie dans du miel et de la pâte de dattes. Les observations effectuées au niveau d'une vingtaine de ménages ahrasiens nous révèlent que vers le sixième mois, parfois bien avant, l'enfant a déjà une nourriture presque aussi variée que celle des adultes.

La croyance populaire répandue à Ahras et dans le monde rural aurasien attribue à certains aliments un caractère sacré et leur introduction dans le répertoire alimentaire de l'enfant revêt un aspect rituel; ainsi, faire manger, par exemple, à l'enfant des œufs avant six ou sept mois, diminuerait ses facultés intellectuelles et pourrait engendrer chez lui un état de débilité. C'est, paraît-il, la raison pour laquelle les femmes, lorsqu'elles peuvent s'en procurer, lui donnent d'abord des œufs de perdrix pour lui transmettre son intelligence et son éveil.

---

* Parfois bien avant. A Ahras, les femmes parlent encore d'une mère qui aurait donné *arbaz* à son nouveau-né dès le premier jour.

A partir du sixième mois, à l'exception de certains aliments relevant des interdits alimentaires que nous aborderons par la suite, l'enfant, dit-on, est mis à la nourriture commune: couscous, soupe, potage, *zirawi*....; on lui sert son repas du même récipient familial. Si les conditions matérielles de la famille lui sont favorables, la mère peut relever son assiette d'une portion de fromage, d'une noix de beurre ou d'un jaune d'œuf.

C'est vers cet âge que commence la poussée dentaire. Pour mieux la stimuler, les mères ahrasiennes recourent généralement à la même méthode qui consiste à donner à l'enfant un bout de galette à mordiller. C'est, éventuellement, pour cela que cet aliment est de large consommation parmi la population infantile. L'appétit de l'enfant est alors, sans doute, comblé avec des aliments riches en calories et en matière grasse au détriment des éléments nutritifs, protéines, minéraux, vitamines indispensables à une bonne croissance.

Dans ce même sens, un pédiatre exerçant au centre hospitalier de Batna exprime ses inquiétudes vis-à-vis de la défaillance du système alimentaire, en particulier dans les zones rurales et dans les familles sans grandes ressources : " les conditions socio-économiques interférant avec l'ignorance des règles relatives à une alimentation riche et variée, font que beaucoup d'enfants sont en état de déséquilibre nutritionnel dans ces milieux. Ils sont très tôt mis au même plat familial, beaucoup plus riche en amidon qu'en protéines".

Lorsqu'on aborde la question de l'alimentation, celle de l'eau devient inévitable, relevant toutes les deux de la même fonction.

Les spécialistes de la nutrition affirment que le bébé allaité étanche sa soif naturellement au sein; en effet, au début de chaque tétée, le lait maternel contient plus d'eau, ce qui désaltère l'enfant. Par conséquent, tant qu'il sera exclusivement allaité au sein, le bébé n'aura pas besoin de supplément d'eau. De même, à Ahras, selon les témoignages recueillis auprès de vieilles femmes: " dans le passé, les femmes qui allaitaient ne donnaient pas de l'eau au bébé avant un an".

Nous constatons d'ores et déjà que pratiques traditionnelles et discours spécialisé s'accordent sur le fait, néanmoins, ils divergent sur son interprétation. En effet, ce point, tel qu'il est conçu par la catégorie de femmes de 60 ans et plus, se traduit dans les propos de L, 63 ans: " *zik tameṭṭut i ssuḍḍayen ur teču̇č aman i lḍufan ggani d lmalaykat a t-isswayen. Ma yella teɛṛeq tuc-as yeğ n eddur, w ad s-beɛden-t*

lmalaykat. Imerdin yelzem fellas ad t-ehrez ur icad.". (Autrefois, la femme qui allaitait ne donnait pas de l'eau au bébé avant un an parce que les anges le désaltéraient. Mais si par mégarde ou intentionnellement, elle lui en donnait, les anges se déchargeraient définitivement de la tâche qui, par la suite, incomberait à la mère; elle devait désormais le surveiller pour qu'il ne se déshydratât pas).

A la lumière de ce témoignage, il découle que la croyance populaire ajoute une fonction jusque là inédite, dans le répertoire des entreprises attribuées aux anges sur terre *, en l'occurrence la désaltération des tout-petits. Or, si la mère mettait de bonne heure l'enfant au même plat familial, et laissait aux anges le soin d'étancher sa soif, cela ne pourrait-il pas donner quelque indice sur les causes éventuelles d'une mortalité assez importante, à l'époque, chez les enfants en bas âge?

Dans la structure coutumière, la mère ahrasienne, très encline à solenniser les moindres gestes de la vie quotidienne, recourait à des pratiques rituelles s'organisant autour de l'élément vital qu'est l'eau; selon les témoignages recueillis auprès de personnes âgées, avant d'offrir la première gorgée à l'enfant, elle prenait d'abord la précaution de jeter dans son gobelet, un couteau chauffé à blanc et une pièce d'argent: ainsi désaltéré, il ne serait plus tourmenté par la soif. Dans la représentation populaire locale, ce comportement, ne serait-il pas consécutif au fait que l'eau fut de tout temps, une denrée utilisée avec mesure et frugalité?

De ce rite, nous avons remarqué qu'il ne subsistait à Ahras d'aujourd'hui que de vagues gestes symboliques: _dès le premier jour de la naissance, on donne au nouveau-né de l'eau sucrée, parfois additionnée d'un filet d'eau de fleur d'oranger.

SECTION II: Les interdits alimentaires

Lorsque nous avons entamé le sevrage à Ahras, nous avons signalé que dès que l'enfant était sevré, parfois bien avant, il était mis à la nourriture commune (à quelques aliments près), que son appétit était alors comblé avec des aliments très riches en calories, en amidon et en matière grasse au détriment des éléments nutritifs, protéines, vitamines, minéraux...indispensable à une bonne croissance.

D'autre part, O. Benseguini considère que le comportement alimentaire comme tout autre comportement, n'est pas neutre. Il est plus ou moins riche de

* Selon cette croyance, ils amusent le nouveau-né dans son berceau, le circoncisent et le protègent contre les maléfices.

signification sur le plan social et économique, mais aussi sur le plan du sacré [1]

Dans cet ordre de choses, les habitants d'Ahras, à l'instar des chaouis des Aurès, en particulier ceux des zones rurales, ont développé au cours des siècles des conceptions qui leur ont toujours dicté des attitudes relatives à la nourriture. Ces conceptions ont inéluctablement obéi aux diverses exigences matérielles et morales qui ponctuent le quotidien de l'individu. Ainsi, les interdits alimentaires affectant les enfants dès la prime enfance jusqu'à l'adolescence et parfois bien au-delà de cet âge, nous révèlent l'intérêt porté aux pratiques alimentaires observées dans cette région rurale relativement défavorisée.

Nous établissons ici, un inventaire des principaux interdits dans la société ahrasienne, indépendamment de toute considération économique ou intellectuelle des différentes familles qui la composent; en effet, l'ensemble des témoignages recueillis auprès de nos enquêtées, notamment les femmes âgées, s'accordent à affirmer que la question relève du domaine de la mémoire collective dont le rôle s'affirme dans ce milieu où les pratiques alimentaires persistent et se présentent comme sacralités: les mêmes interdits et les mêmes comportements stéréotypés vis-à-vis de ces interdits sont observés et maintenus, toutefois avec quelques nuances, parmi la population ahrasienne. Il s'agit d'un véritable patrimoine anonyme transmis de génération en génération.

Si les restrictions ne sont de prime abord qu'une référence à la mémoire collective, certaines interdictions semblent, par contre, être justifiées par des raisonnements plus ou moins fondés. Parmi les aliments entourés de ces croyances et recensés auprès des enquêtées, nous citons les suivants:

- le lactosérum du colostrum est interdit aux enfants et aux adolescents parce qu'il provoque l'éruption d'une acné juvénile, dit-on.
- La viande de poulet donnée à un enfant qui change ses dents de lait, retarderait l'éruption dentaire.
- Celle du bœuf, donnerait de grosses dents.
- Faire manger à l'enfant des œufs avant l'âge de six ou sept mois diminuerait ses facultés intellectuelles et pourrait engendrer chez lui, l'état d'une débilité permanente. C'est la raison pour laquelle, beaucoup de mères ahrasiennes tentent de se procurer des œufs de perdrix; à cet effet, elles engagent généralement les

1-Ouvrage collectif de O.Benseguini, D. Gouzon, K. Nezzal –Logique d'occupation spatiale dans l'Aurès: le cas de Beni-Souik. Constantine 1982

grands garçons et parfois même les hommes qui vont fouiller tous les nids de la forêt avoisinante en quête de ce produit de ponte. Donnés en premier lieu, ces œufs auraient le pouvoir de transmettre à l'enfant l'intelligence et l'éveil de la perdrix.

- La rate et le rein d'ovins donnés à l'enfant et à l'adolescent, entraîneraient le bleuissement des lèvres et des gencives.

- Le rognon, s'il est consommé avant l'âge du jeûne, l'enfant sera dans l'avenir, stérile, croit-on.

- L'enfant deviendrait boudeur s'il mangeait du collier avant l'âge du jeûne.

Pour les interdits relatifs à certaines associations d'aliments, nous n'en avons relevé que deux cas à Ahras mais qui sont observés dans la totalité des ménages enquêtés:

-L'association du poisson et du petit lait provoquerait la dépigmentation de la peau "*lebheg*".

- Boire de l'eau après le beurre rance, l'huile d'olive et l'ail déclencherait la toux ou l'accentuerait si elle était déjà contractée.

-Prendre également l'eau après le piment fort provoquerait les maladies du colon.

Nous avons constaté que ces derniers interdits touchaient d'ailleurs non seulement les enfants, mais les gens de tout âge.

- Pour la cervelle*, le cœur*, les mamelles* et l'intestin*, aucune justification n'a été présentée à propos de leur interdiction. A ce propos, B, l'accoucheuse présente l'argument suivant:" *necni nlehheq abrid n lwaldin ney. Ma llan ḥerrmen tiyawsiwin aya i ymezyanen, ad ilin ẓrin mayef. Necni, assa, aked ma ur nezri c, mbeṣṣeh netteg leɛwayed n lejdud*", (Nous suivons le pas de nos parents. S'ils interdisaient ces aliments aux enfants, c'est qu'il devait y avoir des raisons. Celle-ci nous échappent certes, aujourd'hui, mais cela ne nous empêche pas de perpétuer la tradition de nos ancêtres).

B, un médecin exerçant dans une région rurale des Aurès, évalue la situation dans les milieux où la restriction en matière alimentaire est une pratique encore en vigueur. Selon son témoignage, l'alimentation qui assure la croissance et le développement physique de l'enfant peut être sérieusement déséquilibrée par tous ces

* cervelle : *alli;* cœur : *ul;* mamelle : *tanyeft*
intestin- en fait, il s'agit d'une partie de celui-ci, liée au feuillet : *imen*

interdits auxquels elle est soumise; en effet, dans ces zones, le plus souvent défavorisées, l'enfant souffrant déjà assez des conditions précaires de la vie et de la sous alimentation voit sa situation s'aggraver en étant confronté à toutes ces restrictions, notamment lorsque leurs effets se conjuguent à ceux d'un sevrage précoce. Pis encore, la situation devient alarmante lorsque l'enfant est privé d'aliments ayant un apport très riche en protéines, en calcium et en vitamines.

Les enfants étant la catégorie par excellence affectée par ces interdits alimentaires, il serait utile de se pencher sur cet acteur central pour mesurer ses attitudes vis-à-vis de ces restrictions. Autrement dit, les enfants se soumettent-ils indiscutablement à cette coutume ou bien trouvent-ils des alibis pour la négliger?

Or, d'après les témoignages des femmes enquêtées et des enfants eux-mêmes, il arrive souvent que ces interdits soient transgressés.

A, âgée de neuf ans, est élève à l'école primaire. Elle énumère avec aisance tous les interdits alimentaires auxquels elle est soumise. Elle avoue:" dès que ma mère est occupée, j'ai toujours profité de l'occasion pour m'emparer du premier aliment interdit qui me tombe sous la main, et il ne m'est jamais rien arrivé".

A la question relative à ce sujet, R, une mère âgée d'une quarantaine d'années et de faible niveau d'instruction, avoue qu'elle n'est pas très intransigeante sur la question. Il lui arrive souvent de permettre à ses enfants de consommer certains aliments traditionnellement déconseillés pour les petits. Nous rapportons ici ses propres propos:"*amenzu n tarwa ina uciɣ-as gaẓid qbel ma yesseɣmi. Ma d Yelmawi ɣer weksum ur y- yeği c ul ina ad s-teksey; eggdey ad t-yaɣ. Imerdin snezgmeɣ si teɣmas nes. Degga yebda yesseɣmay, zriɣ belli ziɣ way nettaggad zik lac sis. Seg merdin welliɣ čučeɣ i tarwa ina aksum n ugaẓid, ekkes ma ur d yelli c*" (j'ai donné de la viande de poulet à mon aîné avant qu'il n'ait fait sa première dentition; il a tendu la main vers la chair et je n'ai pas osé l'en priver de peur qu'il ne soit atteint*. Par

---

* atteint (sous entendre par les mauvais coups de djinns) : *ad t- yaɣ*
Aliment rituel, la viande, à Ahras, est imprégnée d'une charge symbolique que les siècles ont marqué. Cette sacralité a suscité des appréhensions vis-à-vis de cet aliment, lesquelles se manifestent dans les comportements des gens, sous peine d'être exposés aux mauvais coups des djinns:
-on ne mange pas la viande dehors.
-on se garde de sortir de chez soi sans s'être lavé les mains et la bouche, si l'on a mangé de la viande.
-on s'abstient d'arracher un morceau de viande de la main d'un enfant et même de celle d'un adulte.

conséquent, j'avoue avoir été très angoissée, vis-à-vis de l'éruption de ses dents. Mais lorsque les premières dents de lait ont finalement percé, j'ai réalisé que toutes les craintes qui nous conditionnaient à ce sujet étaient mal fondées. Par la suite, j'ai donné aux cadets, du poulet dès qu'il est disponible).

Interrogée sur les interdits qui l'affectent elle-même pendant la période de l'allaitement, R fait la réplique suivante:"je ne me prive de rien, évidemment, dans la mesure du possible, aussi bien pendant la grossesse que lorsque j'allaite. D'ailleurs, je ne vois pas de rapport entre ce que je consomme et le lait que je produit".

Par contre, une autre attitude vis-à-vis de la restriction en matière d'alimentation a été relevée chez S. celle-ci est âgée de 35 ans et n'a aucun niveau scolaire. Elle est mère de cinq enfants et appartient à une famille qui vit du faible salaire du père.

S, accorde une grande importance aux interdis alimentaires auxquels elle soumet ses enfants. Pour leur expliquer ses motivations à ce sujet, elle se contente de leur dire " *ur yettihla c*" (cela attire le mauvais sort). Généralement, ils sont obéissants et s'y soumettent sans même chercher les explications, parce qu'il semblerait que l'expression porte en elle-même toute la connotation de l'interdit. Cependant, selon ses propos, lorsqu'il arrive qu'un enfant se saisisse d'un aliment interdit pour le manger, elle ne le lui retire en aucun cas; ce geste serait encore plus dangereux que la transgression de la coutume en question.

Il découle de ces cas représentatifs (choisis parmi une série de témoignages et d'observations sur le terrain) qu'il existe une certaine flexibilité des attitudes vis-à-vis des règles imposées par la tradition qui dicte certains aspects de la vie quotidienne des groupes sociaux, mais, sans doute, non sans cette inquiétude profonde que l'on ressent devant tout ce qui est sacré, ou plutôt, toute transgression du sacré.

En conclusion, bien que beaucoup de parents ahrasiens reconnaissent les vertus de l'allaitement naturel, le recours au sevrage, notamment brusque, demeure un fait. Au même titre que les interdits alimentaires, la pérennité de cette pratique est d'autant plus significative qu'elle met en jeu tout un système de croyances. Cet état de chose trahit un sentiment d'angoisse et de malaise vis-à-vis du sujet, empêchant ces parents, et les mères en premier lieu, à rejeter les préjugés et les croyances et heurter

de front des traditions profondément ancrées. Cela équivaudrait à transgresser un certain ordre établi.

Passées les premières années où l'enfant était totalement dépendant de sa mère et de sa famille, il va commencer à acquérir une certaine autonomie.

Ce point fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE IV : VERS L'AUTONOMIE.

ATTITUDE DES PARENTS VIS-A-VIS DES PREMIERES PERFORMANCES.

Introduction

Tout au long de ses premières années, l'enfant vivait en étroite relation avec sa mère et en totale dépendance. En émergeant par la suite de cette prime relation, il marquera une nouvelle étape, caractérisée par une certaine autonomie vis-à-vis d'autrui et la construction des premières conduites techniques et du langage. Ceci se concrétise dans son premier pas esquissé, ses premiers mots prononcés ou en faisant sa première toilette. Ces premières acquisitions qui marquent les préludes de la personnalité sociale, suscitent un intérêt particulier chez les parents ahrasiens, notamment les mères qui recourent aussitôt à un répertoire riche en pratiques rituelles propices liées à l'événement

SECTION I: Le premier pas

Vers huit mois, selon sa constitution physique, poussé par le désir d'explorer tous les recoins du logis, l'enfant ahrasien, à l'instar de tous les enfants valides du monde, traîne sur quatre pattes et rampe de plus en plus vite. C'est vers cette période que tous les membres de la famille guettent le moment où il se mettra debout.

A Ahras, certaines mères se préoccupent très tôt déjà de savoir si l'enfant marchera tôt ou au contraire, il mettra du temps avant de tenir sur ses pieds. A titre d'exemple, nous prendrons le cas de R, mère de sept enfants et âgée de 42 ans. Elle affirme qu'elle recourt souvent à une pratique destinée à mesurer la prédisposition de l'enfant à la marche, en d'autres termes, s'il a "le sang vif": dès le deuxième ou le troisième jour de la naissance, assise à même le sol dans la position d'une émmailloteuse (jambes allongées et talons joints), elle maintient le bébé sur ses pieds,les mains passées sous ses bras pour mieux le soutenir;" si en le faisant avancer, il arrive à tenir sur ses pieds tout en les remuant dans un mouvement désordonné, l'enfant marchera à un an (*ad iqabel aseggas s tazla*). Si, par contre, ses jambes fléchissent, il ne marchera alors que tard", explique t-elle.

Les témoignages recueillis auprès des femmes du village s'accordent à affirmer que généralement, vers neuf ou dix mois, la mère ahrasienne se met à la tâche d'apprendre à son enfant à se mettre debout:

B est âgée de 26 ans et mère de deux enfants en bas âge. Pour initier son enfant, elle procède par la méthode utilisée par la quasi-totalité des femmes à Ahras et ailleurs également; elle le tient par les épaules ou passe ses mains sous les bras de l'enfant, pendant un court moment, en répétant dans un langage mignard "*bedda hellas, bedda hellas*", altération de *bedd fellak* (lève-toi). Ensuite elle le rassoit "pour que ses petites jambes ne soient affectées par le poids de son corps" dit-elle. Elle répète cette opération dès qu'elle est disponible. Depuis quelque temps, l'enfant de B essaye de se hisser sur ses jambes en s'appuyant sur un meuble. Elle le surveille alors de près, guettant la moindre nouvelle acquisition ; apparemment, elle ne compte pas rater l'heureux événement; pour la mère rurale, ces détails sont de grande importance. Lorsqu'au bout de quelques semaines, il tient enfin debout tout seul pour la première fois, sa mère l'encourage à tenir en répétant, sur un ton solennel, la formule rituelle:"*beddemt a tezdayin u tiḍumt*" (tenez bon palmiers, ne tombez pas), et ce, jusqu'à ce qu'il lâche prise. L'enfant devient de plus en plus autonome : s'il ne marche pas encore, du moins il se lève sans l'aide de sa mère qui guette toujours le premier pas, le plus souvent accompagné de pratiques rituelles.

A partir de ce moment, sa mère l'incite à marcher. Dès qu'il se met sur ses pieds, elle se tient à quelques pas de lui, tend ses bras dans sa direction, dans un geste esquissant une invitation à avancer, en répétant toujours dans le même langage enfantin et mignard " *gel dalla*" (qui donne dans le langage correct, *eger tdarret* < fais le pas>). Lorsque enfin, il tente son premier pas, B jette de l'eau sur le sol entre ses jambes "pour qu'il courre le plus tôt possible", argumente t-elle.

Il découle de cette pratique que l'eau est, dans ce cas, utilisée comme symbole de facilité; dans le langage courant, on dit communément " *yeshel am waman*" (c'est aussi aisé que l'eau qui coule). Cette facilité ne se limite pas à la seule marche, mais, elle engloberait tous les aspects de la vie présente et future de l'individu. La même attitude a été signalée par G. L. Chantréaux chez la femme kabyle qui tenait la nouvelle cachée par crainte du mauvais œil[1].

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 159

La même pratique est observée chez beaucoup de familles à Ahras mais avec de légères nuances.

Chez les At T, famille d'un *aɛezzam* (magicien), lorsque l'enfant tient seul debout pour la première fois, sa mère fait couler de l'eau sur ses pieds, et lorsqu'il fait le premier pas, c'est des bonbons, des dattes et des grains de blé qu'elle jette.

A Ahras, comme dans beaucoup de villages observés à travers la compagne aurasienne, lorsque l'enfant tarde à marcher, alors qu'il a atteint l'âge et l'a dépassé, les parents attribuent, généralement, cela à son "sang lourd". Pour y remédier, on recourt souvent à diverses pratiques rituelles destinées à stimuler la fonction motrice qui fait défaut chez lui. Le répertoire de procédés dont dispose la société féminine rurale, est assez fourni.

S, à peine la trentaine, n'a pas dépassé le niveau d'études moyennes. Après son mariage avec un émigré de France, elle s'installe définitivement avec son mari dans le pays d'accueil, tout en retournant régulièrement dès que l'occasion se présente, à Ahras, son village natal. Son unique garçon a dépassé l'âge de deux ans et n'a pas encore marché. Il semble que les nombreuses consultations des médecins aussi bien en Algérie qu'en France n'ont pas donné de résultat. Selon les propos de S, en commun accord avec son mari (né en France et ayant un niveau d'études secondaires), ils décident enfin à recourir à un procédé rituel, jugé généralement efficace, par la société ahrasienne. Au cours de notre présence à Ahras, nous avons eu l'opportunité d'assister au déroulement de cette pratique rituelle: l'enfant est placé dans un couffin d'alfa (*taklut*), dans lequel on avait préalablement réparti des bonbons. Deux jeunes filles (ses propres tantes) se chargent de son déplacement (cela fait partie de la pratique) tout le temps que dure le rituel. Accompagnés d'une bande d'enfants, ils organisent une quête dans le village allant de maison en maison en chantant le refrain rituel: "*ya lhebci laba yemci*" et l'hôte de répliquer "*incallah yemci*" ou "*yedwa yemci*"*, en offrant des denrées alimentaires, oignon, tomate, pomme de terre,

---

*"*ya lhebci laba yemci*": le petit noiraud ne veut pas marcher. La formule est exprimée dans l'arabe propre à la tribu des ouled Ziane, en provenance de jemmora (wilaya de Biskra), installée depuis plusieurs générations dans cette région des Aurès, en quête de pâturages pour leurs troupeaux. Ce serait une hypothèse sur l'éventuelle origine de cette pratique rituelle.
-"*incallah yemci*" ou "*yedwa yemci*" : il marchera, grâce à Dieu ou il marchera demain.

semoule..., selon ses ressources. De temps à autre, l'enfant distribue une poignée de bonbons au groupe de gamins qui s'élargit au fur et à mesure que le cortège passe par les maisons. La tournée de porte à porte achevée, on rentre à la maison avec le sac contenant les produits collectés qui serviront à la préparation de *acexcux**, plat rituel auquel prendront part tous les enfants ayant accompagné le petit garçon.

Par ailleurs, nous avons constaté qu'à Ahras, ce procédé qui s'effectue en groupe et par étapes, était progressivement délaissé au profit d'autres rites plus adaptés et d'incidence de plus en plus individuelle.

Voici une autre manifestation du rite, telle qu'elle est observée dans une autre famille ahrasienne: L est âgée d'une quarantaine d'années. Elle est mère de six enfants. Pour stimuler son cadet âgé de quinze mois à marcher, elle prépare une galette dans le *fan*. Toute chaude, celle-ci est déposée sur une assiette de façon à la couvrir entièrement, pour produire "un effet de serre". Une fois la galette complètement refroidie, la mère récupère la buée formée sur les parois de l'assiette, l'applique sur les jambes du petit et effectue un bon massage tout en insistant sur les articulations.

Il existe un autre procédé pratiqué, apparemment, par les femmes ahrasiennes en nombre grandissant. Selon les témoignages des enquêtées qui le pratiquent encore, il se déroule ainsi: On dépose une grosse fourmi sur le pied de l'enfant et on lui fait parcourir sept fois sa jambe tout en veillant à ce qu'elle emprunte une ligne plus en moins régulière; ainsi l'enfant prendrait le droit chemin dans sa vie, dit-on

Le premier pas esquissé par l'enfant marque une étape assez importante pour son développement social; cette acquisition implique éventuellement, le début d'une certaine autonomie, notamment vis-à-vis du portage. Cependant, selon certaines femmes ahrasiennes, la situation peut avoir son revers; "si la mère est particulièrement fière de la performance de son tout-petit et amusée lorsqu'il trottine en fournissant des efforts pour garder son équilibre, elle aura tôt fait de se rendre à l'évidence en réalisant que l'étape suivante sera sans répit pour elle; elle doit redoubler de vigilance et surveiller l'enfant de très près", témoigne une vieille femme qui avait élevé en son temps, une dizaine d'enfants. Cette tâche est d'autant plus dure que dans la structure familiale contemporaine, la prise en charge entière du tout- petit relève exclusivement des responsabilités de sa mère.

---

* Galette émiettée arrosée d'un bouillon très épicé. Quand le plat est prêt à être servi, on l'arrose également de beurre fondu et on le garnit d'œufs durs.

Le témoignage de F, âgée de quarante ans et mère de quatre enfants, exprime également l'inquiétude vis-à-vis de cette autonomie:"quelque temps après l'accouchement, dés que j'ai récupéré un peu mes forces, je monte mon métier à tisser. Je profite de ces premiers mois, tant que l'enfant est encore jeune et tient en place. Dès qu'il commence à ramper puis à marcher, je dois constamment le surveiller. Parfois quand je suis débordée par le travail, il m'arrive souvent de l'attacher au pied du lit pour pouvoir me libérer". Signalons d'emblée que cette pratique, fort ancienne, selon les dire de femmes âgées, est très en honneur à Ahras et dans beaucoup de villages aurasiens. Nous l'avons également rencontrée chez plusieurs familles citadines.

SECTION II: Les premiers mots

Comme les berceuses, le langage utilisé par la mère ahrasienne et destiné au tout- petit, est l'expression vivace de la tendresse qui amène naturellement les mots les plus douillets sur ses lèvres.

Nous avons par ailleurs constaté que lorsque les femmes ahrasiennes s'adressent à un enfant en bas âge ou parlent de lui, elles font souvent usage du "langage bébé", riche en diminutifs et essentiellement basé sur l'altération de sons ; cette pratique se produit apparemment sur un mode spontané.

Nous présentons ici un échantillon du lexique enregistré à Ahras et un peu partout dans la campagne aurasienne et avec lequel toute mère semble construire le langage destiné à l'enfant et que celui-ci reprendra par la suite. Il est essentiellement composé de bi syllabes:

Beɛɛl→ lait;
ḥdidi → bébé;
mumma →femme inconnue;
diddi → bobo;
fuffa → feu;
behha → froid;
kutta → chien;
bissa → chat;
exxu → dodo;
bappa → pain;
mema → eau;
Čiči → viande;
hebbu→ datte;
bezzi→ zirawi;
ɛeğği→ veau;
beɛ beɛ→ mouton;
cacca→ cheval;
bubbuc → couscous;
beɛɛu→ fantôme;
xixxi→ saleté;
kukkuc→ souliers;
kemma→ assied;
lulla→ jouet;
bellala→ œuf;
dalla → pied;
quqqa → insecte;
bsasa → main;
baxaxa →tête

Par le processus d'imitation, l'enfant commence à prononcer ses premiers mots, d'abord en monosyllabe puis en bi syllabes pour adopter enfin le langage maternel.

Toutefois, la mère ahrasienne fait également usage du langage "adulte" en s'adressant à son enfant, mais généralement cela n'a lieu que dans des circonstances particulières: lorsqu'elle est emportée ou débordée par les obligations ménagères. La scène d'une mère qui fait retomber sa colère sur son enfant est très courante dans ces milieux; généralement la mère algérienne est très encline à la violence vis-à-vis de ses enfants. A ce sujet, N. Zerdoumi écrit, à propos de la femme tlemcénienne: " les mamans elles-mêmes passent très vite de la tendresse débordante à la fureur déchaînée: il n'est pas rare que les enfants portent sur les bras et sur les jambes, les traces des douloureux "poinçons" maternels, ou, pire encore, celle de la cuillère brûlante appliquée d'une main ferme"[1]

Dans les familles observées, nous avons fréquemment eu l'occasion d'assister à la scène où une mère repousse brusquement un nourrisson, dans un geste de lassitude, en lui adressant sur un ton brutal et spontané : "*ayebni h ad qqimeɣ day ass kamel fellak, ɣri matta h ad geɣ aked neč*" (quand même, tu ne vas pas me retenir ici toute la journée. J'ai trop de choses à faire) ou celle d'une mère qui retire le sein à un enfant en marmottant:"tu absorbes toutes mes énergies"*. Mais, hormis ces excès de colère, somme toute passagère, la mère ahrasienne sait se montrer extrêmement douce avec son tout-petit en reprenant prestement son petit langage et ses mots câlins.

Le corps est également un moyen d'expression et d'apprentissage du langage. Dans ce sens, C. Lacoste Dujardin soulignait que l'apprentissage du fonctionnement du système social du groupe, qu'il s'agisse des rapports internes ou des rapports que ce dernier entretient avec l'extérieur, se faisait dans le corps et par le corps de l'enfant[2].

Il s'agit ici de certains jeux exécutés par les femmes à l'intention des enfants en bas âge, et qui sont pour la plupart des survivances des temps passés. Le plus répandu dans les campagnes aurasiennes, consiste à reproduire la vie quotidienne de la famille rurale chaoui, dans la structure coutumière, avec situation dans l'espace et en se servant de la main; la mère étend la petite main de l'enfant dans la sienne et désigne

---

1- N. Zerdoumi _ enfant d'hier. P .181

* *teryid-ay, tzemmed-ay*

2 - Camille Lacoste-Dujardin: Discrimination garçon / fille à la naissance

le milieu de la paume (*timečelt*) en disant: ma grand- mère tourne le moulin à bras au milieu de la pièce; la base du pouce (*igemzi*): mon grand-père tresse l'alfa devant la poutre;le milieu du pouce: ma tante baratte le lait dans la cour; la musette contenant la viande est suspendue à la poutre. Ensuite, elle place son doigt entre l'auriculaire (*tilḍett*) et l'annulaire de l'enfant: le chacal est passé par là; hum! L'odeur de la viande l'attire, mais là, il ne trouve rien;elle avance le doigt entre l'annulaire et le majeur (*alemmas*): là aussi, il ne trouve rien; elle avance alors le doigt entre le majeur et l'index (*eccahed*):il ne trouve non plus rien (elle fait la moue qui exprime la déception) et il est affamé; après l'index: il aperçoit enfin la viande, mais le vieux grand-père également; elle déplace son doigt sur le dos de la main de l'enfant vers le poignet (*tinemrit*): il a fait le tour du logis et il perd espoir; les doigts remontent comme des pattes le long du bras: où est ce que je vais passer la nuit? Où est ce que je vais manger? Arrivée au creux de l'aisselle (*allay n taddeɣt*), elle le chatouille en répétant sur un rythme accéléré: c'est ici que je passe ma nuit! C'est ici que je mange!

Les paroles qui accompagnent ce jeu prennent fréquemment la formule suivante:

Nanna tezzad takerkurt day, dadda yettellem tadersa ɣer tgidit, ɛemti tessrugil tagecculț ɣer imi n tterɛet, taclut tugel ɣer tgidit. Yuss ed wuccen ireyyeh aksum; yelluẓ. Yuɣed sya lac, ibermed sya lac, yenḍed sya lac: mani kkaleɣ, mani nnaseɣ, mani kkaleɣ, mani nnaseɣ. Day kkaleɣ, day nnaseɣ! Day kkaleɣ, day nnaseɣ!

Soulignons que dans ce jeu, le choix du langage employé est adapté à l'âge de l'enfant avec lequel on joue.

De ce fait, à travers ce jeu, où la main incarne la pièce de séjour aurasienne, on vise aussi bien l'apprentissage du langage à l'enfant que l'identification des rôles sociaux de chaque membre de la famille. On remarque l'absence du père et de la mère dans ce jeu. Sans doute, leur rôle y est-il représenté implicitement parce que les travaux aux champs leur incombent dans cette société auparavant agraire.

De nos jours, avec le changement progressif de la structure domestico-économique, le jeu subit parfois certaines modifications touchant essentiellement les paroles qui accompagnent les doigts dans leur course. Ainsi, certains actants (grand-père, grand-mère ou tante) sont éliminés, d'autres sont, par contre, introduits (mère, sœur, ...). Parfois le poste de télévision ou la machine à coudre trouvent leur place dans la petite main, impliquant de nouvelles activités sociales.

Ce jeu est destiné aux enfants à partir de sept ou huit mois.

Un autre jeu s'exprimant également dans le corps du tout-petit, consiste à tenir les petites mains et les taper l'une contre l'autre, en répétant dans un langage mignard:

❖ *Kebba besasa, kebba besasa**

Ad tcerbed lmerq n iyid

Tape les petites mains, tape les petites mains

Tu mangeras du bouillon de chevreau

Ce jeu si simple mais très en honneur dans ce versant de l'Aurès, est à la fois un apprentissage linguistique et sensori-moteur, dans la mesure où l'enfant apprend aussi bien à imiter les sons qu'à reproduire des gestes.

Selon la croyance locale, l'enfant qui tarde à parler aurait "le sang lourd". Devant un tel handicap, la presque totalité des parents ahrasiens affirment qu'ils ne sollicitent pas le médecin, le problème ne relevant pas de ses spécialités; il serait d'un autre ordre, selon leurs propos. Or subsiste à Ahras, un très vieux rite destiné à restituer cette faculté qui fait défaut chez l'enfant. De nombreuses familles y recourent au besoin quels que soient leur conditions matérielles d'existence ou leur niveau d'instruction. Selon les témoignages de nos enquêtées, pour l'exécution de cette pratique rituelle, on procède comme suit:

La mère fait le tour des maisons en quête de langues de chèvres sacrifiées pour *lɛid ameqran*. Après avoir collecté sept bouts de langues, elle les prépare en bouillon puis les écrase dans un moulin à bras et les donne à manger à l'enfant. Autrefois, celui-ci, après avoir consommé ce petit plat, devait boire de l'eau provenant de l'endroit du ruisseau où tourne la turbine du moulin à eau.

Nous constatons à travers ce rite, la référence faite à la symbolique du moulin; en fait, dans le langage courant aurasien, aussi bien berberophone qu'arabophone, il semblerait que le moulin symbolise le bavardage. On dit communément dans ce sens, "*yezzaḍ am tkerkurt*" (littéralement, il bourdonne comme un moulin à bras).

---

*kebba bsasa:altération phonétique de "ut tifassin"(diminutif de ifassen)

SECTION III: La propreté

De manière générale, la mère ahrasienne ne paraît pas prêter beaucoup d'attention aux questions se rapportant à la propreté de son petit. L'aridité du climat, les moyens d'existence précaires de beaucoup de familles et l'inefficacité du chauffage dans les demeures généralement mal aménagées, font que les enfants ne soient pas régulièrement baignés. En outre, mises à part quelques maisons, les autres constructions du village ne disposent pas de salle de bain aménagée.

Mais la défaillance des moyens matériels ne semble pas être la raison principale de cette négligence vis-à-vis de l'hygiène infantile. Celle-ci relèverait également de motifs d'un autre ordre, lesquels se manifestent dans un comportement superstitieux particulier signalé chez un grand nombre de femmes ahrasiennes.

Au cours de l'entretien que nous avons eu avec Z, la trentaine, illettrée et mère de trois enfants tous très jeunes, celle-ci nous révèle qu'elle n'est jamais gênée outre mesure devant l'état de malpropreté de sa progéniture. Bien au contraire, redoutant excessivement le mauvais œil, elle a une profonde conviction que les enfants sont ainsi préservés. Ce qui importe le plus pour elle, c'est qu'ils soient en bonne santé.
"Un enfant bien entretenu et bien habillé, dit-elle, attire les envieux; il est ainsi exposé aux effets maléfiques du mauvais œil".

En revanche, avec l'émergence de la nouvelle génération de jeunes mères, nous constatons que le comportement vis-à-vis de la propreté des petits ahrasiens change relativement. En effet, il semblerait que ces jeunes mères subissent de multiples influences, et celle de la télévision n'est pas des moindres; ayant été jeunes célibataires voire adolescentes dans un passé récent, on ne peut mesurer l'impact que les séries diffusées sur les différentes chaînes de télévision puisse avoir sur leur esprit, sachant pertinemment que le feuilleton mexicain doublé est un rendez-vous sacré pour la quasi-totalité des jeunes femmes. Ces feuilletons qui ne cessent de propager des images reflétant le grand luxe et les modes de vie raffinés, contribuent, sans doute, pour une grande part à développer un certain goût de rénovation chez cette catégorie de femmes. Cela se manifeste, entre autres, dans la façon dont on entretient les tout-petits: ils sont, dans la mesure du possible, assez bien habillés et régulièrement nettoyés.

Selon l'habitude en cours à Ahras, généralement, lorsque l'enfant commence à peine à marcher, on ne lui met plus de couches. Il fait ses besoins naturels à tout lieu

et à n'importe quel moment, sans aucun conditionnement. Et dans la plupart des cas, cela ne semble pas répugner outre mesure la mère qui le nettoie avec un linge humide ou le lave s'il fait assez chaud et le change*. Toutefois, certaines femmes ne ménagent pas leurs enfants; durant notre enquête, nous avons souvent eu l'occasion de voir des femmes, à l'exemple de N, 47 ans, de famille paysanne et mère de sept enfants, nettoyer le petit à eau abondante dans la cour de la maison et en plein hiver. C'est le cas généralement de mères de familles nombreuses débordées par les travaux ménagers et devant s'occuper de plusieurs enfants en bas âge. Sauf quelques exceptions (jeunes mères, mères instruites ou influencées par les modèles citadins...), beaucoup de mères ahrasiennes n'aiment pas serrer leurs enfants dans des couches plastiques " comme font les mères citadines; cela risque d'irriter la peau du bébé", raisonnent-elles.

Ce n'est généralement, que vers deux ans que la maman ahrasienne commence à initier l'enfant à faire ses besoins dans un pot, si elle en dispose, dans la fosse d'aisance ou, dans le cas échéant, un coin de la cour de la maison, mais, paraît-il, sans pour autant lui fixer une échéance pour apprendre la propreté. Selon les témoignages de F, 37 ans et mère de cinq enfants dont le dernier, âgé de deux ans: "*ur yelli c n furṣi. Yella wass ani h ad yeɛna taqeṣrit iman ennes*". (ce n'est pas une tâche à accomplir à tout prix. Un jour ou l'autre, il sentira l'envie d'aller tout seul sur le pot). Pour cela, elle le prépare progressivement en le familiarisant avec les gestes et les mots reliés à l'élimination. "Ainsi, ajoute t-elle, l'enfant commence à signaler son besoin, et à chaque fois, sa sœur aînée ou moi même, selon notre disponibilité, l'accourons, le plaçons dans la position adéquate tout en le maintenant. Le manège se renouvelle ainsi, jusqu'à ce que l'enfant soit capable de se débrouiller seul".

Si la maison ne dispose pas de salle de bain, et c'est le cas pour la quasi totalité des foyers à Ahras, on réserve généralement un coin de la cour pour les ablutions quotidiennes. L'enfant qui observe chaque matin ses aînés se laver, finit par s'imprégner du geste.

Au cours de notre séjour chez une famille paysanne, le petit K, âgé de trois ans, fait ses premiers apprentissages ; il commence à se laver seul, sans que cela ne

---

* L'été, de nombreux enfants ahrasiens en bas âge ne portent pratiquement pas de culotte, notamment les garçons. Sur ce point, les parents ne sont pas particulièrement intransigeants tant qu'il ne s'agit pas de filles.

fasse vraiment l'objet d'un apprentissage particulier de la part de sa mère. En fait, il apprend en imitant celle-ci ou son frère aîné de quatre ans ; il prend le broc d'eau, se saisit de la savonnette déposée à cet effet sur une planche dans la cour et commence à se débarbouiller les mains et la figure tant bien que mal. La mère, souvent absorbée par la multitude d'obligations domestiques, n'intervient que rarement dans cette toilette, apparemment pas très régulière, pour nettoyer un visage mal rincé ou renforcer un apprentissage par de petits gestes ou de petites orientations.

Par contre, chez les B, une famille où les parents sont relativement instruits, nous avons remarqué que c'est à la mère (26 ans) qu'incombait la tâche de faire la toilette quotidienne de l'enfant, « je suis souvent trop occupée pour le regarder faire et vérifier s'il se débrouille bien. Alors pour gagner du temps, je m'en charge moi-même jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se prendre en charge tout seul et sans assistance », explique sa mère.

Enfin, ce n'est que vers l'âge de six ou sept ans, avec l'entrée à l'école que la toilette matinale devient vraiment un geste obligatoire à accomplir régulièrement. A partir de cet âge, l'enfant ahrasien devient généralement très méticuleux dans sa besogne, même par les temps les plus froids.

Pour esquisser une conclusion sur ces points précis, nous tenterons d'avancer que cette tendance à la souplesse et la tolérance en matière de propreté physique des enfants en bas âge observée chez les parents ahrasiens, s'accorde avec les théories développées par la plupart des spécialistes de la psychologie infantile ; ceux-ci pensent qu'un apprentissage de la propreté précoce ou trop sévère peut conduire à une personnalité rebelle par exemple.

Dans le chapitre VI nous aborderons un moment fondamental dans la vie du garçon, la circocision.

CHAPITRE VI: LA CIRCONCISION

Introduction

Classé parmi les rites de passage associés à des événements fondamentaux qui jalonnent la vie de l'individu (naissance, septième jour, quarantième, mariage), la circoncision est dans son acception initiale, conçue comme un rituel étroitement lié au domaine religieux et mystique, renvoyant à des implications socioculturelles spécifiques aux sociétés marquées par des attitudes favorables vis-à-vis des croyances

et de la magie. Bien qu'elle ait existé bien avant l'avènement de l'Islam, elle fut adoptée par la communauté musulmane qui en fit un acte obligatoire

*Très répandue parmi les ethnies de l'Afrique, de l'archipel malais, de nouvelle guinée, d'Australie et des îles du pacifique, la circoncision qui y est presque toujours associée aux rites traumatisants de la puberté *, semble, par contre, avoir toute une autre signification dans la tradition musulmane, à savoir la purification spirituelle.*

De nos jours, la pratique se libère progressivement de ce caractère magico religieux et gagne de plus en plus du terrain, affectant ainsi divers milieux sociaux aussi rationnels soient-ils- les médias et les contacts permanents avec les pays d'outre mer nous apprennent que la pérétonie, même de faible incidence, est de nos jours exercée dans certains centres hospitaliers européens sur des enfants non musulmans. Dans cette optique, la circoncision peut également répondre à un impératif d'un autre ordre, corrélé à sa vertu thérapeutique. Il semble de ce fait, que cette opération mineure pratiquée pour des raisons d'hygiène devient une tradition dans la pratique médicale moderne.

Notons également, que l'excision de la fille, un acte encore en honneur dans certains pays d'Orient et d'Afrique, n'est pas pratiquée en Algérie et dans les pays du Maghreb.

Les témoignages recueillis auprès de vieilles personnes s'accordent à affirmer qu'à l'instar des milieux traditionnels aussi bien ruraux qu'urbains, à Ahras, dans la structure coutumière, le garçon était circoncis entre cinq et sept ans. Cette étape de sa vie correspondrait au moment où il quittait l'univers des femmes pour faire accès à la société des hommes où il devait recevoir un apprentissage de la vie extérieure. Dans ce sens, la circoncision marquait le passage de l'espace domestique à l'espace publique. Il marquait au même titre le début de sa participation aux activités du groupe: il devenait berger et apprenait peu à peu à prendre part aux travaux agricoles. L'enfant qui se détachait ainsi de la possession féminine affirmait par là même son appartenance et son identité masculine. Dans cette perspective, nous nous accordons avec N. Zerdoumi pour affirmer que la circoncision considérée dans ce contexte spatio-temporel, "constitue dans la vie de l'enfant une étape importante associée à

---

*Encarta 2004

l'idée d'un passage d'une catégorie sociale dans l'autre"[1], notamment si l'on sait pertinemment que l'événement était bien marqué par de grandes festivités qui solennisaient en quelque sorte la transition. Dans ces conditions, la circoncision peut être considérée comme un rite d'agrégation. Ayant observé les pratiques rituelles liées à la célébration de l'événement, G. L. Chantréaux constate que "de toute évidence, la circoncision n'apparaît pas comme une pratique islamique et les rites qui l'accompagnent ici paraissent bien berbères"[2]

Cependant, il serait significatif de signaler que sous l'effet des mutations sociales et politiques qui s'opèrent dans la société globale et, par conséquent, dans ce milieu, on assiste à une réinterprétation du sens du rite de la circoncision; alors que dans l'organisation traditionnelle il impliquait le passage de l'espace domestique à la vie extérieure, politique et publique, dans la nouvelle structure, la transition ne semble pas toujours perceptible; de nouvelles références culturelles, de nouvelles attitudes sont adoptées et l'enfant peut être circoncis dès le septième jour après sa naissance. Ce comportement social est en effet inspiré de la pratique sunnite reprise et revalorisée dans beaucoup de milieux influencés par l'afflux du courant islamiste qui a profondément marqué la dernière décennie du vingtième siècle. Dans ces conditions, et tel que nous l'avons observé sur le terrain, la cérémonie de la circoncision est confondue avec celle de la première coupe de cheveux et du rite de la pesée des poils coupés dont l'équivalent du poids en or est donné aux pauvres sous forme de denrées alimentaires ou en espèce.

Cependant, pour éviter toute extrapolation hâtive, remarquons d'emblée qu'à Ahras, cette pratique n'est que de faible incidence. L'âge de la circoncision n'est alors pas fixe. Il varie en fonction des familles, selon les circonstances et parfois, les impératifs qui s'imposent sans pour autant faire règle stricte.

Tel est, à titre illustratif, le cas enregistré à Ahras, de A et C, deux frères âgés respectivement de six mois et de cinq ans, cadets d'une fratrie de quatre enfants et appartenant à une famille paysanne. Leur circoncision a lieu le même jour. Les choses telles qu'elles sont conçues par leur mère, une femme d'une quarantaine d'années, sont

---

1-N. Zerdoumi – enfants d'hier. P 203

2- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 177

exprimées dans ses propos que nous rapportons ici: "pour circoncire C, il faudrait faire égorger un mouton pour inviter la famille proche. Or, vu nos conditions matérielles d'existence précaires, nous n'avons pas les moyens de procéder ainsi pour chaque enfant, alors, avons-nous décidé de profiter de l'occasion pour lui joindre son frère cadet".

En règle générale à Ahras, la circoncision a lieu de préférence le jour de la fête du sacrifice (*lɛid ameqran*) ou lors d'une cérémonie de mariage d'un proche parent mâle (oncle, cousin, grand frère...). Selon les dires des parents enquêtés, ils optent pour ces occasions parce que la viande qui coûte excessivement chère pour la plupart des bourses, y est disponible; on peut ainsi inviter les plus proches à prendre part au plat du couscous préparé pour l'occasion et du même coup, nourrir convenablement le circoncis pendant la période de convalescence.

Lors de nos enquêtes, le plus souvent participantes, effectuées au niveau de diverses familles ahrasiennes, nous avons remarqué que le déroulement de la cérémonie ne revêtait pas toujours la même modalité dans tous les ménages observées. Parfois, la façon de faire est tributaire de paramètres de différents ordres, à savoir, les conditions matérielles d'existence, le niveau d'instruction des parents et leurs convictions idéologiques et religieuses.

Ainsi, chez les At L, une famille paysanne, le rite s'est déroulée comme suit: la veille, au soir, la mère fait à l'enfant la toilette d'usage puis procède au rite du henné qui n'est accompagné d'aucune fête. Les plus proches parents arrivent le lendemain matin, accompagnés le plus souvent de tous leurs enfants. Selon la coutume en cours à Ahras, dès qu'une femme est sur les lieux, elle manifeste son arrivée par des youyous auxquels la mère répond par ces mêmes cris de joie. Lorsque toutes les invitées sont enfin réunies, la fête commence; pendant que la plupart des femmes célèbrent l'événement en chantant, dansant et s'amusant, la mère, les sœurs et les tantes paternelles, elles, s'empressent autour de l'enfant. On lui met des habits neufs spécialement achetés pour l'occasion: une chemise blanche, un pantalon neuf, des babouches blanches, une gandoura, des chaussettes neuves et un foulard vert noué autour du cou. Celui-ci aurait le pouvoir d'éloigner les effets maléfiques des djinns et du mauvais œil. Pour le même effet recherché, une Main de Fatma est attachée à sa robe. Sa mère lui suspend au cou une amulette, faite à son intention par l'imam du village; ainsi, l'enfant est triplement préservé.

Cette étape de l'habillement est exécutée au rythme d'une chanson, composée de deux vers et répétée alternativement par les femmes qui se sont spontanément organisées en deux groupes:

❖ *Uma n tkebrin* Mon frère qui porte la gandoura (de la circoncision)
D adbir n trekkabin est un pigeon des soupentes

Ce chant est exécuté sans aucun accompagnement instrumental.

Par la suite, les parents conduisent l'enfant chez le médecin, à Timgad. Des membres de la famille, hommes et femmes, se joignent à eux formant un cortège de quelques voitures. Le départ est salué par une série de coups de feu et de youyous. Les femmes restant à la maison vont profiter de ce retour du calme pour préparer la couche de l'enfant et installer le *bendu*, confectionné la veille par la grande sœur: une longue ceinture de laine multicolore (*tahezzamt timṛemmemt*) suspendue au plafond-nous l'avons déjà mentionné plus haut, lors des constructions des maisons, on prévoit souvent des crochets ou des anneaux placés au plafond. Elle est garnie de bijoux en argent, un foulard vert, pommes, poires, bananes, bonbons, grenades, paquets de biscuits et de chocolat…., enfin, toutes sortes de délices pouvant distraire l'enfant: ce serait la fonction essentielle du *bendu*. Selon la conception locale, les bijoux et le foulard sont destinés à chasser les effets du mauvais œil et des puissances occultes, pour lesquelles, le nouveau circoncis devient une proie facile.

De l'autre côté, à la clinique, le père et l'oncle accompagnent l'enfant dans la salle d'opération. Les femmes pénètrent dans une salle d'attente en répétant la même chanson commencée à leur arrivée et qui n'est qu'une invocation à Dieu pour protéger l'enfant:

❖ *Qadem Rebbi d RRsul* Evoquons en premier lieu Dieu et son messager
Muhammed d nnebbi Le prophète Mohamed

Le moment de l'opération approche, la joie et l'allégresse se dissipent peu à peu de ce milieu féminin, cédant la place à une angoisse de plus en plus profonde: on raconte que beaucoup d'enfants décèdent sur la table d'opérations. Les femmes changent de chant et de rythme. Les paroles de la chorale exécutée alternativement par deux groupes de femmes, sont plus appropriées à ce moment crucial.

Arwah ay ahağğam hâtez-vous, Monsieur le coiffeur
Arwah yebred wuzzal hâtez-vous le fer refroidit.

Ce chant répété sur un air particulièrement langoureux, revêt un aspect solennel qui suscite les plus fortes émotions, notamment, lorsqu'il est associé de

pratiques rituelles observées par la mère du circoncis tout au long de l'opération* Pour beaucoup de femmes, cette étape peut provoquer de profondes émotions qui se manifestent le plus souvent par des pleurs, en particulier chez les plus sensibles

La chorale passe à une deuxième chanson. Celle-ci, connue dans de nombreuses régions de l'Algérie, est un quatrain chanté en arabe.

Taher ya lemtaher	Ô Monsieur l'opérateur, circoncis mon fils
Saha Llah inejik	que Dieu te préserve
La tejreh wlidi	ne fais pas trop mal à mon enfant
La neɣdeb ɛlik	pour que je ne me fâche pas.

_Lorsque enfin, l'enfant en larmes* est sorti de la salle d'opération, porté par son oncle, les femmes se précipitent vers lui, en entonnant sur un ton gai qui exprime un profond soulagement, la chanson consacrée:

---

*Il y a quelques années, l'opération de la péritonie avait lieu à la maison. L'opérateur était en général, un infirmier et dans le cas échéant, un coiffeur de métier ou simplement un homme expérimenté et habile. Selon la coutume qui a de tout temps dicté les comportements des gens, surtout en de pareilles circonstances, la mère devait dénouer ses cheveux et pendant le déroulement de l'opération, elle plongeait son pied droit dans un récipient rempli d'eau froide et le gardait ainsi jusqu'à l'achèvement de la circoncision. Nous avons eu l'occasion de voir, au cours de l'année 2000, une femme médecin observer solennellement ce rite lors de la circoncision de son fils. G. L. Chantréaux signale que cette survivance est attestée par la similitude des rites observés pour la même occasion au Maroc. Dans le Moyen Atlas, par exemple, a lieu un rite semblable: comme en Kabylie, la mère se tient, durant toute l'opération, debout dans une guesâa remplie d'eau, tenant à la main un roseau auquel est attaché un chiffon. (G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 178.

*Les vieilles femmes racontent qu'autrefois, pour calmer un nouveau circoncis en pleurs et le distraire, on usait d'un subterfuge très efficace ; à peine l'opération terminée, on lui donnait une grenade (*tarmunt*)et on lui recommandait sur un ton pressant:" tiens! Il est à toi, venge-toi, vise bien le front et frappe (*hat ɣrek. ut-it. merz-as*), faisant allusion à l'opérateur. Petit à petit, l'enfant se détournait de son propre état et concentrait son attention sur ce front qui s'offrait à lui. Il visait puis lançait le projectile vers l'opérateur qui simulait la douleur. Vengé, l'enfant se calmait sitôt après.

Uma d afer n wedbir	Mon frère est comme une aile de pigeon
Hesbeɣ-t d azṛef yugir	Je l'ai confondu avec de l'argent qui coule
hefḍ-as a Rebbi babas	Ô Dieu préserve son père
ṭewwl-as di leɛmer labas	Et donne lui une longue vie

Quelques femmes se mettent alors à danser, soutenues par des battement des mains rythmés. On se met à distribuer des poignées de *buqecqec* (mélange de dragés, de cacahuètes, de noix, d'amandes, de morceaux de sucre et de dattes) à toute l'assistance y compris l'ensemble du personnel de la clinique. Pour le praticien, on a réservé *tirezzaf**, un sac contenant *aḍemmin*, amendes, noix et cacahuètes. Cette pratique, dit-on, sert de sortilège pour éloigner les maléfices de toutes sortes, notamment le mauvais œil, (*dafaɛat bla*).

Enfin, le cortège se reforme et se met en mouvement vers Ahras sous les détonations des fusils et des youyous.

A la maison, on installe le nouveau circoncis dans la couche qui lui est réservée, le *bendu* à portée de main. Les invités défilent pour le féliciter et lui remettre des billets de banque. A ce moment, ainsi que le dicte la tradition en cours dans ce versant de l'Aurès, la famille maternelle entre en scène pour l'installation du *aqdih* (cadeau) qu'elle offre. Il est monté par les tantes maternelles au chevet de l'enfant. C'est un grand couffin d'alfa (*taklut*) rempli de grains de blé et décoré avec des fruits de saison, un régime de dattes, des bonbons, des œufs, des concassés , des bougies, des robes ou des foulards destinés à la mère, des savonnettes, des flacons de parfum, des cannettes de jus... Le montage de *aqdih* est exécuté au rythme des youyous et d'un chant approprié:

Ḍell ed a zina n lefjer	viens voir ma belle
Ihundan usin-ken	les présents vous sont parvenus

Selon les témoignages de femmes âgées, autrefois, c'était les oncles maternels qui se chargeaient de l'installation des *iqdihen*. Et cette étape à elle seule faisait l'objet de tout un cérémonial, presque aussi important que celui lié à la circoncision elle-même. Chacun d'entre eux ramenait toute une charge de mulet contenant un *sakku* (sac double que l'on met sur le dos du mulet) rempli de blé et de tous les

---

**Tirezzaf*- littéralement, denrées alimentaires que l'on emporte avec soi lorsqu'on rend visite à quelqu'un. Le mot dérive du verbe *erzef*: rendre visite à quelqu'un

Par extension, le mot a pris le sens de : présent, cadeau.

accessoires nécessaires. Ils passaient alors, à tour de rôle et, leurs cadeaux étaient respectivement annoncés par un membre de la famille alliée. L'installation de chaque aqdih était célébrée par des youyous, des coups de feu et des danses exécutées en l'honneur de l'homme qui venait de le monter. Selon le nombre le de ses oncles maternels et leur situation matérielle, l'enfant pouvait recevoir jusqu'à une dizaine d'iqdihen, aussi généreusement décorés les uns que les autres. C'était d'ailleurs, dans de telles occasions que le frère pouvait manifester son affection à l'égard de sa sœur (la mère du circoncis) et que le sentiment d'alliance entre les familles trouvait son expression.

Le soir, les invités prennent part au repas. On sert d'abord les hommes, ensuite les femmes et enfin, les enfants s'ils n'ont pas déjà mangé avec leurs mères.

Dans la deuxième famille observée, les parents sont relativement instruits. Ils ont tous les deux atteints la fin du cycle des études secondaires. La circoncision a lieu le lendemain du *lɛid ameqran*. Après avoir été habillés de leurs *tikebrin* (tenue de la circoncision), les deux enfants, âgés de trois ans et de quatre ans, sont conduits par leur père et leur oncle chez le médecin, sans la moindre cérémonie.

Pour les préserver des mauvais effets des forces occultes et du mauvais œil, la mère a pris le soin de leur attacher aux chevilles des petits sachets contenant du sel (*takemmust n lmelh*) et, de garnir leurs gandouras de Mains de Fatma. Croyant profondément aux effets pernicieux de touts sortes de maléfices, les parents ahrasiens évitent généralement de circoncire deux frères en même temps:cela attirerait le mauvais œil. En revanche, lorsqu'un impératif s'impose, ils redoublent de vigilance et les enfants sont alors entourés de mille précautions. Aucune fête n'est organisée pour célébrer l'événement et seuls les intimes prennent part au repas préparé pour l'occasion. Dans ce sens, Z (28 ans), la mère des garçons, présente son point de vue en ces propres termes:" toutes les pratiques rituelles qui accompagnent la circoncision sont prohibées par la chariâ. Celle-ci veut que l'opération soit exécutée dans la discrétion".

La même attitude vis-à-vis de ces pratiques a été constatée Chez les L, une famille paysanne. Cependant, bien qu'on procède sur le même modèle, la justification avancée par les parents relève plutôt d'un autre ordre, à savoir la crainte d'attirer le mauvais sort par trop de bruit (*ur yettihla c*). Z, la mère du garçon, est âgée d'une

quarantaine d'années. Elle affirme ne pas croire au mauvais œil, "c'est une question de superstition". Il suffit de ne pas y croire. Si on y croit, on est conditionné et le mal nous touchera inéluctablement" dit-elle. En revanche, le ton déterminé du témoignage ne nous empêche pas de déceler une certaine contradiction. Celle-ci est d'autant plus significative que l'écart entre le discours tenu et la réalité est important ; en effet, au retour du nouveau circoncis, Z ne manque pas de brûler en fumigation du benjoin et de jeter du sel sur le feu.

A l'instar des autres milieux ruraux aurasiens que nous avons eu l'occasion d'observer et où les croyances marquent encore les comportements, à Ahras, le nouveau circoncis est considéré comme un être vulnérable, constamment exposé aux maléfices de toutes sortes. C'est, sans doute, la raison pour laquelle, la mère veille assidûment à sa préservation. Dans cette perspective, la coutume en vigueur veut que l'enfant ne reste pas seul pendant la période de la convalescence, parce que ce serait le moment propice pour les djinns de s'emparer de lui. Aussi, la mère, lorsqu'elle est occupée, charge t-elle souvent d'autres enfants à lui tenir compagnie. Généralement, cette faveur est facile à avoir des enfants, d'autant plus qu'ils sont attirés par les *bendu* et les *iqdihen* généreusement garnis, ou les petites douceurs dont le circoncis est souvent gratifié.

Dans beaucoup de familles ahrasiennes, par mesure prudentielle, le nouveau circoncis n'est pas autorisé à sortir avant le troisième ou le quatrième jour. Il semblerait que toute transgression à cette précaution aurait des conséquences fâcheuses sur l'enfant.

Voici l'histoire rapportée du petit F, âgé de trois ans, qui a profondément bouleversé les habitants d' Ahras pendant des mois. C'est le lendemain de sa circoncision. Il joue dans la cour de la maison lorsque, par inadvertance, il heurte avec son pied, la poubelle qui se renverse sur lui. C'est alors qu'il s'évanouit (*yexsi*); il est par la suite tombé malade. Ses parents âgés d'une trentaine d'années et faiblement instruits, n'auraient pas jugé nécessaire de consulter le médecin; le mal n'étant pas physique, il relève d'un autre ordre: on s'accorde tous à affirmer que c'est un coup de djinns* provenant de la poubelle, leur lieu de prédilection. En revanche, des *talebs* ont été sollicités, des amulettes écrites, des talismans confectionnés et divers produits (benjoin, encens...) brûlés en fumigation mais l'état de l'enfant a dépéri peu à peu et

---

- *yuɣ-it* ou *yettwawet*

au bout de quelques jours, il décède.

La même attitude prudentielle a été signalée par G. L. Chantréaux dans la famille kabyle, où l'enfant était mis en retraite de sept jours pendant lesquelles il lui était interdit d'enjamber de l'eau ou des ordures et de recevoir la visite de toute personne en état de passage.[1]

La circoncision tient généralement lieu un jour de *Moussem*, le Mouloud ou *Lɛid ameqrane*. Aucune fête ne célèbre l'événement; c'est illicite (*d lahram*), nous explique t-on. Toutefois, certains moments sont marqués par des youyous suivis de détonations de fusils: moment de la toilette, lorsqu'on lui enfile le costume d'usage, ensuite le départ chez le praticien et enfin le retour du nouveau circoncis. A la maison, tout se déroule en présence des intimes pour lesquels on prépare le plat rituel, le zirawi, auquel il prendront part avant de retourner chez eux, après avoir félicité le garçon et lui avoir offert des billets d'argent.

Selon les témoignages de nos enquêtés et les données de terrain, le rite relatif à l'enterrement du prépuce est encore de nos jours observé dans la quasi-totalité des familles ahrasiennes, tous niveaux d'instruction et conditions matérielles d'existence confondus, à l'exception de quelques ménages. Pouvant faire l'objet de manœuvres magiques et de sorcellerie, dit-on, le bout de chair récupéré après l'opération de pérétonie est remis à la mère qui, se référant à son répertoire rituel va exécuter les gestes propices.

Lors d'un séjour à Ahras, dans le cadre de l'enquête, nous avons eu l'occasion d'assister, dans deux ménages, au déroulement de ce rite:

- Chez les At T, le mari est ouvrier professionnel dans une société au sud, son épouse M (45 ans) est femme au foyer. Ils sont tous les deux illettrés. Le lendemain de la circoncision, la mère munie d'un bol contenant du blé, une fibule en argent et le bout du prépuce, se rend au petit potager qu'elle entretient depuis quelques années. A l'aide de la fibule elle creuse un petit trou dans la terre, y répand une poignée de grains de blé. Elle dépose alors soigneusement le bout de chair dessus puis le couvre d'une autre poignée de blé. En dernier lieu, elle recouvre le tout de terre fraîche.

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 179.

Interrogées sur la symbolique du blé et de l'argent dans ces occurrences, les femmes ont, presque unanimement, fait référence à la fertilité.

-Dans le ménage des At L, le père, B, est agent administratif et la mère, O, qui n'a pas dépassé le niveau de 3° Année primaire est femme au foyer. Dans cette famille, le rite est exécuté à *lemzayer**, en présence de quelques proches parentes (tantes et cousines) et de beaucoup d'enfants. Après avoir enterré le morceau de chair enduit de henné, la mère distribue des dattes et des morceaux de sucre aux enfants qui n'ont jusque là manqué aucune étape du rituel depuis le retour du nouveau circoncis à la maison; ils assistent d'ailleurs à toutes sortes d'événements à incidence familiale. Après le départ du minuscule cortège féminin, quelques petits curieux tentent de déterrer le prépuce, mais ils sont vite dissuadés par leurs aînés, parce qu'il est entouré de profondes croyances liées aux djinns et aux puissances occultes.

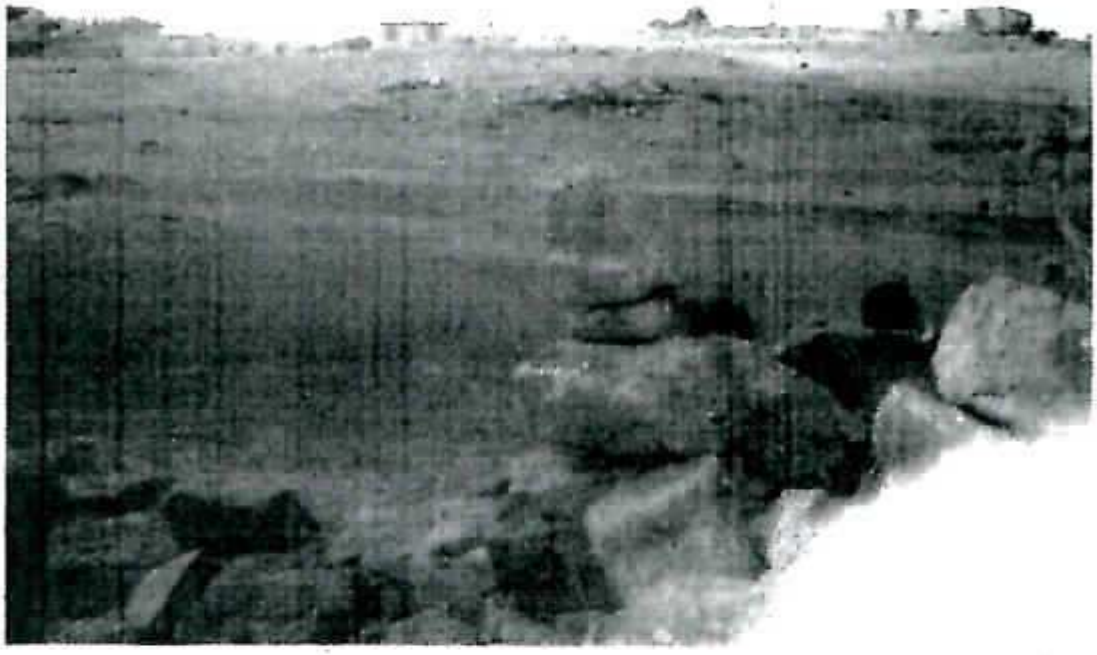
Par ailleurs, nous avons enregistré dans un petit nombre de familles, un délaissement total du rite. Il s'agit particulièrement de certaines familles où les parents sont assez lettrés ou d'autres foyers imprégnés par les idées islamistes très en honneur au courant de la dernière décennie.

Selon les témoignages de nos enquêtées et nos propres investigations sur le terrain, les soins consacrés au nouveau circoncis sont variés et cette diversité semble parfois, faire objet de conflit, notamment entre les jeunes mères et les vieilles femmes. Ils sont donnés dès le lendemain de l'opération. Ceux-ci incombent généralement au père ou à la mère de l'enfant, selon leur disponibilité. Pour détacher le pansement appliqué la veille par l'opérateur, sans traumatiser l'enfant, on recourt invariablement à l'usage de l'huile d'olive avec laquelle on l'asperge abondamment. Pour soigner la plaie, depuis quelques années, on utilise communément de la pommade ophtalmique à l'auréomycine; les gens lui reconnaissent de grands pouvoirs cicatrisants.

En revanche, on recourt encore dans certaines familles, à l'usage de recettes traditionnelles.

---

* *lemzayer*:lieu se trouvant à proximité du cimetière du village. Comme son nom l'indique, il était destiné aux ziarates régulières, et ce jusqu'aux années 1990. Selon les témoignages des habitants d'Ahras, chaque vendredi, les femmes emportaient sur le lieu un plat de couscous auquel prenaient part tous les enfants du village. Il serait étroitement lié à certains rites. L'endroit servait également de cimetière aux enfants décédés et aux morts- nés.



Lemzayer – *Espace de jeux pour les enfants et lieu d'accomplissement de certains rites.*

En bas *On voit un cimetière où on enterrait les enfants en bas âge.*

Repas d'usage lors d'une cérémonie

Les petits ahrasiens marquent de leur présence tous les événements du village

N est âgée de 24 ans. Elle n'a pas atteint le niveau d'études secondaires. Elle vit avec sa belle famille, son mari, un chauffeur de poids lourds au Sud, étant toujours absent. Pour les soins de son garçon circoncis, sa belle mère lui recommande d'induire la plaie d'huile d'olive et de la poudrer d'une bonne couche de tanin (*timmat*). Sans la moindre conviction, la jeune femme se plie d'abord aux recommandations, mais au bout de deux jours, elle délaisse cette médication et opte pour l'usage de produits pharmaceutiques (mercurochrome et pommade ophtalmique à l'auréomycine).

A Bayou, une localité à côté d'Ahras, nous avons vu une vieille femme appliquer sur la plaie, de la crotte d'ovins pilée et de l'huile d'olive.

Les remèdes varient, mais ce qui reste communément admis tant en milieu rural que citadin, est que plus l'enfant est jeune, plus il guérit vite.

A Ahras, l'action thérapeutique de la circoncision est un fait. Les arguments d'ordre médical en faveur de l'opération sont fixés dans les convictions locales. Le cas vu du petit J âgé de six mois rend bien compte de ce qui vient d'être avancé. En effet, il présente depuis quelque temps, les symptômes d'une infection urinaire. Parfois, elle devient douloureuse, si bien que l'enfant éprouve de grandes difficultés à uriner; le moment de faire ses besoins devient un vrai calvaire pour lui au point qu'il en est terrorisé. Troublés par tant de pleurs, les parents, les voisins et les amis recommandent à ses jeunes parents (dont le niveau d'instruction est limité aux études primaires) de faire circoncire leur enfant, parce que ce serait le seul moyen pour le guérir, selon leurs dires.

De là, on peut déjà mesurer la valeur thérapeutique de l'acte que les gens, même les profanes de la médecine semblent lui reconnaître; N.Toualbi, se plaçant sur un autre plan thérapeutique, à savoir la dimension psychologique, considère qu'en dépit de la douleur physique qu'elle inflige au jeune garçon, la péritonie est un moyen sûr et radical, le mettant à l'abri des fixations infantiles et pathologiques, d'où sa valeur positive [1]. Ce rite répondrait donc, en plus d'une motivation collective, sociale à un besoin aussi physiologique que psychologique et par conséquent individuel: N.Toualbi a également évoqué l'idée de "blessure narcissique" et cette interprétation est d'autant plus significative que l'enfant perçoit l'acte opératoire d'un œil paradoxal; en dépit de l'appréhension qu'il lui inspire, il ne manque pas de le revendiquer. A

1- N. Toualbi: la circoncision, blessure narcissique ou promotion sociale, Alger, SNED 1975.

Ahras, beaucoup de petits garçons circoncis*, auxquels nous avons eu l'occasion de parler, avouent avoir eu très peur de l'opération mais que si, pour de quelconques raisons, ils devaient revivre la même expérience, ils n'hésiteraient pas à s'y soumettre. Mieux encore, ils considèrent l'acte opératoire comme épreuve indispensable, marquant le passage à une catégorie spécifique, en l'occurrence, celle des circoncis. C'est sans doute, la raison pour laquelle le sentiment de castration attaché à cette blessure symbolique se trouverait compensé par celui de l'identification et de la promotion au rang des "grands garçons circoncis".

Dans la conception collective de la population ahrasienne, il semble admis qu'un enfant puisse naître déjà "circoncis" et c'est assez fréquent, avance-t-on. Selon la croyance locale, l'acte opératoire serait attribué aux anges. Cette opinion encore vivace dans le village d' Ahras est, sans doute, fondée en référence à la tradition musulmane, selon laquelle le prophète Mohammed aurait été circoncis par les anges.

N.Zerdoumi a mentionné cette circoncision naturelle qui serait également reconnue chez les arabes préislamiques :"dans la croyance des anciens arabes, elle (la circoncision) était probablement en relation avec le culte lunaire. Quand le prépuce du garçon était assez court pour ne pas nécessiter l'intervention du prêtre magicien, cette circoncision naturelle, pour ainsi dire, était attribuée à la lune, divinité masculine chez les Arabes"[1]

Ce phénomène de circoncision congénitale, signalé dans quelques familles ahrasiennes, bien qu'il ait fait la fierté de quelques parents qui lui auraient attribué une acception mystique, a posé à bien des égards, la problématique sur un point très délicat, à savoir la re-circoncision de l'enfant. Autrement dit, juge-t-on nécessaire dans ces circonstances de recourir à la péritonie ou bien, doit-on considérer l'opération, congénitalement accomplie? Or, il semble que la non circoncision constitue un compromis pour le garçon qui peut se voir dévalorisé et du même coup, conçoit le manque de cette blessure symbolique avec un sentiment de frustration et d'appréhension vis-à-vis de ses camarades qui vont se moquer de lui.

Nous présentons ici des cas enregistrés à Ahras, au cours de notre enquête:

-N. âgé de 3 ans, est issu d'une famille paysanne. Il appartient à cette catégorie d'enfants naturellement circoncis. Ses parents indécis devant la situation, demandent

---

* A cet effet, nous avons interrogé un groupe de garçons âgés entre neuf et douze ans.

1- N Zerdoumi: enfants d'hier. P 201

l'avis de l'Imam. Celui-ci affirme que le prépuce de l'enfant étant court, toute opération devient donc inutile. Cependant, pour consolider ses estimations, il les oriente chez le cheikh U Derdur qui confirmera son constat et l'enfant est dispensé de l'acte opératoire.

-Dans le ménage des At M.L, le père, une cinquantaine d'années, est agent de bureau, la mère est illettrée. Leur garçon âgé de quinze mois, est partiellement circoncis par les anges (*ceqqfent-as lmalaykat*), disent-ils. Ils l'ont conduit chez le médecin pour parachever sa circoncision, mais après la guérison de la plaie, le prépuce a repris sa forme initiale. Les parents se sont alors résignés devant cette situation et se sont abstenus de lui faire subir davantage de traumatismes.

-En revanche, le même phénomène s'est reproduit chez les At M, une famille vivant d'un petit commerce monté par le père (âgé d'une quarantaine d'années et de faible niveau d'instruction). Mais dans ce cas précis, lorsque après la guérison, le prépuce a repris sa forme initiale, les parents insistants ont soumis l'enfant à un deuxième acte opératoire, puis à un troisième; le petit garçon succombe à la suite de la dernière intervention. La plupart des habitants d'Ahras s'accordent à affirmer que les anges seraient affectés par cette marque de méfiance à leur égard et à leur œuvre.

En définitive, le changement social qui a secoué le milieu ahrasien depuis les dernières décennies a entraîné une nouvelle conception de l'acte de circoncision. Si dans la structure coutumière, il avait une conception liée au passage du garçon de l'espace domestique à l'espace publique et marquait son appartenance au monde masculin, après avoir passé la première enfance dans un univers féminin, dans la structure actuelle, la transition d'un espace à l'autre ou d'une catégorie à une autre n'est pas souvent perceptible.

En somme, dans un souci de cerner les mécanismes qui mènent de l'être totalement dépendant au sujet social doté d'une relative autonomie, nous avons tenté de suivre pas à pas les étapes pertinentes de la croissance de l'enfant et nous avons constaté que dans la structure familiale actuelle, l'éducation traditionnelle subissait des transformations dues aux nouvelles conditions sociales, économiques, culturelles et politiques. Les traits culturels inculqués par l'action de cette éducation contribuent à assurer la reconduction de l'édifice socioculturel en changement progressif et continu. Ce passage progressif d'une culture traditionnelle à une culture à tendance moderniste,

constitue la toile de fond du système d'éducation familiale dans ce milieu mutant. Dans cette optique, les parents ahrasiens recourent simultanément aux références traditionnelles et modernes qui se combinent pour faire une éducation spécifique.

Dans la deuxième partie, nous aborderons la pathologie infantile et nous énumérerons les principales maladies qui affectent fréquemment le petit ahrasien et l'attitude des parents face à la maladie et à la mortalité infantile.

DEUXIEME PARTIE

LA MALADIE: LIEU DE SOCIALISATION PAR LE CORPS

ET

LA MORTALITE INFANTILE

Introduction

Dans les sociétés traditionnelles, la maladie, les troubles physiologiques et la mort sont vécus sur un mode d'interprétation spécifique.

De même, dans ce milieu social ahrasien en mal de transformation, ces notions sont conditionnées par les représentations véhiculées depuis les temps lointains d'une génération (féminine) à l'autre. Ces représentations semblent étroitement liées au déterminisme de socialisation par le corps.

Nous essayerons dans cette partie de présenter l'articulation de la maladie et de la mortalité dans ce cadre social. En nous limitant aux maladies courantes qui affectent le petit ahrasien, nous allons tenter de dégager (ou de confronter) la conception traditionnelle et la conception moderne de la santé, de la maladie et les croyances magico religieuses qui entourent le sujet.

Nous aborderons également une étape assez importante, la convalescence qui marque le passage d'un état maladif à un état de rétablissement.

La socialisation de la mort s'exprime dans les actes rituels qui accompagnent l'enfant à la mort, depuis la séparation de l'âme d'avec le corps et marquent l'état de transition.

CHAPITRE I : L'ATTITUDE DES PARENTS VIS-A-VIS DE LA MALADIE DES ENFANTS

Introduction

Dans les milieux ruraux aurasiens la vie de l'enfant doit aujourd'hui être moins précaire qu'autrefois, en revanche, bien que les conditions d'accouchement et des soins dispensés aux enfants en bas âge bénéficient de nouvelles avancées à travers la campagne, notamment avec l'installation des centres sanitaires dans de nombreuses localités, à Ahras, le taux des maladies infantiles demeure relativement élevé. De ce fait, il n'est pas étonnant de constater la part importante réservée à la lutte contre les maladies dans les activités des parents ahrasiens, particulièrement la mère. Sur ce point, nous nous accordons avec G. L. Chantréaux pour affirmer que la lutte contre la maladie reste en effet, une science familiale où la femme occupe encore la première place. [1]

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 216

Les premières données du terrain nous révèlent que, face à la maladie de leurs enfants, les parents ahrasiens réagissent généralement par un recours le plus souvent simultané à deux procédés thérapeutiques: d'une part, une médecine basée sur les pratiques magiques faisant appel à divers sortilèges, talismans et amulettes et les remèdes traditionnels dont les femmes, en particulier les vieilles, semblent posséder un riche répertoire. Dans les cas courants, les soins sont prodigués par la mère ou l'accoucheuse, et lorsque le cas est jugé grave, on recourt aux guérisseuses. A travers la campagne et les villes aurasiennes, on peut en compter plus d'une centaine et sont reputées pour "avoir la main" (*yersent fus*) pour faire les massages, notamment de la gorge, réduire les fractures, faire des cautérisations (*tteqdent*)... . Mais, dès qu'il s'agit de coups de djinns nécessitant un exorcisme, on fait appel au taleb ou au cheikh. D'autre part, le recours à une médecine scientifique "gagne de plus en plus du terrain parmi les habitants d'Ahras, au cours des deux dernières décennies" s'accordent à affirmer nos informateurs.

Toutefois, comme on cherche à soigner, on cherche d'abord à connaître le mal; pour adopter l'un ou l'autre de ces traitements, on devrait d'abord déterminer l'origine des maux. C'est ce qui semble préoccuper les parents ahrasiens et d'où la classification des divers cas pathologiques en trois catégories, chacune ayant ses propres instruments thérapeutiques:

- maladies provoquées par l'effet pernicieux du mauvais œil.
- maladies attribuées à l'influence des djinns malveillants*.
- enfin, maladies organiques "provenant de Dieu" (*yus ed syer Rebbi*) et nécessitant l'intervention du médecin.

---

* A Ahras,, beaucoup de cas pathologiques sont attribués à *sskent* (coup de djinns). A un âge très jeune déjà, les enfants savent qu'il ne faut pas marcher sur le marc du café, le sang, le fumier, la matière grasse, la cendre et qu"il faut éviter de s'approcher des eaux stagnantes (*lamus)*, notamment la fin de la journée pour ne pas s'attirer des ennuis. Généralement, ils savent à quoi s'en tenir quant aux conséquences s'ils piétinent ces lieux favoris pour les djinns. Pour se préserver contre leur effets maléfiques, on doit se hâter de répéter autant de fois que possible " au Nom de Dieu Clément et Miséricordieux" et de cracher trois fois sur l'endroit suspecté.

A cela, G. L. Chantréaux a ajouté d'autres maux; " suivant la croyance populaire, les maladies dues aux influences cosmiques ou astrales: à l'arc en ciel, à la lune qui favorise les fièvres éruptives; enfin celles qui sont dues à l'action sympathique de certains objets dont le rôle magique est incontestable..."[1]

En somme, il s'agit d'une détermination du mal bien singulière parce que tenant de la géomancie et de la croyance. A cet effet, les femmes ahrasiennes – celles qui disposent de certains savoir et savoir-faire dans le domaine médico-magique observent encore une vieille pratique, retrouvée également dans beaucoup de villages aurasiens et destinée à localiser la nature du mal. La pratique en question s'appelle : *tacekkart**.

Le procédé observé consiste à verser un tas de semoule finement moulue dans une louche après l'avoir comptée sept fois en la passant d'une main à l'autre. Par la suite, on inscrit avec la louchée sept cercles complets autour de la tête de l'enfant malade, puis on implante en rond, dans la semoule, sept brins d'alfa, en désignant une source de maladie à chaque brin et le lieu où le malade a été "frappé". La louchée est remplie d'eau de manière à recouvrir la semoule et laisser émerger l'alfa; le mal, croit-on, se manifesterait sous forme de bulle au niveau de son brin d'alfa. La maladie étant ainsi "diagnostiquée" et le lieu du maléfice déterminé, la praticienne extrait les brindilles enduites de pâte avec lesquelles elle trace l'arcade sourcilière du sujet malade et lui enduit la joue droite. Elles sont par la suite brûlées en fumigation, associées avec du benjoin, du Harmel et de la Rue. Une fois l'origine du mal déterminée, les parents, notamment la mère, recourent au procédé thérapeutique approprié. Sur ce plan, G. L. Chantréaux a souligné la singularité du système de médication traditionnelle en milieu rural et disait à ce propos: " mais particulièrement intéressant est le caractère des traitements mis en œuvre pour ce qu'ils nous révèlent de l'esprit religieux de la femme et du vieux fonds berbère où prennent naissance tous les rites d'expulsion du mal, si nombreux et si vivants"[2]

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 216

* Une pratique ayant un objectif analogue a été signalée en Kabylie. Le procédé tel que décrit par G. L. Chantréaux consiste à déposer un œuf dans la cendre après l'avoir tourné sept fois autour de la tête du malade. Op. cit, P 217

2- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 216

Dans cette perspective, les habitants d' Ahras, et plus intensément la femme, semblent manifester encore une grande dévotion au saint fondateur* Dadda Si Mhend U ɛebḍellah, et dans un passé récent, observaient des pratiques destinées à lui rendre hommage pour avoir été puissant et vertueux de son vivant et à l'implorer, lui l'omniprésent, et à lui demander l'intercession auprès de Dieu ou des bons esprits pour guérir leurs malades "*ya Ṛebbi, ya Dadda Si Mhend U ɛebḍellah awi-d eccfa*" disent encore des gens d' Ahras,. Généralement, on jure en faisant appel au témoignage de Dieu, des anges, du Coran et de la Mecque, mais on prête également serment en évoquant le nom du Saint. A Ahras, il est très fréquent d'entendre un adulte et même un enfant, jurer par tous les saints: *a y-yut dadda bayyu, a y-yut dadda si mhend u ɛebdellah*..... (Littéralement: que je sois frappé par dadda bayyu...) Ils sont nombreux aux Aurès, et de par leur nombre, ils viennent étoffer un répertoire très riche à travers toute l'Algérie.

Les témoignages recueillis à Ahras et dans d'autres milieux aurasiens, également, s'accordent à affirmer que jusqu'aux débuts des années 1990, aux Aurès, les grands marabouts défunts enterrés dans les mosquées, tels *Sidi Musa* à Menaâ, *Sidi belxir* et *dadda si Mhend u ɛebdellah* à *tayit n Sidi Belxir* faisaient l'objet de ziarattes individuelles ou rituelles. Les femmes accompagnées de leurs enfants malades y allaient seules ou en groupe se recueillir sur leurs tombeaux leur adresser la prière, allumer les bougies et déposer les offrandes, de la nourriture ou un morceau d'étoffe.

Dans son étude sur la vie religieuse de la femme chaoui au début du 20ᵉ siècle, Mathéa Gaudry[1] rapportait qu'il existait, dans ce versant de l'Aurès, un grand cycle de

---

* Les habitants d' Ahras appartenant à la grande tribu des At ɛengala, sont issus d'un lignage religieux affilié au saint Dadda si Mhend U ɛebdellah. Le territoire d'influence de Si Mhend U ɛebdellah regroupe une dizaine de villages. Selon la légende rapportée par les anciens, il serait un saint venu s'installer dans les gorges de Moudji pour s'adonner à la prière et à la méditation. Il y vécut longtemps lorsqu'un jour, il reçoit un hôte tout aussi saint: Sidi belkhir. Pour l'honorer, il commanda un repas fastueux puis le maria à sa fille. De cette union naquirent plusieurs enfants qui forment aujourd'hui la fraction des At Sidi Belkhir. Quand aux descendants de Dadda si Mhend U ɛebdellah nommés les At ɛengala, du nom de son fils, émigrèrent à Iγzer n ɛebdi, spécialement à Ijj Iqadi, puis à Ahras et se dispersèrent à travers plusieurs villages.

1- M. Gaudry, La femme chaouia de l'Aurès,(Paris, 1929)

pèlerinage maraboutique vers le sanctuaire de Dadda Si Mhend U ɛebdellah et qu'il se déroulait au cours du mois d'octobre. S'inspirant sans doute de la coutume islamique, on voulait qu'il eût lieu le vendredi, journée de la prière collective des Musulmans.

F, une femme d'une cinquantaine d'années, raconte le déroulement d'une *ziaret* qui a eu lieu au cours de l'année 1988: " *lehqeɣ atelmud n at ɛengala ɣer tayit n sidi Belxir; ewiɣ memmi, ɣers setta n leɛwam, yuɣ-it. Yella yettirar di leybar f lemɣarib idin. Dega miren iziyyaren i d yusin sya ula sya, i umensi, nnan i at ɛengala ad refden ameɛruf n elxir i umaḍun yuɣ-it, niɣ i umezyan igeṭṭu, niɣ i tmeṭṭut d tameskunt... Imerdin ekkeren theḍḍaren, ccix d amezwaru, tgara nes ixuniyen d lexwan, tyennan, ibendiren qqaren:*

Sidi Mhemmed Ben ɛebdellah
We xwan-k fi bab Allah
Sidi henni nethella
La ilaha illa Allah
La ilaha illa Allah
La ilaha illa Allah
Muhemmed rasul Allah
Ssalat ɛalik wa sallem
Ya lhabib nabina Muhemmed

Traduction

j'ai rejoint le cortège des At ɛengala à destination de *Tayit n Sidi Belxir*, en compagnie de mon fils, alors âgé de six ans, exposé à un coup de djinns pendant qu'il jouait sur un tas de fumier après le coucher du soleil. Le soir, après le repas d'usage, les pèlerins venus des différents villages avaient demandé aux At ɛengala d'accorder une bénédiction à l'intention de tel malade atteint d'un coup de djinns, d'un enfant épileptique, d'une femme possédée... . Par la suite, une *ḥudert* a été organisée sous la direction du cheikh, élément catalyseur, avec la participation des *ixuniyen* et de l'ensemble des pèlerins. Elle était rythmée par les coups de Bendir accompagnés d'un chant* rendant grâce au wali Dadda si Mhend u ɛebḍellah:

---

* Les animateurs de la hadra recourent à deux registres linguistiques; le chaoui pour prononcer la bénédiction et l'arabe pour le chant accompagnant la hadra.

Sidi Mhemmed Ben ɛebdellah

Tes adeptes sur les portes de Dieu (traduction littérale)

Maître bienfaisant, sois prévenant

Il n'y a de Dieu qu'Allah

Il n'y a de Dieu qu'Allah

Il n'y a de Dieu qu'Allah

Muhammad envoyé d'Allah

Prière et salut sur toi

Notre bien aimé prophète Muhammad

Elle ajoute: "Un *axuni* tenait mon fils des bras l'incitant à suivre le mouvement de l'ensemble jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'état de transe. A ce moment, le cheik est intervenu. Après lui avoir inséré une clé dans la main pour qu'il se réveillât, il lui a écrit une amulette (*isabb-as d*)".

Aujourd'hui, avec la montée de la tendance islamiste au début des années 1990, les pratiques jugées non orthodoxes ont été interdites par les groupes islamistes. Selon nos informateurs, la dernière ziara au sanctuaire de Sidi Belkhir auquel se rattachent les fidèles d'Ahras, a eu lieu dans l'année 1991. On rapporte qu'à la même période de l'année suivante, les habitants de différents villages se sont réunis pour prendre le chemin du "lieu saint", munis des provisions nécessaires pour l'organisation de la "zerda"*. En cours de route, un groupe islamiste a surgi d'une forêt qui se trouve à proximité du lieu des tombeaux et arrêté les pèlerins. Ces derniers ont été défaits de leur ravitaillement et ont dû rebrousser chemin vers leurs maisons après avoir prêté serment de ne plus jamais s'adonner à ce genre de pratiques. "Depuis ce jour là, personne n'y est retourné" nous révèle un fidèle de Tayit n Sidi Belxir, mais non sans profond regret.

Au culte des saints, nous avons constaté que les ahrasiens ajoutaient celui des marabouts vivants. Il semblerait que la confiance en la puissance bénéfique des cheikhs et des taleb demeure très vive chez les populations, notamment rurales. Dans la représentation populaire, ce sont eux qui peuvent intervenir efficacement pour

---

* Zerda: repas rituel préparé sur les lieux du culte et partagé par l'ensemble des pèlerins. Foire.

corriger les défauts comportementaux, guérir les maladies, traiter la désobéissance des enfants et développer leurs facultés intellectuelles qui se trouveraient inhibées par les effets des puissances occultes. Les entretiens effectués à ce sujet, avec des enfants ahrasiens (âgés entre 09 et 12 ans) révèlent que beaucoup d'entre eux, à l'exemple de leurs parents, croient souvent au pouvoir magique des marabouts.

La quasi-totalité des aurasiens, ruraux et citadins, hommes, femmes et enfants, interrogés sur la personne de Si Hmed u Derdur*, s'ils ne lui témoignent pas tous leur dévotion, du moins le connaissent. Appartenant à la confrérie religieuse la Dardouria, celui-ci aurait hérité un certain savoir faire transmis de père en fils depuis deux ou trois générations et dispose d'un grand nombre de khouni. Selon un récit recueilli par Fanny Colonna à Tisqifine (Aurès), en 1980, "chez les Dradra, il y a toujours eu une tradition de guérison miraculeuse: ils soignaient avec les livres, avec al-Ağrumiyya..."[1]. Les pratiques médico-religieuses de l'homme lui valent une réputation qui s'étend bien au-delà des Aurès. Selon les témoignages de personnes âgées, recueillis un peu partout en Aurès, notamment occidental, dans le passé, celui qui était à la tête de la confrérie (son père et avant lui son grand-père et son arrière grand-père...) était associé à toutes les décisions et entreprises importantes et moins importantes; voulait – on acheter une vache, monter un métier à tisser, entamer les labours ou les moissons, faire la première coupe de cheveux à l'enfant, on sollicitait sa bénédiction et on s'imprégnait de sa baraka. De nos jours, on ne sollicite apparemment

---

* Il appartient à la confrérie religieuse la Derduria, dérivant de la Rahmania. Elle serait apparue dans les Aurès et spécialement à Medrouna d'Oued –Abdi, vers la fin du 19° siècle, sous l'action de Si Lhachemi Derdour qui, en 1880, fut déporté, par les autorités françaises, à Calvi où il purgea une peine de dix ans. Sa fille serait la grand-mère du principal leader réformiste, Si ʕmer u Derdur, dans les années trente. (Fanny Colonna, les versets de l'invincibilité). Selon les récits des anciens, cet ex-membre de l'association des ulémas Algériens U.M.A qui a lutté pendant plusieurs années contre les pratiques des confréries, s'est farouchement opposé à sa famille et finit par s'en détacher et la renier.

1- Fanny Colonna, les versets de l'invincibilité. Permanence et changement religieux dans l'Algérie contemporaine, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1995, p 106

ses services que si l'on est malade, possédé par les djinns ou ensorcelé. On dit qu'il guérit des maladies psychosomatiques et du cancer aussi. En outre, beaucoup d'enfants malades ou souffrant de quelque trouble de comportement, invoquent sa fameuse tape reçue sur le dos ou sur la tête, un geste qui se veut thérapeutique; "*awi memmik ɣer ccik ad t-yut qli jar tyerdin, ad irah*" (littéralement: emmène ton enfant chez le cheikh pour qu'il le frappe un peu entre les omoplates, cela lui fera du bien), recommande-t-on souvent aux parents.

Les données du terrain et les témoignages recueillis révèlent que la maladie n'est presque jamais attribuée à une cause endogène; au contraire, dans ce milieu rural, on croit souvent encore qu'elle relève de séries de causalités extérieures. "C'est sur des processus externes que se fondent les étiologies des dérèglements du corps, dont différents types d'agents peuvent être à l'origine:ancêtres défunts, puissances invisibles, ennemis malveillants qui attaquent en sorcellerie, en "double". Manquement à la règle sociale ou ruptures d'interdits sont encore facteurs déclenchants de la maladie. Quoi qu'il en soit, c'est l'autre, ou bien un événement dont on ne se tient pas pour responsable, qui est supposé être la cause du trouble qu'on ressent dans son propre corps"[1]. Ainsi, c'est autour de ces croyances que semble s'expliquer la pensée aurasienne rurale à propos du sujet et se tisser la toile de fonds des rapports et des comportements face à la maladie.

Nous énumérons ici les différentes maladies qui affectent fréquemment la petite enfance ahrasienne et les attitudes des parents vis-à-vis de celles-ci.

SECTION I : *Times / Um el ɣuzlan**

Nous avons réuni les deux pathologies dans le même thème vu le rapport étroit qui existe entre elles, parce qu'en fait, il nous semble que la plupart des cas convulsifs signalés sur le terrain ne sont que l'aboutissement d'une fièvre mal soignée.

Les sondages effectués sur la population d'enquêtées, indiquent que les femmes à Ahras, ne sont généralement pas inquiétées outre mesure par la fièvre des enfants en bas âge. Or, si elles savent que "lorsqu'elle monte à la tête, elle provoque des délires" (ald ad tali ɣer yexf *tetdwax)*, elles ignorent presque toutes les séquelles qu'elle peut laisser sur le corps. Par ailleurs, ces femmes disposent de nombreux

---

1- Encyclopaedia Universalis. Vol 6

* Fièvre / convulsion

remèdes qui auraient la vertu de guérir d'une fièvre trop élevée. Voici quelques attitudes enregistrées sur le terrain:

- S, âgée d'une trentaine d'années, de faible niveau scolaire et mère de cinq enfants, applique des feuilles de menthe sur le front et la tête de l'enfant pour baisser la température.

- Pour le même effet recherché, Z, 46 ans, illettrée et issue d'une famille paysanne prépare à base d'eau de fleur d'oranger et de clous de girofle pilés, une potion avec laquelle elle enduit l'enfant.

- F est âgée d'une soixantaine d'années. Elle est née en France où elle a fait ses études primaires. Elle est rentrée définitivement en Algérie au cours des années 1990.

Pour remédier à la montée de fièvre, elle prépare une décoction concentrée de marrube *(merriwt)* qui sera ajoutée à l'eau de bain de l'enfant enfiévré.

- Interrogée à ce sujet, M, une vieille paysanne nous confie en ces propos: " je dispose de nombreuses formules médicales et médico-magiques à appliquer dans divers cas: par exemple, pour la fièvre du tout – petit, je procède à la fumigation d'une aile ou d'un bout de chair de huppe (*debbib*)". Réputé pour son odeur fétide, l'animal aurait, selon la croyance locale, la vertu d'éloigner les mauvais esprits. Comme nous pouvons le constater, l'élément mis en œuvre pour conjurer le mal révèle la nature du rapport à la fièvre. Il paraît ainsi évident que *times* soit attribuée aux puissances occultes.

D'autre part, nous avons noté l'existence d'une catégorie de femmes qui font appel à la médication conventionnelle, notamment pour prévenir une fièvre consécutive à un vaccin.

-G l'accoucheuse et S, une jeune mère appartenant à une famille relativement instruite, donnent le médicament sans pour autant surveiller la fièvre; "il le couvrira suffisamment. La fièvre n'est qu'un détail, somme toute passager et sans grands dangers", explique S.

Selon le témoignage de G, " la fièvre pourrait provoquer des crises ou une paralysie"; c'est ce qu'elle aurait vaguement appris des oüie-dire, mais cela ne l'inquiète pas davantage, " après tout, ce n'est qu'une fièvre" ajoute t-elle.

Souvent, une fièvre mal soignée ou négligée, aboutit à de fortes convulsions. Celles-ci sont généralement attribuées aux djinns qui s'emparent de l'enfant. A Ahras, le mal est connu sous le nom de *Um Elyezlan*. Pour conjurer ce mal, la plupart des femmes ahrasiennes recourent au même procédé.

Nous rapportons ici les faits tels que nous les avons observés dans le foyer de M. une mère de quatre enfants, âgée d'une trentaine d'années et dont le mari est chauffeur de taxi. Elle ne sait quelle attitude adopter lorsque son bébé de sept mois se met subitement dans un état typique; ses globes oculaires sont révulsés, sa respiration devient difficile, la salive s'écoule en écumant de sa bouche, ses dents sont serrées et son corps secoué par des saccades. Interpellée, sa voisine, G l'accoucheuse arrive prestement sur les lieux. Sans perdre du temps, elle accomplit une série de gestes, ceux auxquels elle procède habituellement devant de tels états; elle se saisit de l'enfant, le passe sous la robe de sa mère pour le ressortir , par la suite, par l'encolure. Ensuite, elle lui change tous ses habits et brûle ceux qu'elle vient de lui ôter.

De même, G. L. Chantréaux rapporte que lorsque la crise survenait chez le petit kabyle, on ménageait une ouverture dans le toit de la maison, une ouverture assez large dans laquelle on le faisait passer par trois fois [1]. Il découle de ces pratiques observées dans deux milieux différents, une idée de passage. La transition symbolique mimée dans ces rites est particulièrement significative dans la mesure où elle peut traduire le passage d'un état physique dégradé à un autre plus amélioré.

Cette pratique très en vigueur à Ahras vise à annihiler les effets maléfiques des djinns qui, croit-on, se sont emparés de l'enfant. La quasi-totalité des femmes interrogées déclarent que lorsque le mal se manifeste sous cet aspect, généralement, on ne consulte pas le médecin; en effet, cela relèverait du ressort du taleb. Lorsque celui-ci est sollicité, il écrit des amulettes (*yetsabba d*) et recommande à la mère de l'enfant de le tenir à l'écart des endroits réputés peuplés par les djinns (fumier, sang, vase...).

Un autre cas de convulsion est signalé chez les B. c'est une famille d'émigrés en permanent déplacement entre Ahras et la France. S, la mère, n'a pas dépassé le niveau d'études moyennes. Le père, de la génération beurre de France, a atteint la fin du cycle secondaire. Ils sont tous les deux âgés d'une vingtaine d'années.

Au cours de l'entretien que nous avons eu avec S, celle-ci nous raconte les circonstances dans lesquelles la première convulsion de son fils était survenue: "Aussitôt après sa venue au monde, notre fils unique aujourd'hui âgé de trois ans, a fait une crise convulsive; la poche d'eau a éclaté et s'est vidée alors qu'aucune

---

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 162

contraction n'a annoncé l'approche de l'accouchement. A la naissance, il était déshydraté et immobile; le croyant mort-né, les sages femmes ont dû le négliger pour s'occuper de moi. Quelque temps après, il a bougé puis convulsé. Selon les médecins, ces convulsions seraient dues au manque d'oxygène, le nouveau-né étant déshydraté. Mais nous, nous pensons qu'il s'agit de l'influence des mauvais esprits qui seraient présents sur les lieux d'accouchement, *(Um Elɣezlan)*.Après quatre mois, son état de santé a commencé à se dégrader et les convulsions sont devenues de plus en plus fréquentes. Les médecins consultés, les radios et les scanners effectués ne sont pas en mesure de déterminer la cause du mal". Au cours de l'année 2004, les parents sont rentrés à Ahras pour solliciter les services d'un cheikh, en dernier recours qu'ils tentent après avoir frappé à toutes les portes des médecins, aussi bien en Algérie qu'en France. A propos de ce recours au cheikh, S justifie: " Mon mari est tellement désespéré qu'il est prêt à tenter tout ce qui rapporte une lueur d'espoir si minime soit-elle".

Dans de rares familles, nous avons pu observer certaines vieilles pratiques, de nos jours tombées en désuétude, destinées à guérir de la convulsion.

Tel est le cas signalé chez une famille paysanne de type élargi*. Au moment où la crise convulsive survient chez l'enfant âgé de trois ans, sa grand-mère, d'un geste solennel, brise une quenouille (*aẓdi*) au dessus de sa tête et pousse des youyous avant de le conduire chez le taleb. G. L. Chantréaux a retrouvé une pratique analogue dans la famille kabyle, pour traiter les crises nerveuses et les convulsions attribuées aux "xeṭṭafat" ou "ravisseuses". "Lorsque celles-ci se produisent la mère s'empresse d'arroser l'enfant d'eau froide, elle brise ensuite au dessus de sa tête un fuseau ou un plat neuf et jette les morceaux dehors, chassant par là le mal lui-même"[1]. Il découle de ces pratiques que la destruction est corrélée à l'expulsion du mal. Cela se traduit également dans le mode d'expression chaouie; lorsqu'un objet se brise on dit communément *"iruh dis wa yexuṣṣen"* (le mal s'en va avec).

Le taleb lui insère des noyaux de dattes entre les doigts et lui serre légèrement la main, jusqu'à ce qu'il reprenne connaissance. Le religieux écrit alors au patient deux

---

*Dans cette famille, le père entretient un petit lopin de terre. Ses deux fils mariés (un militaire et un chauffeur au Sud) vivent toujours sous son toit.

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 162

amulettes; l'une est destinée à être portée attachée à ses habits, et l'autre servira à la préparation des *nful**. Cette potion magique est utilisée suivant un rituel fixé: on applique les nful pendant sept jours successifs, à la même heure, le soir. On fait avaler d'abord à l'enfant, une gorgée du liquide, ensuite, on procède, comme pour les ablutions de la prière et on enduit tout le corps, à l'exception des plantes des pieds et des parties génitales - l'eau contient des lettres sacrées, précise-t-on. Enfin, la mère confectionne un talisman: un sachet en tissu destiné à être accroché au cou du malade et contenant de la terre provenant d'un lieu de chute de foudre, du Harmel, de la rue et de l'assa foetida.

A Bayou, une vieille femme cite un autre remède qui serait également en voie de disparition. Il consiste à faire avaler à l'enfant un bout de chair de chiot égorgé à cet effet. En guise de talisman, on lui accroche au cou un bout d'oreille de l'animal sacrifié.

Enfin, de nombreux témoignages soulignent qu'avant 1992, la convulsion était souvent traitée par la pratique de la ḥadra, lors des pèlerinages annuels effectués au sanctuaire de tayit n Sidi Belkhir.

SECTION II: *Buzeggay***

Bien que systématiquement vaccinés, semble t-il, "la presque totalité des enfants à Ahras contractent cette maladie", disent les parents.

Les données du terrain révèlent que les mères ahrasiennes, en particulier celles ayant élevé plusieurs enfants et possédant un vaste savoir empirique, savent reconnaître les signes de la maladie bien avant son éruption. En effet, lorsqu'une fièvre se manifeste, accompagnée d'un écoulement nasal et de rougeur de yeux et de larmoiement, on suspecte la maladie. On procède alors à un dépistage effectué à domicile, qui s'avère à bien des égards efficace, avance t-on: si des lésions rougeâtres sont signalées derrière les oreilles, l'enfant a la maladie. Lorsqu'elle est à ce stade, la coutume en cours à Ahras veut qu'en aucun cas, on ne consulte les médecins, parce

---

*Nful : eau dans laquelle on aurait préalablement dissout l'amulette sur laquelle sont inscrites des lettres sacrées. Elle est additionnée d'une petite quantité d'assa foetida (hentit), Harmel, rue, quelques gouttes de parfum de couleur verte, deux ou trois feuilles de henné, des pétales de roses et un clou de girofle. On laisse macérer pendant une journée.

** La rougeole

que avance- t-on, ceux-ci ne savent généralement pas reconnaître ses signes préliminaires et les traitements qu'ils donnent peuvent empêcher l'éruption. Et cela peut être fatal à l'enfant, pense-t-on.

Le répertoire médical local dispose d'un grand nombre de remèdes. Toutefois, il faudrait tout d'abord stimuler l'éruption; selon le témoignage d'une mère de six enfants:" si elle (l'éruption) ne se produit pas, la maladie reste à l'intérieur du corps et peut être fatale à l'enfant (*ad s-iwlla yer daxel*)". Les parents ahrasiens redoutent cet aspect latent de la maladie. C'est sans doute, la raison pour laquelle ils recourent à divers procédés médicaux et médico-magiques, dont nous citerons quelques cas observés au cours de notre enquête, et qui sont destinés à favoriser "l'extériorisation" de la maladie.

- Pour soigner son petit fils, L, une émigrée de France âgée d'une cinquantaine d'années, procède à la méthode suivante: exceptionnellement, elle habille l'enfant au rouge*. Le soir, elle prépare un couscous de blé cuit à la vapeur, puis expose l'enfant pendant quelques instants au dessus du tas de grains qui dégage encore de la chaleur humide. Avant de l'envelopper, elle enduit d'abord le corps du malade de graisse de chèvre et de dattes écrasées. Le procédé est répété pendant trois ou quatre nuits successives. Lorsque l'éruption survient au bout de cette période, le patient est enfin conduit chez le médecin.

- Dans un autre ménage, N (38 ans) n'a pas dépassé le niveau d'études primaires. Son mari est agent de bureau. Lorsque leur enfant de deux ans a présenté les signes d'une rougeole, sa mère prépare une recette à base de beurre rance et de pâte de dattes qu'elle lui applique sur tout le corps. Aussitôt après, elle le couvre entièrement et le tient scrupuleusement au chaud pour que "la rougeole ne rentre pas"; on croit que le froid empêche l'éruption. A cet effet, l'enfant n'est jamais lavé à l'eau jusqu'à guérison totale.

- Dans une famille paysanne, R. âgée d'une quarantaine d'années, prépare un bouillon avec la viande d'une poule noire**. Pour activer l'éruption, elle en fait absorber quelques cuillerées à l'enfant puis lui en applique sur tout le corps.

---

*Par mesure de prudence, les parents ahrasiens évitent de faire porter des habits rouges à leurs enfants; selon la croyance, cette couleur attirerait le mauvais œil et d'autres maléfices.

** Dans la croyance populaire, la poule noire, qu'elle soit utilisée comme sortilège ou à des fins médicales, aurait des pouvoirs magiques

Dans toutes les familles enquêtées, le recours au médecin, s'il doit avoir lieu, ne se fait qu'après la manifestation de la maladie sur la peau, parce que, selon la croyance en cours à Ahras, les médicaments et particulièrement, les solutions injectables, interrompent l'éruption. Autrement, on risque d'exposer l'enfant malade aux fâcheuses conséquences du mal enfermé.

SECTION III: *Errec**

Le remède le plus indiqué à Ahras consiste en l'application locale de l'éosine aqueuse. En revanche, étant très contagieuse, la varicelle, nous dit-on, lorsqu' elle atteint l'enfant, elle passe inéluctablement aux autres enfants de la famille: c'est ce qui semble préoccuper nos enquêtées, la maladie en elle-même n'étant pas très redoutée. Celles-ci, souvent occupées par les nombreuses tâches domestiques, reconnaissent quelles trouvent des difficultés à adopter ce procédé thérapeutique qui prend beaucoup de temps. Au cours d'un séjour à Ahras, à un moment où une épidémie de varicelle sévissait, nous avons pu observer les comportements de certaines mères face à la maladie.

- G. est mère de cinq enfants. Ses deux cadets âgés de trois et cinq ans ont contracté presque simultanément la varicelle. Jugeant l'usage de l'éosine non pratique et pouvant laisser des cicatrices, elle abandonne le traitement et recourt à un autre remède ; elle lave les enfants atteints, à l'eau javellisée ensuite elle applique du savon de Marseille sur tout le corps. Cette pratique aurait la vertu de dessécher rapidement les lésions.

- Z (29 ans) a un niveau d'études secondaires. Elle a trois enfants. Au début de l'éruption, elle oint le corps de l'enfant malade d'huile d'olive puis le saupoudre du mélange, tanin (*timmat*), armoise blanche (*izri*) et armoise verte (*taguft*) séchés et pilés. Lorsque les boutons commencent à sécher, elle applique une pommade dermique achetée chez le pharmacien.

- Chez les At K, une famille paysanne, on enduit le corps du malade d'huile d'olive ou d'une pommade dermique puis on le saupoudre de soufre en poudre.

Selon les parents enquêtés à Ahras, la varicelle ne nécessite pas l'intervention du médecin, parce qu'elle n'aurait jamais causé des décès parmi les enfants du village.

---

* La varicelle. Dans l'ensemble, les femmes enquêtées ne connaissent pas l'équivalent du mot en berbère. Certaines le nomment vaguement *errec*, qui renvoie en réalité, à toute sorte d'éruption.

SECTION IV: *Ihel

Avant de décrire le mode de réaction des parents ahrasiens vis-à-vis de cette maladie, nous avons jugé utile d'évaluer son envergure dans la région, en nous basant sur des études menées par des organismes spécialisées; le rachitisme est classé parmi les pathologies carencielles qui auraient fait un recul au cours des dernières décennies au niveau de la wilaya de Batna; selon les statistiques effectuées au cours du troisième trimestre de l'année 2004, par l'unité de dépistage et de suivi (UDS) en milieu scolaire au niveau du secteur d'Arris auquel est affilié le village d' Ahras, aucun cas de rachitisme n'a été signalé parmi la population scolarisée (tous paliers confondus). En revanche, en milieu familial, à Ahras, nous avons relevé de rares cas de la maladie chez les petits enfants.

Tous les témoignages recueillis auprès de femmes ahrasiennes s'accordent à affirmer que *Ihel* est repérable à ses signes qui se manifestent sur la physionomie de l'enfant, sans avoir besoin de recours à l'avis médical: l'enfant est pâle, avec un front considérablement large, et des traits tirés. Ses dents sont proéminentes et la fontanelle ouverte jusqu'à un âge avancé. Les jambes sont souvent arquées. Interrogées à ce sujet, elles soulignent avec insistance, que les parents ahrasiens découvrent souvent la maladie chez l'enfant, bien avant le médecin.

Selon les affirmations de la quasi-totalité de nos enquêtées, on recourt généralement à une médication traditionnelle le plus souvent dispensée par les soins du guérisseur. Mais ce genre de soins exige des qualités particulières de la part du praticien. Tel est le cas rapporté dans les propos d'une grand-mère des At L, une famille d'émigrés, à propos de son petit- fils: " *Mma yemreḍ ubeztat, eğğ aḍbib a ɣer u t-newwi. Taneggarut neɛna ɣer qli n temɣart tetwassen, qqaren yehla ufus nes, terfed f yemmas. Tega talbiqt s tmellalin d lfarina tessur-ihen di qli n lehcawec, tegguma a ɣen-tini fellasen. Imerdin tlebbq-it i yexf (icelleḍ) n wehyu. Di h ad yettɣara, iɛemmeẓ-it am leblatr i tsawan di ssbiṭar. Imerdin, tewi d tlata n isemmaden, kel ass n elhed w ad tas ad texlef talbiqt w ad s-tawi i umaḍun tabsist yessur dis lğuz, elluz, kawkaw d eddhan, teqqar bac ad yegdeṛ*" (Le petit présente tous les signes de la maladie. Après avoir puisé toutes les ressources en allant d'un médecin à l'autre, nous avons fait appel à une guérisseuse disposant d'un doigté hors pair et d'un savoir faire qu'elle a hérité de sa propre mère. A cet effet, l'herboriste prépare un cataplasme avec des œufs, de la

---

* Le rachitisme

farine et quelques herbes dont elle ne divulgue pas le secret. Elle applique le mélange sur la tête de l'enfant, préalablement rasée. Lorsqu'il se dessèche, il serre la tête et produit le même effet que celui d'un emplâtre. Le procédé est répété sur trois dimanches successifs au cours desquels la guérisseuse revient à la charge pour changer le cataplasme et préparer pour son "patient", une recette fortifiante à base de noix, d'amandes de cacahuètes moulues mélangées à *tabsist* (dattes séchées et moulues) et du beurre.

SECTION V: *Iri

Interrogées à ce sujet, la presque totalité des femmes ahrasiennes disent consulter pratiquement le médecin pour un mal de gorge de l'enfant. Mais parallèlement à un traitement médical, il semble qu'elles fassent inéluctablement appel aux remèdes traditionnels. Au cours de notre enquête, nous avons enregistré plus d'une vingtaine de procédés thérapeutiques, pratiqués encore de nos jours et dont nous citerons quelques cas:

- selon ses affirmations, pour soigner ses petits enfants, M, une vieille femme d'une soixantaine d'années éventre un caméléon (*buyya*) pour en extraire une sorte de boules agglomérées. Elle en fait une décoction dans l'huile d'olive que le malade avalera à jeun.

- Un autre moyen réputé très efficace et retrouvé dans beaucoup de ménages, consiste à préparer une solution antiseptique, à base de caméléon desséché et transformé en poudre et mélangé avec des clous de girofle pilés. Elle est destinée à un usage buccal.

Certaines personnes, à l'exemple de la vieille A, ont la réputation d'être dotées d'un pouvoir particulier de guérir les maux de gorge en effectuant un massage. Lors de notre présence au village, nous avons eu l'occasion d'assister à une séance de soins que celle-ci a dispensés à son propre petit-fils. Elle applique sa salive sur la gorge de l'enfant puis exerce une pression au niveau des amygdales, d'un geste qui simule une strangulation, en prononçant la formule magique "*axentuc yexneq K. neč xenqey axentuc*" (le sanglier a étranglé K et moi, j'ai étranglé le sanglier.)

Pour acquérir ce pouvoir, le guérisseur, semble t-il, doit avoir étranglé un marcassin auparavant.

---

* Les maux de gorge

- R, mère de quatre enfants, est âgée 33 ans. Elle a un faible niveau d'instruction. Son mari qui a fait ses études secondaires est salarié. Lors de l'entretien qu'elle nous a accordé, elle nous communique le remède auquel elle recourt dans ces circonstances; ainsi, lorsque ses enfant contractent une amygdalite, avant de les conduire chez le médecin, elle fait d'abord appel à une médecine familiale dont les secrets lui ont été transmis par sa tante qui était de son vivant guérisseuse. Elle badigeonne une feuille fraîche de noyer (*Imeswak*) d'un goudron végétal (*kedran*) puis procède au frottement de l'arrière bouche jusqu'à la gorge. Quand les amygdales crèvent éjectant du pus et du sang, R prépare une décoction pour nettoyer la lésion.

SECTION VI: ***Tazla n uɛeddis****

Selon les affirmations d'un infirmier exerçant depuis quatre ans au dispensaire d' Ahras, chez beaucoup d'enfants ahrasiens, les maladies digestives sont contractées dès les premières années voire, dès les premiers mois après la naissance, lorsque celles-ci sont liées à une introduction précoce d'aliments solides ou à une hygiène précaire des biberons et des ustensiles servant à leur préparation.

H, une mère relativement instruite dit à ce propos:" ma fille âgée de quinze mois fait systématiquement des gastro-entérites. Pour la soigner, je fais appel à des recettes traditionnelles; je prépare une tisane de thuya et parfois je lui fais avaler de l'amidon de maïs dilué dans l'eau. Quand la diarrhée persiste, je me trouve dans l'obligation de recourir aux soins d'un médecin".

Telle que nous l'avons observée, pour remédier au même mal, L, une ex-émigrée de France (60 ans), fait revenir de l'armoise blanche dans du beurre. L'enfant âgé de cinq ans, dégoûté par l'odeur fétide du mélange refuse de l'avaler. Elle use alors de divers subterfuges pour l'en persuader mais finit par recourir à la force pour lui faire ingurgiter la potion.

Nous avons souligné plus haut que l'enfant ahrasien, dès son sevrage, le plus souvent précoce, et parfois bien avant, était mis au plat familial, beaucoup plus riche en amidon qu'en fibres et en protéines. C'est sans doute, la raison pour laquelle les cas de constipations tenaces sont assez fréquents chez l'enfant, selon les témoignages des mères enquêtées.

---

*Dysenterie ou diarrhée. En recourant à l'emploi d'un euphémisme, selon les règles de convenance en cours au village, les gens, notamment les femmes, préfèrent dire *Tazla n uɛeddis* au lieu de *aberruḍ*, terme souvent écarté dans le langage soigné local.

Le procédé curatif le plus rencontré sur le terrain, consiste à appliquer la poire au savon de Marseille; l'ensemble des femmes la trouvent efficace pour la constipation des tout-petits.

Dans le même but, L, elle, prépare une potion avec de l'eau de fleur d'oranger coupée avec de l'eau et sucrée avec du miel. Une infusion à base de *sana lmekki*, une plante laxative, préparée par ses soins, aurait le même effet. Elle estime que dans ces cas, le recours au médecin n'est pas nécessaire.

SECTION VII: *Ayemmis* ou *lehwa* *

Selon les données recueillies durant l'enquête au niveau des familles ahrasiennes et des dispensaires d'Ahras et de Bouhmar, et selon les observations relevées sur le terrain, les maladies des voies respiratoires sont les plus fréquentes, chez les enfants, notamment lors des saisons de froid, vu la rudesse du climat de la région. Ces pathologies sont, sans doute, souvent les corollaires d'un système de chauffage défavorable, tel que nous l'avons constaté sur les lieux. En outre, beaucoup de parents ahrasiens qui ne semblent pas "élever leurs enfants dans un cocon", selon leur propre expression, ne sont pas excessivement rigoureux vis-à-vis de la manière dont leurs enfants se couvrent aux temps froids.

A la question relative au type de traitement adopté dans ce genre d'affection, S esquisse cette réponse:" *nettawi yer wedbib, netteg ddwawat nzik. Imira ad twellid fellasent mammek llant ad tafed yersent leɛqaqer heyyan rsin, lehcawec si tgendest yer merriwit, zimba, zzeɛter. Mehsub tisednan n day ukkel snent lumur aya*", (Le recours à la médecine conventionnelle est inséparable de l'usage d'une médication traditionnelle. On retrouve dans tous les foyers toutes sortes de drogues prêtes à l'usage. On retrouve également des spécimens de plantes médicinales, pyrèthre, marrube, thuya, thym ...et les femmes de chez nous disposent d'un vaste répertoire de recettes – remèdes.)

Notons que ces plantes médicinales proviennent presque exclusivement de la région où elles poussent naturellement; à Ahras, on ne pratique pas la culture des plantes destinées à l'usage thérapeutique. Selon les avis des connaisseurs en la matière (guérisseurs, herboristes, vieilles personnes...), les plantes qui poussent dans cette région seraient singulièrement efficaces parce qu'imprégnées du soleil et du climat sec.

---

* Les coups de froid

Au cours de notre enquête, nous avons pu relever l'existence d'un nombre considérable de remèdes traditionnels encore en usage, en particulier chez la population féminine.

Nous sommes chez L. Son petit-fils présente un tableau clinique hypothétique; il a des palpitations, une respiration difficile et une petite toux. Le médecin diagnostique un problème cardiaque, ce qui met toute la famille dans le grand désarroi, d'autant plus qu'il est enfant unique et n'est conçu qu'après des années d'attente. Il lui prescrit un traitement "trop lourd et délicat qu'on doit donner avec mesure. Un simple dépassement de dose pourrait être fatal à l'enfant", estime sa grand-mère. "Pour avoir le cœur net", selon ses propres propos, elle sollicite une guérisseuse qui, elle, suspecte une bronchite (*lmerḍ n yedmaren*). Elle lui transmet une recette traditionnelle et lui recommande de recourir à une médication mixte. A cet effet, L administre à l'enfant une solution antitussive (produit pharmaceutique) et prépare simultanément un remède à base de *aṣelγaγ n tayda* (résine de pin d'Alep) fondu dans du beurre ronce et du miel, avec une apparente conviction que *eccfa* (la guérison) surviendrait grâce à la médication traditionnelle à laquelle elle accorde exceptionnellement une vertu salutaire.

Selon un infirmier exerçant à Batna depuis une vingtaine d'années, certains éléments utilisés dans la médecine traditionnelle locale auraient des propriétés médicamenteuses, " par exemple, les dernières recherches dans le domaine de la médecine alternative et de la nutrition, reconnaissent au café des vertus broncho-dilatatrices", précise t-il. A ce propos, nous avons constaté que, dans beaucoup de familles à Ahras, pour soulager la toux, on avale quelques gorgées de café mélangé avec du beurre rance (*lqehwa s ddhan)*. Cette potion dite efficace est également donnée aux enfants dès le septième mois.

Une très vieille habitude destinée à soigner les coups de froid subsiste jusqu'à nos jours et, est encore observée chez certaines familles. Elle consiste à confectionner avec sept gousses d'ail préalablement chauffées dans du beurre, un chapelet que l'on suspend au cou de l'enfant malade. L'action thérapeutique du talisman se manifeste, croit-on, au fur et à mesure que l'ail se dessèche, "*madam ticcert teggur tetnez, aγemmis yetnez*".

Dans la famille de S, nous avons remarqué que leur petite fille portait "le collier d'ail". Chaque soir, sa mère lui prépare un œuf cuit dans du beurre rance, de l'ail et du pyrèthre (*tigendest*).

SECTION VIII: *Tiṭṭ d tiṭṭ* *

A travers cette expression que nous avons invariablement rencontrée dans les milieux ruraux, urbains, berbérophones, arabophones, il paraît évident que le mal est interprété de façon caractéristique, qui est étroitement liées aux effets pernicieux des forces extérieures. A Ahras, les affections ophtalmiques les plus fréquemment rencontrées chez les enfants sont la conjonctivite (*kindaw*), et les orgelets (ʕiṭliṭ). Comme c'est le cas pour la quasi-totalité des maladies qui affectent les enfants, les soins des maux des yeux sont d'abord dispensés à domicile. Les données du terrain indiquent que ceux-ci sont beaucoup plus institués en raison des forces surnaturelles qui les engendrent que des symptômes apparents. Aussi, recourt-on souvent aux pratiques rituelles basées sur certains principes de magie sympathique ou imitative. Les soins sont par la suite assurés par des médecins au niveau des dispensaires, selon les affirmations des mères ahrasiennes.

Le recours à la médecine traditionnelle tel que nous l'avons observé sur le terrain, met en œuvre de nombreux remèdes et des formules médicinales qui auraient la vertu de guérir ces maux. Nous en présentons ici les divers usages relevés chez les différentes familles:

Pour soigner les yeux irrités de son fils, K applique du lait de chèvre. Pour ce faire, elle le maintient au dessous du pis animal qu'elle presse pour en extraire le lait qui retombe directement au fond de l'œil (*teṭṭezzi-as aṛi di tiṭṭ*). Elle affirme qu'elle ne conduit presque jamais ses enfants chez le médecin, "*ad nnumen s yeḍbiben w ad temriḍen akkas. Yerni d neč d aḍbib nsen*", (ils deviendraient excessivement fragiles et ne résisteraient pas aux moindres maladies. Par ailleurs je suis leur propre médecin).

Dans les villages avoisinants d'Ahras, certains guérisseurs pratiquent encore "le nettoyage des yeux" (*tmuksit n tenḍirin*), pour prélever toutes les impuretés qui pénètrent dans les yeux et provoquent des irritations. "Les enfants les contractent généralement en période de vannage (*azuzzer*) parce qu'ils se protègent mal les yeux" estime N. Celle-ci a conduit sa fille âgée de 12 ans chez le médecin qui lui a prescrit des collyres. Lorsqu'au bout de quatre jours, la petite insiste sur la présence des particules qui picotent son œil, sa mère décide alors de solliciter une guérisseuse à

---

* Littéralement, l'œil c'est le mauvais œil. Très répandue dans la région et même dans certains milieux urbains et arabophones, cette expression semble appuyer la croyance au mauvais œil.

Bayou. Nous avons assisté à l'opération de nettoyage: la vieille Z remplit une coupe en argile (*taqennuct*) d'eau fraîche, y trempe sa langue qu'elle introduit par la suite sous la paupière de la patiente. Elle procède alors, dans un mouvement circulaire de la langue, au nettoyage du fond de l'œil. Elle rince sa langue dans la coupe puis réitère l'opération; "*tesseɣli-t tiṭṭ* "* énonce t-elle, ne trouvant pas l'impureté, puis la cherche encore et ressort enfin la langue et une petite particule accrochée à son bout.

Pour soigner une conjonctivite, la totalité des familles enquêtées sollicite en premier lieu, les soins d'un médecin. Mais lorsque le mal persiste, le recours à une médication traditionnelle devient inévitable, selon les témoignages recueillis. A ce propos, laissons parler E : "*kel ma had yers kindaw w ad yettef tarwa ina mammek llan; imerdin inetted, ur d ettasey ad essrahey way ald ad yettef win. Ttawiy-hen ɣer yedḥiben. Mannaka lac n lfayett w ad welli ɣ ɣer ddwa n waɛraben*", (Dès qu'une conjonctivite sévit, elle affecte tous mes enfants sans exception. Elle est très contagieuse; je n'en finis pas avec les soins d'un enfant qu'elle passe à un autre. Je consulte les médecins, mais quand les résultats s'avèrent insuffisants, j'opte pour les remèdes de chez nous).

Elle explique le mode d'emploi du remède auquel elle recourt systématiquement et qu'elle dit efficace; elle se procure à cet effet *Imeṣṣasa*, une plante qu'on retrouve aux bords des ruisseaux. Elle la badigeonne de beurre ronce et de miel et l'applique sur les yeux malades. Le lendemain, elle nettoie le pus (*tarta*) avec de l'huile d'olive. Le deuxième soir, elle prépare un cataplasme à base d'oignon chauffé, de beurre et de miel et le place sur les yeux. Ce procédé est apparemment très en usage à Ahras et dans beaucoup d'autres villages.

Nous avons par ailleurs noté l'existence au village, de pratiques très anciennes, destinées non seulement à expulser le mal, mais le principe même du remède implique le déploiement de tout l'arsenal des rites de transfert du mal à une autre personne. Cela paraît une condition sine qua non pour la guérison. Le procédé le plus en usage à Ahras, s'appelle "*taɛcuct n ɛiṭliṭ*" (maison de ɛiṭlit) et consiste à faire tourner autour de l'œil malade sept grains d'orge qu'on va par la suite déposer sous un tas de fragments de bois ou de métal, conçu à cet effet. On croit que la personne qui foule le talisman aura la maladie.

---

* L'œil a englouti l'impureté

De par cet inventaire non exhaustif des principales maladies qui affectent la petite enfance à Ahras, nous pouvons mettre l'accent sur le rapport des parents ahrasiens aux différents systèmes médicaux; sollicité de façon presque systématique, le médecin voit, toutefois, son action médicale confrontée au champ de grande envergure des coutumes médicales traditionnelles. En revanche, selon les données du terrain, les deux formes thérapeutiques en présence ne s'excluent pas et on recourt à l'une ou l'autre médecine, suivant le cas pathologique. Cette interférence de pratiques archaïques et de procédés scientifiques reflète un peu l'attitude des parents face à la maladie de leurs enfants; on perçoit un besoin de conjuguer les effets des deux formes de traitements pour parvenir aux meilleurs résultats. En revanche, Si, d'un côté, une certaine irrégularité et un manque de persévérance sont perçus dans l'emploi des médicaments, nous avons, d'autre part, constaté que les mères sont plus rigoureuses vis-à-vis de l'utilisation des remèdes traditionnels.*

Les entretiens menés à Ahras avec des femmes de différentes catégories, montrent que celles-ci attachent une importance particulière à "*nniet*" (foi absolue). E raisonne en ces termes:" *netteg nniet w ad yawi Rebbi eccfa. Mannaka u ngi c nniet, w a s-neqqar d lxurafat* (faisant allusion aux pratiques médico-magiques et aux remèdes traditionnels*) niy ddwawet n imira ur hlin c, w ad yettef Rebb lɛalamin ad yerfed lbarakt nnes la si ddwawet edin la seg fus n leɛbed*", (On garde la foi absolue et on se résigne à la volonté de Dieu et on guérit à coup sûr. Si, par contre, on perd la foi et on évoque le charlatanisme ou l'inefficacité des médicaments Dieu prend sa baraka aussi bien de la main du guérisseur que des remèdes.)

Par ailleurs, si les mères ahrasiennes redoutent les maladies qui affectent leurs tout-petits, elles appréhendent davantage les rechutes (*enneksan*) qui paraît-il, seraient plus dangereuses que la maladie elle-même. C'est sans doute, la raison pour laquelle, la période de la convalescence, au même titre que tout autre état de passage, est considérée par la totalité des enquêtées comme particulièrement délicate; l'enfant convalescent est entouré de mille précautions : il est étroitement surveillé pour le préserver des effets maléfiques des puissances occultes, "*herrzen-t u t-ya γ f*

*La plupart des mères avouent qu'elles ne poursuivent généralement pas les traitements de leurs enfants jusqu'au bout et, les flacons de médicament à moitié remplis que nous avons rencontrés dans les foyers de nos enquêtés, renforcent ces affirmations. En revanche l'application des nfouls, par exemple, est soumise à un horaire rigoureux quelle que soit la durée requise pour venir à bout de l'opération.

tzemmar", dit-on et dans la limite des pouvoirs économiques de la famille, une nourriture appropriée à son état de *maḍun** lui est réservée. Les témoignages rapportent qu'autrefois, la rechute faisait l'objet d'une pratique rituelle destinée à la prévenir; l'enfant convalescent était placé à même le sol, face à la qibla. On creusait un cercle autour de lui (*taselliya*) et on le lavait avec une eau puisée à la fontaine en ayant pris la précaution d'observer le silence total et de se garder de se retourner en cours de chemin ni de boire de cette eau. Après cette toilette singulière au cours de laquelle "le mal aurait coulé avec l'eau dans *taselliya*", selon la croyance, on appliquait au malade, du henné aux mains et aux pieds et du khôl à l'œil droit. Après la consommation du repas d'usage que constitue le plat rituel *tuḍfist* (les crêpes), l'enfant était mis dans sa couche et devait y rester jusqu'à complète guérison " parce qu'une deuxième rechute pourrait lui être fatale " dit-on.

En Somme, si on reprend maintenant le système de médication que nous venons de passer en revue, on s'aperçoit qu'il est construit d'après un modèle : les parents ahrasiens redoutent dans tous les cas, les effets maléfiques des forces occultes. Cela semble renforcer la thèse selon laquelle " dans les sociétés traditionnelles...la maladie n'est presque jamais attribuée à une cause endogène; au contraire, elle relève de séries de causalités extérieures. C'est sur des processus externes que se fondent les étiologies des dérèglements du corps, dont différents types d'agents peuvent être à l'origine: ancêtres défunts, puissances invisibles, ennemis malveillants qui attaquent en sorcellerie. Manquement à la règle sociale ou rupture d'interdits sont aussi des facteurs déclenchants de la maladie. Quoi qu'il en soit, c'est l'autre, ou bien un événement dont on ne se tient pas pour responsable, qui est supposé être la cause du trouble qu'on ressent dans son propre corps."[1]

Après avoir présenté l'état des lieux sur la pathologie infantile en milieu familial ahrasien, nous pouvons constater que ce "dysfonctionnement" organique est souvent interprété en référence à un système de croyances magico religieuses ancrées dans la conscience collective.

---

* *Maḍun*: le malade.

1- Encyclopaedia Universalis. Vol 6

Les modèles thérapeutiques décrits ici illustrent un processus de changement, une dualité dans la perception du phénomène "maladie", d'où le recours à deux procédés de médication, la médecine scientifique et la médecine traditionnelle, selon la nécessité et l'identification de la nature du mal.

Après cet aperçu sur la représentation sociale de la maladie, nous essayerons d'établir, dans le chapitre suivant, la trajectoire de la mortalité infantile à Ahras, en comparant des périodes différentes. Nous aborderons le comportement des parents face à la mort des enfants.

CHAPITRE II: LA FAMILLE AHRASIENNE ET LA MORTALITE DES ENFANTS

Introduction

Pour mieux appréhender l'évolution de la situation sanitaire de l'enfance ahrasienne, développé dans le chapitre précédent, il nous a semblé pertinent de procéder à la présentation de la mortalité dans le temps et dans l'espace.

De ce fait, la causalité de la sélection de la nature semble étroitement liée aux données socioculturelles et économiques.

Section I: La mortalité infantile hier et aujourd'hui, une trajectoire révélatrice

"Les vieilles aurasiennes, malgré leur expérience, sont souvent incapables de soigner les enfants; aussi, la mortalité infantile est-elle élevée." Tel est le constat de M.Gaudry à propos de la mortalité infantile en Aurès des années 1920. Selon les statistiques effectuées par ses soins, "le nombre des décès survenus parmi les enfants de moins de deux ans fut en 1924, de 178 pour les tribus de la commune mixte de l'Aurès*, à l'exception de Beni Bouslimane. Si l'on approche ce chiffre de celui des naissances:710 en la même année, on constate que le pourcentage ne manque pas d'être élevé"[1].Selon les témoignages de personnes âgées, ce taux de mortalité assez important est essentiellement attribué aux mauvais coups des forces occultes qui trouvaient le terrain favorable à leur action, à savoir, les nombreuses épidémies dévastatrices qui sévissaient dans la région, le manque d'hygiène, la malnutrition et les

---

* La commune de l'Aurès (aujourd'hui Arris) comportait cinq tribus dont les At Abdi à laquelle est apparenté le village d' Ahras.

1- Mathéa Gaudry- Femme chaouia de l'Aurès. P 66

maladies infantiles face auxquelles les parents restaient impuissants. La sélection, nous dit-on, était maximale dans les premières années et surtout durant la première; les enfants payaient apparemment un large tribut à la mort avant d'atteindre l'âge d'un an, notamment dans le premier mois. Dans les mêmes conditions sociales et historiques, G. L. Chantréaux écrivait à ce sujet:"Lorsqu'on interroge une femme sur la cause de la mortalité:«va au cimetière, répond-elle, et loue Dieu ! De tous ceux qui sont enterrés là, la moitié a été emportée par l'effet du mauvais œil, plus du quart a succombé sous les coups des Génies, le reste a disparu par un effet de la volonté de Dieu»"[1]

De nos jours, les données recueillies sur le terrain révèlent, parallèlement à une légère baisse de la fécondité, un net recul de la mortalité infantile à Ahras. Pour évaluer le taux de mortalité, nous avons tenté de relever le nombre de décès survenus chez des enfants, durant les cinq dernières années. Au cours du premier semestre de l'année 2004, pour 10 naissances, aucun décès touchant des enfants en bas âge n'est signalé. Entre 2000 et 2003, il y a eu 03 décès (02 petits enfants en 2000 et un mort-né en 2002). B, l'accoucheuse, qui n'est pas originaire d'Ahras, fait ses estimations dans les propos suivants:" cela fait une vingtaine d'années que je vis à Ahras. Durant cette période, il n'y eut qu'un très petit nombre de décès parmi la population enfantine."

Il semble que ce reflux serait essentiellement dû à l'amélioration de l'hygiène lors des accouchements, à l'entretien passable des biberons, au recul des maladies infectieuses spécifiques à cette tranche d'âge (comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, les enfants ahrasiens sont régulièrement vaccinés).

Section II: <u>Le deuil, une forme de socialisation de la mort</u>

Devant la baisse relative du taux de natalité à Ahras, la perte des enfants en bas âge engendre une forme de deuil particulière. De façon générale, l'événement est vécu par les parents sur un mode de réaction qui traduit une conception de la mort qui est celle d'une fin brutale, amère "tmirzagt". Une conception que seuls un déterminisme religieux et un déterminisme socioculturel semblent atténuer.

Dans un article sur "le sens de la maladie dans la culture maghrébine arabo-musulmane", B. Bensmail, un psychiatre renommé, autrefois, dans le Constantinois, souligne, dans cette optique, que "croire en Dieu et en sa volonté divine équivaut à se soumettre à sa volonté et accepter avec patience et abnégation les échecs, les épreuves

---

1- G. L. Chantréaux, Kabylie côté femmes, p 162

et les malheurs"1. Cette résignation des parents affligés par la mort d'un enfant, semble constituer l'un des principaux facteurs favorisant l'amélioration de leur état d'endeuillés, selon les indicateurs du terrain.

A cet effet, les témoignages recueillis à Ahras, auprès de la population enquêtée à ce sujet, semblent s'accorder sur le fait que le recours au fatalisme, souvent associé à la religion, constitue un appui moral, un havre de paix intérieure et une consolation aux cœurs endeuillés, d'autant plus que ces parents sont conscients de leur impuissance devant la volonté de Dieu. Cela se traduit notamment dans le mode d'expression populaire à Ahras; dans les circonstances de deuil, on évoque souvent *lmektub* (le destin). On dit *yexleḍ wass nnes , daya i s-yekteb Rebbi d ussan, uqqan yirden nnes* (littéralement: son jour est arrivé, c'est tout ce Dieu lui a écrit comme jours à vivre, ses grains de blé sont épuisés).

Se référant à un système de croyances puisé aussi bien de la religion que d'un fond culturel traditionnel, les ahrasiens interrogés avancent que l'âme des enfants décédés en bas âge va directement au paradis pour ouvrir ses portes aux parents. Cette croyance, nous la retrouvons dans les formules génériques des condoléances: *d afrux n ljennet* (c'est un oiseau du paradis), *ad icfeɛ diwen ass n laxert* (il intercèdera auprès de Dieu en votre faveur le jour du dernier jugement) *ad- wen-yessiy tacerṛibt nwaman* (il étanchera votre soif dans l'au-delà).

Cette problématisation de la mort par le recours au fatalisme religieux et l'aspiration à une récompense divine eu égard à cette abnégation devant le malheur, semble contribuer à surmonter le chagrin, dans la mesure où elle donnerait un sens à cette mort; le passage à une vie éternelle.

Le cadre socioculturel du deuil semble aussi un facteur déterminant dans l'amélioration de l'état moral des parents endeuillés. En premier lieu, cela se manifeste dans le rôle notoire de la famille et de la communauté à procurer réconfort et consolation, étant donné que, dans ce milieu, l'événement est vécu au niveau communautaire. Selon la coutume en cours à Ahras, à l'instar des autres états de passage vus dans les chapitres précédents (accouchement, circoncision,...), durant la période de deuil, les parents du défunt doivent être constamment assistés *tweɛɛan yersen lahser*.

1- B. Bensmail, "Le sens de la maladie dans la culture maghrebine arabo-musulmane, in Revue de Psychologie Médicale, cité par I. Benharkat "Le suicide et les réactions de deuil dans les familles algériennes", in "Les cahiers de LAPSI. P 123

D'autre part, "les actes rituels qui suivent le décès (...) montrent qu'il doit s'agir d'un état de transition, d'un départ, d'un passage, dont le caractère tragique se trouve de ce fait atténué"1. Cette consommation sociale de la mort est imagée dans les rituels funéraires déterminés par la religion et la coutume et qui accompagnent le corps: la profession de la foi prononcée dès le dernier souffle émis par le défunt, la toilette mortuaire, la préparation du linceul, le vase d'eau brisée derrière la civière à sa sortie de la maison, l'enterrement de la dépouille, la cérémonie mortuaire qui peut durer plusieurs jours, la veillée funèbre, la visite des femmes au cimetière le lendemain de l'enterrement et les gestes rituels qui s'y pratiquent...

Par ailleurs, d'autres facteurs semblent contribuer à déterminer l'attitude des parents face à la mort de l'enfant, à savoir l'âge et le niveau d'instruction de l'endeuillé et l'âge et le sexe du défunt. Selon les données recueillies sur le terrain, lorsque l'enfant décède après le sixième mois, il est conçu comme une entité sociale et est soumis à toutes les pratiques rituelles et sociales qui accompagnent le sujet à la mort.

En conclusion, nous constatons que le taux de la mortalité infantile a sensiblement baissé à Ahras au cours de ces dernières années. Deux facteurs essentiels semblent déterminer ce recul; un déterminant économique lié à l'amélioration relative des conditions matérielles d'existence et à l'accessibilité matérielle aux centres médicaux, et un déterminant psychosocial s'exprimant dans les dispositions psychologiques des mères ahrasiennes à recourir enfin à la médecine conventionnelle.

Dans ce milieu rural, la conception traditionnelle de la mort semble atténuée par les déterminants religieux et socioculturels.

Une approche descriptive sur le mode d'éducation dans un milieu déterminé, ne saurait être complète si nous ne mettions pas la lumière sur une classe d'âge bien importante, à savoir l'âge scolaire qui marque un passage déterminant dans le processus de croissance de l'enfant et l'émergence des signes révélateurs de la personnalité sociale de l'enfant. Dans cette perspective, nous lui consacrerons la dernière partie de notre travail.

1- N. Zerdoumi, "enfants d'hier". P 282

TROISIEME PARTIE

L'AGE SCOLAIRE

un passage décisif

Introduction

De même que le petit garçon, vers 4 ou 5 ans, meurt à la société des femmes pour renaître à celle des hommes où il affirmera son identité masculine - étape essentiellement marquée par la circoncision - le processus des passages d'une société à une autre, se poursuit, touchant d'autres tranches d'âge; à six ans, l'enfant ahrasien, à l'instar de beaucoup d'enfants algériens, émerge de son milieu familial et plonge directement dans un nouveau réseau de rapports plus officiels, celui que forme l'école, les maîtres et les camarades de classe. Si, comme nous l'avons constaté, le père demeure quasiment absent dans l'éducation de son enfant durant la première enfance, en revanche, son intervention devient inéluctable lors du passage dans cette classe d'âge, celle que représente l'âge scolaire. Sa personnalité sociale va se manifester dans la scolarisation, le jeu, la contribution aux activités domestiques et la soumission précoce de la fille à une éducation morale visant la préservation de son intégrité physique et morale.

CHAPITRE I : L'ECOLE, L'AUTRE POLE DE SOCIALISATION OU D'ACCULTURATION?

Le petit ahrasien arrive à l'école à un âge où les influences familiales et celles de son entourage avaient déjà imprégné son jeune esprit et contribué à fixer les aspects fondamentaux de la mentalité enfantine. Dans ce sens, N. Zerdoumi écrivait en 1968, à propos de l'enfant tlemcénien:"l'enfant aborde la vie scolaire avec sa personnalité globale et certaines disciplines vont se heurter de front avec les caractères acquis et les aptitudes orientées depuis la naissance dans le milieu familial"[1].

A l'école, cet enfant doit alors se confronter à de nouvelles habitudes d'esprit différentes de celles acquises dans sa famille.

Ceci dit, comment l'enfant ahrasien réagit-il à ces changements qui surviennent dans son quotidien jusque là exclusivement organisé autour d'un monde familier et dans quelle mesure assume-t-il ce dépaysement dans sa nouvelle vie scolaire?

1- N.Zerdoumi- enfants d'hier. P 230.

Or, de par son implantation physique, son style architectural, l'école d' Ahras ne semble pas s'apprêter au qualificatif de déconcertante. En effet, construite au cœur même du village, au cours des années 1960, elle est intégrée au cadre de vie de l'enfant qui, dès qu'il commence à explorer le monde extérieur, la découvre, l'adopte puis elle cesse d'être l'objet de curiosité et encore moins de crainte que suscite généralement l'école aux débutants. Ceci aurait l'avantage d'épargner à l'enfant l'incommodité que soulève le fait de l'arracher à son milieu naturel.

Dans cet ordre d'idées, mettant l'index sur le rôle "civilisateur" de l'école coloniale au Gourara, lié à son aspect physique, Fanny Colonna écrivait "on sait que pendant la période coloniale et dès le début de l'implantation du système scolaire français, les écoles étaient appelées par leur présence physique et par leur style architectural à jouer un rôle civilisateur. Explicable dans ce contexte d'acculturation agressive, la construction d'écoles sur des plans–types absolument étrangers aux traditions architecturales et aux conditions climatiques locales ne se justifie plus aujourd'hui"[1].

L'école d'Ahras n'est en fait qu'un groupe scolaire composé uniquement de trois salles de classe et regroupant chacune simultanément deux niveaux différents, et dont l'une abritant en même temps le "bureau du directeur". Notons que cette situation est presque analogue à celle d'une école coloniale décrite par Y. Turin, celle de M. Roux, située à Alger dans un quartier pauvre: " les mouvements sont si fréquents que les élèves les plus anciens ne peuvent attendre les nouveaux, ce qui rend impossible l'enseignement mutuel. L'école se rapproche alors d'une sorte de salle commune enfantine"[2].

La dotation de l'école en maîtres est relativement proportionnelle aux autres paramètres de l'infrastructure scolaire à Ahras, à savoir les effectifs des élèves et le nombre de salles de classe. En effet, l'école dispose de trois maîtresses polyvalentes réparties sur tous les niveaux et dispensant chacune alternativement, l'enseignement de l'arabe et du français aux deux groupes encadrés et dont l'une qui, outre sa fonction d'enseignante, assume des tâches pédagogiques et administratives.

1- Fanny Colonna. Savants paysans – Eléments d'histoire sociale sur l'Algérie rurale. P 52

2- Y. Turin- Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale. Ecole, médecine, religion, 1830 -1880, Edition Distribution Houma Alger, P 259.

Selon les témoignages recueillis auprès d'une institutrice du village, "la tâche est d'autant plus délicate et parfois même difficile, que notre action pédagogique nécessite un constant changement de langue d'enseignement, de niveau et d'activités. Les élèves risquent d'être perturbés par les fréquentes ruptures lors du passage d'un niveau à l'autre ; le temps imparti à chaque groupe pédagogique est insuffisant, à peine le maître arrive t-il à accrocher l'attention de l'un qu'il se retrouve déjà contraint de passer à l'autre groupe. C'est sans doute l'une des raisons, et pas des moindres, du désintérêt prononcé des élèves vis-à-vis des études, outre le faible rendement scolaires de beaucoup d'entre eux".

Dans son étude effectuée au sujet de la scolarisation dans le milieu rural, M. Haddab met l'accent sur la fonction sociale de l'institution scolaire et de son rôle intégrateur des sujets scolarisés dans les systèmes des relations sociales, en évoquant dans ce cadre, le concept d'"habitus social" à installer chez la jeune génération. Selon son constat, "le degré auquel le système scolaire parvient à ses fins dépend de facteurs internes à ce système, aussi bien que de facteurs externes à celui-ci: la qualité et l'efficacité de l'action pédagogique exercée par les maîtres, l'homogénéité et la pertinence de la culture et des messages pédagogiques diffusés par l'école, la force des renforcements des attitudes ou des aptitudes positives vis-à-vis de l'action inculcatrice de l'école émanant de l'environnement socio-économique ou socioculturel, autant d'éléments qui interviennent sur le pouvoir de l'institution scolaire à former des agents "adaptés" au système socio-économique que l'on voudrait instaurer"[1]. Par ailleurs, il souligne également l'apport de l'interaction entre l'institution scolaire et le milieu traditionnel rural, dans ce sens que "l'action du système éducatif n'est jamais exclusive, son importance par rapport à d'autres facteurs sociaux d'acculturation (capital culturel familial, milieu professionnel, traditions régionales, mass médias, etc.) peut varier cependant fortement d'une période historique à l'autre ou d'une société à une autre"[2].

Ainsi, le petit ahrasien arrive à l'école avec "sa culture" acquise dans son milieu familial. Certes, son éducation traditionnelle se voit subir, d'ores et déjà, des

---

1-M. Haddab- scolarisation et modernisation dans le monde rural. Collectif: les jeunes ruraux et l'école. Mythe et réalité. Ed .CREA. PP 83-84.
2 - M. Haddab – id. P 168.

transformations relativement importantes dues à la scolarisation qui va de ce fait créer des "ouvertures" et établir une situation nouvelle, d'autant plus irréversible que le projet scolaire est en rupture totale avec le mode de vie antérieur. Dans ce nouveau contexte, l'enfant, semble-t-il, serait incapable d'intérioriser des modèles provenant d'un milieu autre que le sien. Une institutrice à l'école d'Ahras, une licenciée en sciences islamiques et venant de la ville de Batna, expose sa vision dans ces termes: "nous recevons des enfants qui n'ont pour horizon que la culture inculquée dans leur milieu. A l'école l'élève se heurte à de nouvelles données auxquelles il ne s'adapte pas facilement. Il voit mal, par exemple, ' maman va au marché ' ou 'maman lit le journal', alors qu'il est habitué depuis sa prime enfance à voir une mère qui vaque incessamment aux multiples tâches ménagères. Aussi, comment réagira-t-il lorsqu'il a l'habitude de manger avec tous les membres de sa famille dans le même plat,et qu'il voit Leila, Omar, maman et papa prendre leur repas à table dans des assiettes individuelles?". Il ressort ainsi de ce bref témoignage que le "conflit" culturel créé dans cette situation chez l'élève, engendre un écart d'autant plus considérable entre les personnages de son manuel scolaire et sa propre représentation, qu'il se trouve incapable de s'identifier à eux. Toujours dans ce sens, l'institutrice ajoute "les enfants d'Ahras arrivent à l'école avec le seul bagage linguistique et culturel qu'ils ont acquis dans le cercle familial. Dans ces conditions, nous nous confrontons à de sérieuses difficultés lorsque nous effectuons une certaine catégorie de leçons, en particulier, celles de l'éducation civique, liées au monde urbain; dans ces circonstances, les séances se réduisent souvent à une transmission d'informations, somme toute, abstraites; la quasi-totalité des élèves ahrasiens affirment n'avoir jamais eu l'occasion de visiter sur les lieux, une institution étatique (poste, APC, wilaya, commissariat...). Parlant de ce qu'elle dénomme le clivage entre l'enseignement et le milieu naturel de l'enfant ahrasien, F, une autre enseignante polyvalente à l'école d'Ahras, licenciée en sciences exactes, voit que le système scolaire est généralement conçu de façon à adopter l'enfant à l'enseignement et non l'inverse, c'est-à-dire, un enseignement fait pour l'enfant et prenant en considération ses spécificités, ses besoins et attentes. Il découle de ces témoignages que l'école tend à inculquer à l'enfant ahrasien, des modèles idéaux, faisant généralement référence à un univers urbain.

Ce décalage entre le mode de représentation du petit ahrasien et du projet culturel de l'école "est d'autant plus important que les aspects linguistiques actuels

posent un certain nombre de problèmes encore mal cernés"[1].

On soulève ici une question d'ordre linguistique; l'enfant ahrasien, semble-t-il, aborde la vie scolaire avec sa langue maternelle, en l'occurrence, le chaoui, qui constitue sa seule performance linguistique. L'utilisation de l'arabe comme langue de base pour l'enseignement, fait que l'écart est bien marqué entre la langue enseignée et la langue couramment utilisée; les premiers contacts entre les élèves et les maîtres, notamment non berbérophones, selon les témoignages de ces derniers, revêtent un aspect particulier, différent de celui qui caractérise l'école de la ville (milieu hétérogène où cohabitent langue arabe et chaouie et où la plupart des sujets pratiquent conjointement les deux parlers). Le maître, s'il ne maîtrise pas le parler local va, d'ores et déjà, se heurter à un problème qui n'est pas des moindres: comment pourra-t-il communiquer avec ces jeunes enfants à peine sortis de la première enfance, passée en étroite collaboration avec son environnement immédiat, et ne s'exprimant que sur un seul mode?

A cette question, une enseignante à l'école d' Ahras, non berbérophone répond en ses propres termes : "ce problème de langue est vécu de manière particulière durant les premiers mois de l'année scolaire, d'autant plus que le groupe dont j'ai la charge est en classe de 1° Année primaire. Pour établir une communication avec ces élèves, dans la situation concrète de la classe, je me trouve contrainte de faire appel au code de la mimique. Une fois j'ai risqué une remarque à un parent d'élève, de faible niveau d'instruction, sur la nécessité de familiariser les enfants qui atteignent l'âge scolaire, avec l'arabe pour minimiser un peu ce heurt linguistique à l'entrée scolaire. Sa réponse fut catégorique: non, nous sommes chaouis et à la maison nous ne parlons que le chaoui; les enfants apprendront automatiquement l'arabe à l'école et plus tard, lorsqu'ils auront fréquenté les milieux urbains".

En somme, il semble, d'après ce témoignage, que "le hiatus entre l'école, la famille et le groupe social (soit) accentué par l'analphabétisme très fréquent des parents qui ne peuvent suivre leur enfant"[2]

Ainsi, il apparaît que l'école s'efforce de plier l'enfant à des normes préposées et de lui faire acquérir des habitudes d'esprit différentes de celles qu'il a reçues dans le

---

1- M. Boucebci. psychiatrie, société et développement. P 59

2-M. Boucebci- psychiatrie, société et développement. P 66.

milieu familial. Toutefois, les données recueillies sur le terrain révèlent qu'elle ne peut à coup sûr transformer radicalement la vision du monde que l'enfant a acquise dans sa famille. Si l'on considère que cet enfant profondément imprégné de son milieu traditionnel qui lui inculque ses idées, tel qu'il est souligné par N. Zerdoumi, "on comprendra pourquoi l'école, malgré les apparences, ne parvient pas toujours à façonner l'esprit et à conditionner les réflexes de l'élève comme il est écrit dans les manuels scolaires"[1]. Plus encore, cet enfant peut même faire, dans une certaine mesure, le transfert des acquis de sa vie antérieure sur les lieux de l'école.

En effet, l'enfant, ayant vécu en contact étroit avec sa mère, ne manque pas de s'imprégner de son mode de pensée. Comme nous avons pu le constater sur le terrain, la femme ahrasienne vit en relation permanente avec un au-delà plein de mystères tissé sur un fond religieux essentiellement fait de croyances.

Il nous semble de ce fait qu'à Ahras, à l'instar des milieux traditionnels et ruraux, le sentiment religieux, notamment dans l'univers féminin, ne s'exprime pas uniquement dans l'observance des préceptes capitaux de l'Islam mais se manifeste également dans les croyances. Aussi, dans ce milieu imprégné de croyances, les enfants ahrasiens semblent très tôt familiarisés avec un univers surnaturel peuplé de djinns qu'ils se représentent comme des êtres mystérieux qui vivent autour des humains et qui peuvent devenir dangereux et, c'est sans doute, en référence à cette croyance qu'ils observent à un très jeune âge déjà, un ensemble d'attitudes prudentielles, évitant ainsi de marcher sur le sang, le marc du café, le fumier , la matière grasse, la cendre et d'approcher, notamment en fin de journée, une eau stagnante ou la vase (*lamus*), réputés pour être les lieux de prédilection favoris des "Autres". Les données du terrain révèlent que les thèmes de possession par les djinns (*esskent*) si fréquents à Ahras, encombrent les jeunes esprits de manière indélébile. Selon ces mêmes croyances, souvent des alliances avec les humains se concluent. A Ahras, on parle de deux personnes appartenant à une même famille, qui se seraient unis à des djinns et de ce fait, sont apparemment très sollicités pour leur pouvoir divinatoire (*d iɛezzamen*) et par là même sont très vénérés par la population ahrasienne.

Parallèlement à cette croyance à la pénétration des djinns dans les corps des êtres humains, le petit ahrasien s'habitue également à redouter des esprits d'une autre

---

1- N. Zerdoumi- enfants d'hier. P 232.

espèce, à savoir, les revenants ou les fantômes*. Dans ce domaine, les habitants d'Ahras disposent d'un riche répertoire composé d'histoires où il est essentiellement question de confrontations avec des humains. Ces récits dûment authentifiés contribuent pour une large part à les encrer dans les jeunes esprits.

Sur un autre plan, la conception que l'enfant ahrasien a de la mort et de l'au-delà est semble-t-il, une superposition de celle que reflète la conduite de son entourage immédiat et celle qui résulte de sa propre imagination. Dans ce sens, les parents, en racontant toutes sortes de récits liés à ce domaine peuvent contribuer à exciter l'imagination des enfants, une imagination déjà très fertile en matière de sujets touchants aux supplices infligés dans l'enfer et la torture par le feu. Tel est par exemple, le cas d'une vieille légende connue manifestement de tous les enfants ahrasiens qui la répètent souvent sur un ton solennel. Elle porte sur le châtiment infligé à une femme qui aurait gaspillé du pain. Ainsi, on raconte qu'au temps du prophète, une femme était occupée à préparer *tarqaqt*, une sorte de pain, lorsque son enfant défèqua près de la terrine. Ne trouvant pas à portée de main de quoi le nettoyer, elle saisit *errezq n Ṛebbi* (la nourriture) et essuya la souillure. Cet acte suscita une colère divine si prompte qu'à cet instant même, Sa punition s'abattit sur elle; Il la transporta sur la lune où Il la suspendit par les cils. Selon la croyance locale, les reliefs qui apparaissent sur la face de la lune ne sont que les contours d'une scène figée constituée par des humains pétrifiés.

Un autre fait caractérisant le fond de croyances local, nous paraît digne d'attention dans le milieu rural aurasien. C'est l'usage excessif que l'enfant fait du serment. A Ahras,, nous entendons souvent les enfants jurer devant Dieu, jurer de tous les livres et de tous les endroits saints. En revanche, nous avons constaté que le plus courant des serments était l'appel de Dieu en témoignage "*wallaḥ*" et selon les affirmations de la plupart des enfants ahrasiens interrogés, ce serait le serment le moins appuyé et le moins persuasif. Ils ajoutent dans ce sens, que celui qui jure en ces termes n'est pas forcément pris en considération. Par contre, pour que son serment soit respecté , il n'hésite sans doute pas à s'engager dans une sérénade d'expressions rituelles, solennellement formulées en appelant souvent en témoignage, une autre référence que Dieu:

---

* Fantômes: iẓuγaγ du singulier aẓγuγ.

- *a y- yut lquran elɛaḍim* (que je soit frappé par l'éminent Coran).
- *U raṣ lquṛan elɛaḍim* (je jure par "la tête" du Coran)
- *a y – yut wani yella c n lektub* (que je soit frappé par tous les livres saints).
- *Settin hizb eṭṭaher* (soixante hizeb saints)
- *lahṛam* (par l'illicite)
- *ay ẓumeɣ hat d ilef* (mon jeûne est aussi illicite que du porc)
- *a y-yut dadda Bayyu, dadda si mhend u ɛebdellaḥ...* (que je soit frappé par dadda Bayyu, dadda si Mhend u ɛebdellah...).

C'est dans ce cadre culturel et cultuel que l'enfant construit son rapport à la religion. En revanche, arrivé à l'école, ses propres convictions acquises dans son milieu familial, peuvent se trouver radicalement ébranlées par un système de connaissance construit sur d'autres principes, ceux qui constituent l'Islam orthodoxe. En fait, une question incontournable peut se poser, dans cette perspective: quelle serait la réaction de l'enfant lorsque sa maîtresse d'école lui apprend que les djinns existent effectivement mais dans leur propre univers, que ceux-ci ne peuvent pas entrer en contact avec les êtres humains et encore moins s'unir à eux, que les fantômes n'existent que dans l'imagination des gens, que la femme suspendue n'est qu'une légende, somme toute, tissée par la fantaisie populaire, que les ombres apparents sur la lune en sont les reliefs montagneux et qu'enfin, les serments faisant appel à des références autres que Dieu, n'ont aucune crédibilité?

Un autre lieu nous semble également digne d'intérêt, à savoir la problématique liée au rapport au corps et à la maladie. Ceci dit, sur quel mode l'enfant réagira-t-il aussi lorsque l'école prêche la prévention et l'hygiène du corps et enseigne des slogans tels que " prévenir vaut mieux que guérir" tandis que dans sa famille, on lui inculque l'idée que celui qui ne tombe pas malade au moins une fois dans les quarante jours, n'est pas un bon musulman?

Tant d'interrogations qui, pour avoir l'ambition de leur trouver des réponses, nécessitent un va et vient permanent entre deux systèmes de représentations différents, l'un imprégné de croyances et de valeurs traditionnelles et l'autre puisant sa matière dans les convention modernes. Dans cette optique N. Zerdoumi, faisant allusion à la croyance aux forces surnaturelles, écrivait "Les enfants qui vivent en

milieu traditionnel, même s'ils vont à l'école et si on leur enseigne que leurs craintes étaient vaines, ne sont jamais entièrement rassurés"[1]

Afin de tracer la trajectoire de l'école d' Ahras depuis les premiers temps de sa fondation, nous avons tenté d'esquisser une évaluation statistique du taux de scolarisation à partir des années 1970.

1- N. Zerdoumi- enfants d'hier. P 180.

Année	Nombre d'élèves inscrits en 1 A élémentaire			Nombre d'élèves arrivés en 6°A			Nombre d'abandons au cours du cursus		
	G	F	T	G	F	T	G	F	T
1973/74	07	00	07	05	00	05	02	/	02
1974/75	02	01	03	02	00	02	00	01	01
1975/76	01	00	01	01	/	01	00	/	00
1976/77	05	01	06	05	00	05	00	01	01
1977/78	02	01	03	02	00	02	00	01	01
1978/79	02	01	03	02	01	03	00	00	00
1979/80	04	03	07	04	01	05	00	02	00
1980/81	02	00	02	02	0	02	00	0	00
1981/82	04	02	06	04	01	05	00	01	01
1982/83	02	01	03	02	00	02	01	01	02
1983/84	05	03	08	04	02	06	01	01	02
1984/85	08	02	10	06	01	07	02	01	03
1987/88	06	04	10	06	01	07	00	03	03
1990/91	06	04	10	06	03	09	00	01	01
1993/94	05	03	08	05	02	07	00	01	01
1998/99	07	07	14	07	07	14	00	00	00
1999/00	05	02	07	05	02	07	00	00	00

Tableau I /Taux de scolarisation et de déperdition scolaire durant les trois dernières décennies.

(Archives de l'école d' Ahras)

Dans le but de faciliter l'accès au tableau I, pour en faire une lecture pratique, nous avons dû le morceler en 03 subdivisions, représentant chacune une décade. C'est également à dessein que nous avons "omis" des années dans chaque décade.

On constate qu'au cours de la décade 1970, les filles sont particulièrement affectées par les mécanismes de la sélection scolaire:

- soit en raison de non accès à l'école; pour une moyenne de 23 garçons recensés, correspondent seulement 07 filles, soit 23.33% du nombre total.

- soit en raison du taux relatif de celles qui quittent l'école avant la fin du cycle primaire; 71.42% des filles scolarisées abandonnent l'école contre 8.69% de garçons.

Au cours des années 1980, on remarque que le nombre d'enfants ayant accès à l'école, a relativement augmenté pour les deux sexes. Cependant, le taux de scolarisation des filles demeure nettement inférieur à celui des garçons -12 filles contre 27 garçons.

La déperdition scolaire au cours du cycle primaire, malgré un léger recul, reste élevée parmi la population féminine, affectant davantage les filles (58.33%) que les garçons (11.11%).

Pour la décennie 1990, nous avons pris les statistiques sur 04 années seulement (toujours dans le souci d'alléger le tableau). Les résultats de l'analyse indiquent que le nombre de filles scolarisées augmente à mesure que l'on avance vers la fin de la décade; 16 filles pour 23 garçons, alors que la déperdition au cours du cursus marque un important reflux: ainsi, le nombre global d'élèves arrivés en 6° année est estimé à 23 garçons (100%) et 14 filles (87.5%). Le taux d'abandon des bancs scolaires au cours du primaire se trouve réduit à 2 filles (12.5% du nombre global des filles). Mais même avec ce changement relatif, les données de l'enquête révèlent le nombre symbolique de filles ayant atteint un niveau d'études plus élevé. Toutefois, pour celles (très rares, notamment au début de la décennie) qui sont parvenues à faire le cycle secondaire et lorsqu'elles accèdent à un niveau d'études suffisant, il devient difficile, paraît-il, pour les parents de les empêcher de s'inscrire à l'université ou à une institution équivalente (I.T.E, Ecole Paramédicale...) pour acquérir les diplômes qui leur permettront de s'intégrer au monde professionnel et du travail rémunéré.

Tel fut, par exemple, le cas de B. Ayant décroché son diplôme dans le corps de la santé, elle devait se confronter au monde du travail alors que son frère s'y opposait, mettant en cause l'éloignement quasi permanent de la maison, dit-elle. Toutefois, les

parents dont les conditions matérielles étaient précaires, ne trouvaient aucun inconvénient. Mieux encore, cela constituerait une source de revenus supplémentaire, somme toute, plus régulière et plus importante que leurs propres ressources. Par là, on peut entrevoir l'émergence de nouveaux rôles féminins, ceux qu'implique la scolarisation; les mères ne sont plus les seules détentrices du rôle de transmission de toutes sortes d'enseignements; l'école lui dispute aussi ce rôle. Si l'éducation domestique aboutit à la formation d'une femme accomplie, capable de fonder un foyer, entretenir un mari et élever des enfants, l'école, elle, engendre des femmes économiquement autonomes et utiles.

Les données recueillies sur le terrain auprès d'anciennes élèves de l'école d'Ahras (tranche d'âge, 25-39 ans), révèlent que la plupart d'entre elles avaient quitté les bancs de l'école au cours du premier palier. Ce qui semble expliquer le taux élevé d'analphabétisme qui affecte particulièrement la population féminine appartenant à cette tranche d'âge parce que, comme l'a écrit Ben Achenhou dans sa préface au collectif: les jeunes ruraux et l'école, "la 5° Année Elémentaire apparaît comme la barrière à franchir pour gagner la lutte contre l'analphabétisme. Ce n'est qu'au-delà de ce seuil scolaire que les pratiques minimales de la lecture, de l'écriture et plus largement la participation à la consommation culturelle globale renforçant les acquis scolaires et évitant la rechute dans l'analphabétisme". Dans cet ordre de pensée, M Haddab, établissant le rapport de cause à effet, définit la déperdition scolaire en étroite relation avec la dimension socioculturelle; «ainsi, la forme de "déperdition scolaire" la plus importante n'est sans doute pas celle que l'on désigne habituellement par cette expression – la sortie précoce du système scolaire – mais plutôt, la tendance à l'effacement du savoir acquis à l'école, résultant des caractéristiques socioculturelles du milieu extrascolaire»[1].

L'ensemble des témoignages formulés par les habitants d'Ahras s'accordent à affirmer que ces interruptions précoces seraient dues à la tendance des parents à retirer particulièrement les filles avant la fin du cycle primaire, en raison de contraintes sociales et économiques. Dans très peu de cas, ce sont les résultats scolaires insuffisants qui sont mis en cause. L'empêchement à l'égard de l'instruction des enfants et la déperdition scolaire à Ahras et dans l'ensemble des sociétés agraires

1- M. Haddab- Scolarisation et modernisation dans le monde rural. P 164

en Algérie, seraient, à l'époque, liés à l'état de misère de cette population. Dans ces familles, chaque individu, y compris les enfants, avait son rôle économique à jouer pour aider à la vie commune: travaux aux champs, garde de troupeaux...; dans ce cadre social caractérisé par une forte division du travail, l'instruction serait une activité superflue, un luxe.

K a retiré sa fille aînée (aujourd'hui âgée d'une vingtaine d'années) de l'école alors qu'elle devait passer au collège de Bouhmar:" *ad y-tɛawen ɣer tedart d ayetmas, ɛerrmen. Teqra lehber ma h ad tesserg tabradt w ad tessen ad tetsawa eddwa, egget-as*" (elle doit m'aider à entretenir la maison et ses nombreux frères. Pour son instruction, elle a acquis juste ce qu'il lui faut pour déchiffrer une lettre ou savoir utiliser correctement un médicament), explique-t-elle. Dans ce sens, l'enseignement prodigué aux deux premiers paliers est juste suffisant; au-delà de cette "compétence acquise", K pense que l'instruction devient superflue.

De son côté, M, une jeune de 26 ans expose sa situation en ses propres termes: "A l'époque où j'étais élève à l'école d'Ahras, les filles de ma génération ne bénéficiaient pas toutes des possibilités actuelles de scolarisation. J'ai passé avec succès l'examen de 6° Année et j'avais donc la possibilité de passer au palier supérieur. Mais, mes parents m'ont délibérément retirée de l'école, pour des contraintes d'ordre social; aller au collège nécessitait mon déplacement jusqu'à Bouhmar, ce qui était inconcevable pour mes parents. Aujourd'hui mes sœurs cadettes ont plus de chance de franchir les différentes étapes de l'enseignement. L'une d'elles a même pu décrocher son bac".

Ce cas, qui n'est pas unique à Ahras, soulève le point sur la problématique de la déperdition scolaire au-delà de la 6° Année, c'est-à-dire, lors du passage au collège qui implique indéniablement l'éloignement de la fille du village. F. Colonna aborde la question lors de son enquête effectuée au Gourara au cours des années 1970, dans ces termes "les parents voient l'école et leurs enfants s'éloigner un peu plus d'eux. Or, éloigner les enfants de leurs parents, c'est éloigner davantage encore ceux-ci de l'école, et donc du sens de l'école de la vie et la stratégie économique et sociale du groupe"1. Il semble que c'est un point qui préoccupait également les parents ahrasiens vis-à-vis de l'éloignement de leurs filles.

1- F. Colonna- Savants paysans. P 53

Ce premier tableau peut être conçu comme une grille de lecture à travers laquelle nous pouvons entrevoir, du moins selon un certain angle de vision, le processus de mutation sociale et culturelle corrélativement au taux d'instruction des enfants et celui des filles de manière particulière.

Durant la première décade (1970), cette instruction quantitativement très limitée était également de courte durée; généralement elle se limitait au premier palier et, dans de rares cas, au second pour prendre fin avant la puberté.

Une comparaison statistique des effectifs avec la moyenne d'une classe décrite dans le cadre colonial, semble significative dans la mesure où elle reflète le préjugé social vis-à-vis de l'instruction. Voici à titre d'exemple, quelle était en 1925 la composition de la classe d'Arris (chef lieu de la commune mixte de l'Aurès réunissant plusieurs dizaines de villages), vue et décrite par M. Gaudry.

Année scolaire	Nombre d'élèves inscrits					
	Chaouis			Arabes		
	Garçons	Filles	Total	G	F	T
1925	20	02	22	08	02	10

Ces chiffres expliquent que le préjugé social n'était pas en faveur de l'enseignement qui n'était pas considéré avec un "titre de noblesse" mais, avec indifférence et voire avec attitude négative de rejet au sein de la famille aurasienne. Ceci est d'autant plus significatif que l'on entrevoit une nette prépondérance des garçons face au faible nombre de filles. A ce sujet M. Gaudry écrivait:" elles ne vont pas à l'école, l'instruction n'étant obligatoire que pour les garçons. Leurs pères n'en manifestent, en général, aucun regret, non qu'ils s'opposent à les mettre dans des classes mixtes, mais parce qu'ils considèrent comme impossible de les distraire de leur rôle économique. C'est pour la même raison que, tout en désirant voir s'instruire leurs fils, les chaouias ne leur laissent pas toujours le temps d'acquérir des notions élémentaires"1.

Dans le même cadre colonial, Y. Turin présente la situation scolaire à travers les villes d'Algérie, selon les rapports d'administrateurs, dans lesquels sont mises en

---

1- M. Gaudry- Femme chaouia de l'Aurès. P 69

évidence, les raisons essentielles de l'empêchement à l'égard de l'instruction: «Voici donc Teniet –el-Had (…):"L'instruction publique se ressent de l'état de marasme qui pèse sur nos populations. Chaque famille a besoin de tous ses membres, pour aider à la vie commune et les écoles sont désertées en partie, elles ne reprendront leur animation qu'avec le bien-être des particuliers qui y envoyaient leurs enfants." Même situation à Cherchel…"…La misère de cette population est surtout la principale cause d'empêchement à l'égard de l'instruction. Les kabyles préfèrent, dès l'âge le plus tendre, se servir de leurs enfants pour garder leurs troupeaux que de les envoyer à l'école." … On signale…que la misère qui sévit à Oran,…oblige les chefs de famille à songer à nourrir leurs enfants avant de songer à les faire instruire". La cherté de la main-d'œuvre, après une période de forte mortalité, peut jouer dans le même sens, en rendant plus profitable le travail des enfants». Elle ajoute plus loin : « une autre cause, la plus grave sans doute, se trouve dans l'impossibilité où se trouvent parfois les familles d'acquitter la cotisation destinée à l'entretien annuel du maître d'école.»1

Aussi, si la scolarisation des filles aurasiennes existait déjà avant 1962, elle était d'une part, comme le montre le tableau, en proportion faible (9.09%), et d'autre part, selon les témoignages de vieux lettrés aurasiens, elle s'arrêtait bien avant la fin des études primaires et la puberté de la fille; le taux de filles inscrites aux collèges et lycées serait pratiquement nul.

Après l'acquisition de l'indépendance en Algérie, la politique de scolarisation généralisée liée au nouveau contexte politique et rehaussée de quelques remodelages socioculturels et d'une évolution, somme toute, lente des structures existantes, serait entrée petit à petit dans les mœurs, corrélativement avec la mutation progressive des traditions dans le milieu rural aurasien, les idées auraient peu à peu évolué. On en est au temps où les enfants sont presque systématiquement scolarisés dès l'âge de six ans. Nous constatons qu'à partir des années 1990, la fille ahrasienne requiert plus de chance d'avoir sa place sur les bancs de l'école.

Sur le plan socio-économique, cette période correspondrait au changement du rapport à la terre, source de revenus; on abandonne progressivement la terre et on introduit l'économie du salariat. Selon les données recueillies sur le terrain, les premières filles ayant fréquenté l'école d' Ahras provenaient en grande partie de

---

1- Y. Turin- Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale. PP 236-237.

familles où le père, par la force de son travail qui exigeait ses déplacements vers les centres urbains, se trouvait confronté à d'autres modes de pensée. Il s'agirait dans ce cas, d'émigrés de France ou de salariés travaillant dans les villes.

Année scolaire	Nombre d'élèves inscrits			Pourcentage	
	Garçons	Filles	Total	G	F
2000/2001	03	01	04	75%	25%
2001/2002	09	03	12	81.81%	27.72%
2002/2003	01	07	08	12.56%	87.5%
2003/2004	02	03	05	40%	60%
2004/2005	04	08	12	33.33%	66.66%

Tableau II / Evaluation statistique du taux de scolarisation au début du 21° siècle. Archives de l'école

Le tableau représente la situation scolaire à Ahras au cours des années 2000-2005. Nos informateurs affirment qu'en dépit de toute considération discriminatoire liée à leur sexe, aux conditions matérielles d'existence de leurs familles et au niveau d'instruction de leurs parents, tous les enfants ayant atteint l'âge requis de la scolarité rejoignent l'école.

On constate pour ces années, que les filles ont le même profit vis-à-vis de l'instruction que les garçons; pour les 41 élèves inscrits au cours de ces années en 1°A, 22 sont des filles, soit 53.65%. On remarque qu'à partir de l'année 2002, la balance penche sensiblement en faveur de la population féminine- 72% de filles contre 28% de garçons.

Par ailleurs, pour ne pas induire en erreur, il semble utile de noter que ces effectifs si réduits peuvent s'expliquer par le recul du taux de natalité au village; tous les enfants ahrasiens en âge scolaire rejoignent l'école, sans exception. Ainsi, il découle de ces statistiques que les pratiques scolaires en ce milieu rural sont en faveur de la scolarisation des filles (mais sans pour autant, que cela ne soit aux dépends des garçons, parce que, selon les données recueillies, le nombre de garçons inscrits à l'école correspond exactement au nombre global de garçons ayant atteint l'âge scolaire). Les parents, quels que soient leur niveau d'instruction et leur rapport au moderne, acceptent désormais d'envoyer leurs filles à l'école.

Si nous nous référons au tableau de la scolarisation par classe et par sexe, au cours des années scolaires 2003/2004 et 2004/2005,

Niveau	1 A			2 A			3 A			4 A			5 A			6 A			Total		
Sexe	G	F	T	G	F	T	G	F	T	G	F	T	G	F	T	G	F	T	G	F	T
Nombre d'élèves inscrits en 2003/2004	02	03	05	02	07	09	11	03	14	/	/	/	06	04	10	06	05	11	27	22	49
Nombre d'élèves inscrits en 2004/2005	04	08	12	02	02	04	02	07	09	11	02	13	/	/	/	08	04	12	27	23	50
Nbre d'élèves redoublants	/	01	/	/	/	/	/	01	/	/	/	/	/	/	/	02	/	/	02	02	04

<u>Tableau III</u> / Evaluation statistique du taux de scolarisation et de redoublement par classe et par sexe, au cours des années 2003-2005.Archives de l'école d' Ahras.

nous constaterons un important recul de la tendance des parents à retirer leurs enfants, en particulier les filles, de l'école avant la fin du cycle primaire. Ce tableau reflète le changement des préjugés sociaux vis-à-vis de l'instruction. Les contacts établis avec les différentes catégories d'enquêtés, nous ont permis d'entrevoir une évolution considérable des idées et des attitudes des parents ahrasiens à l'égard de l'école. Pour la quasi-totalité de ces parents, la réussite scolaire des enfants figure parmi leurs préoccupations. Faisant ainsi du champs scolaire un enjeu de plus en plus essentiel du changement, ils y investissent pour que leurs enfants obtiennent des titres scolaires de plus en plus élevés, autrement dit, les plus prestigieux et les plus rentables économiquement, et occuper, par la suite, des positions stratégiques au sein de la société. Pour certains, elle est même considérée comme signe d'accomplissement de soi au même titre que d'avoir une progéniture mâle, dans la structure traditionnelle. C'est surtout le cas, nous semble –t –il, de certains parents cherchant à palier leur capital culturel faible ou inexistant.

Par ailleurs, considérant le nombre de redoublements par classe en fonction du sexe (4.08% de filles et 4.08% de garçons), nous remarquons que les filles ont tendance à redoubler de classe au premier palier, par contre, pour les garçons, le redoublement survient en fin du cursus, c'est-à-dire en classe d'examen; dans ce cas, la sanction se traduit par l'échec à l'examen de sixième. En somme, ce faible taux de redoublement reflète t-il une image effective du niveau des petits ahrasiens ou bien, serait-il la conséquence d'une politique visant l'amplification des groupes scolaires?

En ce qui concerne la population enseignante, une référence aux archives de l'école nous a permis de distinguer les différents profils professionnels des maîtres d'écoles qui se sont succédés sur l'école d'Ahras depuis sa fondation et dont nous faisons ici, une présentation sommaire:

<u>Tableau IV</u> / présentation du personnel enseignant à l'école d' Ahras depuis sa création jusqu'à l'année 2004.

Archives de l'école

Années de nomination dans l'école	Classe	Profil professionnel	Pourcentages
1965-1970	Moniteurs	-C.E.P -sur test	100%
1975-1979	09 instructeurs	-B.E.M +2°AS -B.E.M +3°AS B.E.M + I.T.E	100%
1980-1986	09 instructeurs	-2AS;-3AS;3AS+C.A.P+B.S.C	60%
	06 instituteurs	-B.E.M+3°AS+I.T.E -B.E.M+ Bac	40%
1990-1999	09 instituteurs	-B.E.M+B.S.G -3AS+B.S.C -BAC+I.T.E -Licence (E.N.S)	100%
2000-2004	1 instituteur	Bac+I.T.E	20%
	04 enseignants	Licence	80%

Ce tableau nous permet de visionner la trajectoire du personnel chargé de dispenser l'instruction aux petits ahrasiens depuis l'ouverture de l'école d'Ahras.

Comme on peut le lire directement sur ce tableau, durant les années 1960, les maîtres sont des moniteurs recrutés sur test, dans le cadre de la prise en charge urgente de l'école algérienne au lendemain de l'acquisition des indépendances. Dans la décade 1970, sous l'enseigne de "l'enseignement pour tous", des instructeurs sont recrutés sur titre. Ils représentent, comme l'indique le tableau ci-dessus, un taux de 100% du personnel enseignant, et sont pour la plupart, titulaires du B.E.M et ont atteint la fin du cursus secondaire et dans des cas exceptionnels, passés par l'Ecole Normale. Au cours des années 1980, le critère qualitatif du corps enseignant est progressivement pris en considération. Les instructeurs qui représentent 60% des maîtres ont au moins atteint le niveau de 2°AS, certains sont titulaires d'un C.A.P et d'un B.S.C. Les instituteurs (40% du nombre global) qui ont obligatoirement achevé le cursus secondaire ont, soit décroché le Bac ou sont passés par l'I.T.E.

Les années 1990 sont marquées par une sensible exigence en matière de diplômes. Les instituteurs recrutés sont titulaires d'un B.S C ou d'un certificat de fin d'études à l'I.T.E. A partir de 1993, l'obtention du Bac devient apparemment un critère essentiel pour la nomination au titre d'instituteur.

L'ensemble du personnel enseignant recruté au cours des années 2000, à l'école d'Ahras, est passé par les bancs de l'université et obtenu des diplômes universitaires.

En somme, ce tableau est d'autant plus significatif qu'il reflète l'évolution progressive de l'encadrement scolaire (personnel enseignant).

A l'opposé de la quasi-totalité des villages aurasiens, l'école coranique d' Ahras n'est plus opérationnelle depuis 1995. Comme nous l'avions déjà signalé dans un chapitre antérieur, l'imam du village (ou le taleb, comme les gens préfèrent l'appeler) qui dispensait également l'enseignement du Coran aux petits ahrasiens, était muté sur sa demande à un autre lieu, suite à une rixe familiale généralisée. Son successeur, natif d'un autre village, n'y resta apparemment pas plus de quelques mois. Les données du terrain indiquent que ce départ précipité serait consécutif à la réaction des parents vis-à-vis de ses procédés disciplinaires qu'il exerçait sur leurs enfants.

L'école d'Ahras

Tzawit
Lieu de prière et école coranique
Fermée depuis 2004

De ce fait, il parait évident que le rôle du taleb ait changé; les témoignages recueillis auprès de personnes âgées s'accordent à affirmer qu'autrefois, le rôle du maître d'école dans le village, ne se limitait pas seulement à la transmission du texte coranique, son pouvoir sur l'élève s'étendait bien au-delà de *tzawit* (école coranique). Il avait le droit de surveiller tous les enfants de sa communauté, d'évaluer la gravité des fautes commises et d'infliger le châtiment corporel adéquat. Nos informateurs soulignent également que la correction était parfois tellement douloureuse que l'enfant était incapable de se déplacer et mettait même du temps pour recouvrer l'usage de ses pieds, lorsque la bastonnade provoquait des suppurations. Dans ces circonstances, la mère recourait à divers remèdes pour le soulager sans pour autant remettre en cause le procédé du maître. Mieux encore, et comme le soulignait J. Jommier[1], souvent, les parents eux-mêmes, allaient solliciter son intervention pour redresser le comportement de leur enfant.

Aujourd'hui, le changement du rôle du taleb serait corrélé aux nouvelles conditions sociales et économiques du milieu. Il semble aller de pair avec son statut social qui va, lui aussi, connaître une mutation radicale; on nous rapporte qu'avant les années 1980 le maître d'école proposait ses services en qualité de bénévole. Le village d'accueil lui assurait à cet effet, hébergement et vivres, ainsi qu'à sa famille qui l'accompagnait souvent dans ses fréquentes pérégrinations. Il recevait également *laɛcur ou lheqq n Ṛebbi* , le dixième d'une récolte réservée aux pauvres. De nos jours, le travail du taleb est relié à la fonction publique; il est désigné par une institution étatique et reçoit une rémunération en échange de ses services, "en effet, la création du ministère des habous (qui allait devenir ministère de l'enseignement originel et des affaires religieuses) consacre la prise en main par l'Etat de la fonction religieuse."[2]

Dans le processus de socialisation, un autre élément contribue à instaurer le personnage social; le jeu. Dans le chapitre suivant, nous traiterons des jeux enfantins à Ahras et de leur symbolique sociale, en d'autres termes, dans quelle mesure ils reproduisent le schéma social établi.

1- J. Jommier, Coup d'œil rapide sur les institutions d'enseignement, suivi d'une étude sur la pédagogie à l'école coranique, Extrait de : IBLA. 1949

2- A. Ouitis, Possession, magie et prophétie en Algérie, pp. 105-106

CHAPITR II : LE JEU, PROCESSUS D'INTEGRATION SOCIALE.

(ATTITUDE DES PARENTS VIS-A-VIS DU JEU)

Introduction

Pour beaucoup de psychologues, le jeu est considéré comme un élément essentiel au développement social de l'enfant. En effet, à travers le jeu, celui-ci peut appréhender sa perception du monde qui l'entoure, parce qu'en fait, la plupart des jeux ne sont pas le produit d'une conception individuelle mais ils sont le fait de la vie en commun et ils en expriment parfois la symbolique. Dans cet ordre de pensée, une question se pose d'emblée: dans quelle mesure les jeux des petits ahrasiens reproduisent-ils la structure familiale?

En somme, si au cours des premières années de l'enfance, le jeu n'est conçu que comme des séries de gestes spontanés, bientôt il prendra des aspects de plus en plus complexes et se chargera de significations le plus souvent à incidences sociales. L'enfant passe ainsi à la pratique du jeu social et réglementé. Ceci peut survenir à un âge où il a suffisamment intégré les valeurs sur lesquelles se fondent l'organisation du groupe familial et, à plus grande échelle, la vie sociale endogène du groupe. L'analyse de cette fonction du jeu révèle un aspect particulièrement adapté au phénomène de la socialisation.

À Ahras, dès que l'enfant en bas âge acquiert une certaine indépendance vis-à-vis de sa mère et qu'il peut évoluer seul, il est plongé dans le réseau des autres enfants de son âge, où il s'initiera aux différents jeux propres à son âge.

Nous n'avons pas l'intention d'établir une liste exhaustive de tous les jeux d'enfants en usage à Ahras, mais, nous avons tenté de saisir la symbolique du jeu qui reflète à bien des égards, le type d'éducation donnée dans ce milieu et le degré d'insertion sociale de l'enfant. A cet effet, nous nous sommes penchée sur un point qui nous a semblé pertinent dans cette optique, à savoir la discrimination sexuelle dans le jeu. En d'autres termes, à quoi jouent les garçons et quels sont les jeux réservés aux filles?

Selon les témoignages recueillis auprès d'une dizaine d'enfants âgés entre 09 et 12 ans, et les observations enregistrées sur le lieu, certains jeux sont pratiqués aussi bien par les garçons que par les filles et parfois menés par des groupes mixtes. Toutefois, le plus souvent, des restrictions concernant l'âge et le sexe de l'enfant s'imposent. A ce propos, M Boutefnouchet dit : "s'il doit exister une différence, elle se

situe au niveau de la fierté du père d'avoir un garçon plutôt qu'une fille, mais la répercussion sur l'éducation est faible jusqu'à l'âge des jeux enfantins. C'est dans les jeux enfantins que la fille et le garçon commencent à savoir qu'ils ne sont pas tout à fait semblables, leurs parents aussi commencent à leur faire sentir que l'un doit se comporter de telle manière masculine et l'autre de telle manière féminine"[1].

SECTION I : <u>Jeux des garçons</u>

A partir de l'âge scolaire, les petits ahrasiens, semble-t-il, ne jouent généralement pas avec les filles ; ils se livrent souvent à des jeux de virilité, comme dirait un personnage de R. Mimouni : "nous veillons à soustraire au plus tôt de leur giron (des femmes) nos petits mâles qui se voient incités, dés leur premier pas, à aller au dehors s'exercer, avec leurs congénères, aux jeux de la virilité"[2], qui revêtent le plus souvent un caractère collectif.

A l'image des sociétés où il passionne les masses, le footbal demeure le jeu le plus populaire parmi l'enfance ahrasienne, un jeu de toutes saisons et âges confondus. A cet effet, les grands garçons ont aménagé un terrain à *lemzayer*, un milieu qui connaît un grand afflux, notamment durant le week-end et les vacances scolaires. Tandis que dans les jeux libres qui ne reposent sur aucune règle, les rôles ne sont pas liés entre eux, au contraire, dans une partie de footbal, un jeu réglementé - mais dont les règles, telles que observées sur le terrain d'étude, sont souvent très éloignées des règles officielles -tous les rôles différents se trouvent intériorisés sous la forme d'un ensemble cohérent qui représente, dans une certaine mesure, une situation sociale. A travers cette pratique ludique, les enfants, comme l'exprime .particulièrement cette citation," miment en fait la société des adultes, même dans leur jeu en bande qui les amène dans un monde imaginaire où chacun joue le rôle d'une vedette des grands matchs, et le groupe vainqueur jouit d'un prestige comparable, dans son monde restreint, à celui des célèbres équipes championnes"[3]

Un autre jeu d'envergure presque aussi importante que celle du footbal, est dénommée à Ahras, "Haut les mains" (communément prononcé: *ulima*), jeu qui se rapprocherait un peu du jeu du "gendarme" des enfants des villes. Ce jeu reflète à bien des égards, un certain état de choses, qui serait corollaire à une interférence de

---

1-M. Boutefnouchet. La famille algérienne P 77
2- Rachid Mimouni, L'honneur de la tribu, roman, éd. Laphomic, Alger 1990. P 176
3- Encyclopaedia Universalis. Vol 6

plusieurs données sociales, à savoir, la conjoncture politique actuelle [1] au premier plan, l'impact des mass médias qui diffusent constamment et à profusion, une culture de violence et enfin, les jeux électroniques disponibles dans quelques familles et mettant en scène des séquences d'extermination massive.

Le jeu, tel qu'il est observé sur le terrain, se déroule de la manière suivante: les enfants s'organisent en deux équipes antagonistes. Ils sont menus de "kalachnikovs"[2] et "talkies-walkies". A l'instar de beaucoup d'autres jouets, les kalaches sont confectionnés à partir de matériaux disponibles : des planches de bois plus ou moins longues et du fil de fer. L'outil de transmission est tout aussi improvisé; n'importe quel objet qui répondrait vaguement à la forme du talkie- walkie. Les enfants ne semblent pas affectés par l'indisponibilité de vrais jouets, mieux encore, quelques uns s'engagent à nous expliquer avec fierté, les mécanismes de fonctionnement de leurs bricoles

A la question relative aux objectifs de cette course poursuite, F (08 ans), le chef d'une équipe, répond spontanément:"*nettriɛ̧ f ya n nwedrar.iḍelli gin lfu baraj.ald ad hen eṭṭef ad hen eger di lhebs*" (nous recherchons les gens du maquis, hier ils ont fait un faux barrage. Quand nous les aurons capturés, nous les mettrons en prison). "La prison" est un petit abri improvisé avec des branchages de chêne et surveillé par une" sentinelle" également armée.

Comme nous pouvons le constater, ce jeu reproduit un schéma social, mettant en scène un point des plus brûlants de l'actualité. Ce qui montre à bien des égards, l'intérêt que porte le garçon, dès son jeune âge, aux questions qui préoccupent les adultes et qui sont liées à la vie publique. Ainsi, " l'enfant, grâce au jeu réglementé, assume non seulement le rôle de tel ou tel partenaire, mais finalement celui d'un autrui généralisé, ce qui précisément permet à la personnalité consciente de s'élaborer à partir d'un substrat social"[3]

1- A Ahras, beaucoup de jeunes se sont engagés dans l'armée et d'autres ont rejoint le maquis. Le vocabulaire relatif aux affrontements armés n'est pratiquement ignoré d'aucun enfant, et en particulier les garçons.

2- Chez les enfants d'Ahras, le terme kalache est d'un usage si courant dans leurs jeux qu'il se substitue presque irréversiblement aux autres armes à feu classiques, tels (*tabeḍult, lfuci*)le pistolet et le fusil.

3- Encyclopaedia Universalis. Vol 6

à aborder tous les sujets qui préoccupent "les grandes femmes". Nous avons, à dessein, recueilli un passage parmi les interminables scènes qu'elles inventent :

-Matta tgid assa i umensi?

-A ɛezza giɣ aberbuc. Ssmireɣ ijurak, had ruheɣ ad d agmeɣ.

-neč iḍelli ur ṭṭiseɣ c. yensa hdidi yill fella. Yegguma ad yetteḍ, hama ssemmeɣ icammen, refdeɣ, utiɣ-t...walu.

Puis, elle s'adresse à son "bébé pleurant" :

-hecet! Exxu, kutta tus ed.

-tewid-t yer weḍbib?

-aliɣef, babas ur yelli c. ixeddem di batent.

-ma texsed a m-d yawi memmi tumabil. Netta yessen afilaj. Ad teswed lqehwa?

-aliɣef, had rewheɣ. Yessulles, tiguzaḍ werɛad llant berra. Had ruheɣ ad ezziɣ timɛaz.

-tessilid azeṭṭa nem?

-werɛad qli, teqqim-ay tardast.

-essaca!

-matta yellan?

-matta d lhess aya? Nceqqa d Rebbi I yettedzen.

-hih yettban-ay d.

-eaael yer memmim yill.

-yelluẓ. Imira had s-uceɣ tayriwt nnes. Eqqel way n tṣebhit u t-yeswi c. yetban-ay d ur yezmir c, yers qič n essem di tɛeddist....

Traduction

-Qu'est ce que tu as préparé à manger aujourd'hui?

-J'ai préparé du couscous. J'ai vidé le jerrican, je vais à la source chercher de l'eau.

-Hier, je n'ai pas dormi de toute la nuit. Mon bébé n'a pas cessé de pleurer. Il ne voulait pas prendre le sein. J'ai beau préparé une infusion de cumin, l'ai pris dans mes bras, tapé...rien!

-Chut! Fais dodo, le chien arrive.

-Tu vas l'emmener chez le médecin?

-Son père n'est pas ici. Il travaille à Batna.

-Si tu veux je dis à mon fils de ramener un taxi. Il connaît bien la ville. Tu prends un café?

-Non je dois rentrer. Il est tard et les poules sont encore dehors. Je dois attendre le troupeau pour traire les chèvres.

-Tu as terminé ton tissage?

-Non pas encore, il me reste un empan.

-Chut! Ecoute!

-Qu'est ce qui se passe?

-C'est quoi ce bruit? Je crois que c'est Dieu qui bât les gens de l'enfer.

- Oui je le crois bien moi aussi.

- Ton fils pleure.

-Il a faim. Je vais lui donner son biberon. Regarde, c'est son biberon du matin, il ne l'a pas terminé. Je pense qu'il a mal au ventre....

Il semble que F et T sont en âge où l'esprit d'imitation se développe à mesure que les expériences quotidiennes se succèdent et se répètent. Dans ce jeu, la vie domestique est mimée dans une conversation où cette vie et ses incidences constituent les fils de trame et fournissent le sujet et les détails.

S a six ans. Sa mère, comme la plupart des femmes du village, est une excellente potière. Aussi, la petite S joue- t-elle souvent à l'artisane. Nous l'avons observée pendant qu'elle s'appliquait à son entreprise. Son matériel est tout simple. Un broc rempli d'eau, une pierre assez plate et de la terre (pas toujours la bonne). La pierre plate sert de plan de travail (*agrarrah*); elle y dépose de la terre et verse de l'eau dessus. Avec la pâte obtenue, elle confectionne divers objets utilitaires minuscules: écuelles, fan, pots pour petit lait et marmites...puis les expose au soleil pour sécher.

Parfois, les grandes filles se mêlent au jeu, et les ustensiles (*ilecta*) deviennent alors moins rudimentaires. Dans ce cas, le simple jeu devient un véritable champ de concurrence où chacune qui mieux mieux expose son habileté et où les femmes interviennent souvent en "arbitres" pour donner leurs "appréciations"; dans cette société où le prestige d'une famille est, entre autres, tributaire de la dextérité de la femme, de son art de maintenir son ménage, la concurrence entre les femmes, jeunes et moins jeunes, est très en l'honneur à Ahras. Lorsque la petite ahrasienne est astreinte (souvent très tôt) à toutes les besognes domestiques, on dit alors à son propos :"*tugem tegra tiseylit*" (littéralement, elle a puisé l'eau et jeté la corde), faisant allusion à son état de femme accomplie. C'est dans cette optique que semble s'organiser le jeu auquel se livrent ces fillettes durant toute la saison du printemps.

Lorsque ces ustensiles sont enfin prêts, les fillettes passent à la deuxième étape du jeu qui devient collectif: *tiɛɛac*[1]. En jouant avec ces objets, répliques miniaturisées de ceux appartenant aux adultes, elles reproduisent les attitudes de leurs aînées et miment leur vie familiale.

Par ailleurs, le jeu auquel se livrent les petites filles de différents âges, avec le plus d'engouement et de génie, demeure sans contredit, *tislatin* [2] (les mariées).

Pour comprendre toute la symbolique de ce jeu, il faut suivre pas à pas les différentes étapes dont il est fait: le groupe observé est composé de 6 filles âgées entre six et onze ans. Chacune d'entre elles a pris le soin d'emporter avec elle sa propre caisse en carton aménagée en "intérieur" et contenant des bouts d'étoffe de tailles et de couleurs variées, des petits objets qui semblent à première vue anodins (petites boites de conserve, cannettes, boites d'allumettes, cubes en bois...), mais auxquelles les petites ahrasiennes attribuent des fonctions pertinentes dans leur jeu. Ainsi mis en valeur, ils deviennent volontiers armoire, table, poste de télévision, lit, valise...tout un mobilier utilitaire qui orne "le foyer de la mariée".

"*Taslit*"[3] est confectionnée avec des matériaux disponibles; deux bâtonnets liés en croix et recouverts d'un tissu, en guise de robe. La tête est une figue verte (*kardus*). Elle est garnie de cheveux (un morceau de plastique coupé en fines lanières et fixé au sommet de la tête à l'aide d'une épine de pin[4]).

Le jeu de *tislatin* tel qu'il est pratiqué par les petites ahrasiennes, est une reproduction d'une fête de mariage. Toutes les étapes y sont fidèlement représentées :

1- Un jeu allégorique essentiellement caractérisé par des prises de rôles; il reproduit la division du travail au sein de la famille.

2- Durant les longues journées d'été, au moment de la sieste, les fillettes, munies chacune de son matériel rangé dans une caisse en carton, elles se rendent à l'endroit communément choisi.

3- Dans ce groupe observé, une seule fille possède une vraie poupée. Cependant, dans leur jeu, les fillettes ne lui attribuent aucun rôle actif. "Invitée d'honneur", peut-être, elle est reléguée dans un coin de "la demeure". Il paraît ainsi qu'elles lui préfèrent leurs jouets confectionnés avec leur soin et selon des caractéristiques plus appropriées à la nature de leur jeu.

4- Epine de pin : *asennan n tayda*.

les préparations, les invitations, l'accueil des invités, la cérémonie, le repas communiel, la toilette de la mariée, le rite du premier approvisionnement en eau de la source du village, avec tout le cérémonial qui l'accompagne (chant, danse, youyous, distribution de "bonbons" et de "gâteaux").

En se livrant à leur jeu, les fillettes, nous semble t-il, intimidées par la présence adulte, ont dû intentionnellement "censurer" une étape de la fête, à savoir, la préparation de la mariée pour sa nuit de noce et le rite lié à la consommation du mariage, une étape qu'elles reconstituaient absolument auparavant, selon le témoignage quelque peu téméraire d'une fille de neuf ans.

Cette autocensure est d'autant plus significative que l'on sait que les petites ahrasiennes n'ignorent généralement rien des pratiques rituelles qui entourent la nuit de noces et des signes matériels constituant la preuve de la virginité de la jeune mariée; elles accompagnent leurs mères à toutes les fêtes et assistent à toutes leurs manifestations. Et c'est dans le jeu que les petites filles expriment le souci primordial de toute femme, en l'occurrence la préservation d'une intégrité physique.

Certains jeux de groupes pratiqués par les petites ahrasiennes mettent en œuvre des jeux de rôles. Il s'agit de saynètes où les communications constituent l'aspect d'ouverture de la socialisation. L'intérêt de ces jeux où l'enfant apprend à incarner un rôle reconnu par ses camarades de jeu, réside dans le fait qu'"ils inaugurent les activités de libre contrat indispensables aux sociétés humaines"[1].

Nous prenons ici le cas d'une saynète que nous avons souvent vu les petites filles ahrasiennes répéter. Elle met en jeu trois personnages, une mère, sa fille aînée qui est sur le point de se marier et une voisine accusée de pratiques de sorcelleries contre la jeune femme. La scène qui se déroule dans l'un des ménages est une reproduction d'actions de plus en plus complexes, qui sont à l'image des conduites adultes, notamment leur mode de réaction face à un sujet aussi épineux que celui que représente le domaine des pratiques occultes dans les milieux traditionnels et ruraux. Dans ce jeu, les rôles sont institutionnalisés comme dans la société.

Mis à part ces jeux exclusifs aux filles ou aux garçons, il existe à Ahras une autre catégorie de pratiques ludiques qui n'implique aucune discrimination sexuelle. Ce sont des jeux mixtes, le plus souvent menés par des enfants appartenant à la même famille et ne nécessitant pas un éloignement de la maison. Nous pouvons citer de

---

1 - Encyclopaedia Universalis. Vol 6

A)

B)

C)

- **Jeux d'enfants**

A- **La ronde.** *parfois jeu mixte, lorsque les enfants appartiennent à la même famille*

B- **Jeu du « gendarme »** *ou « Ulima ».*

C- **« Kalache »** *fabriqué par les enfants et ceinture de cartouches.*

façon non exhaustive, *say ɛlik* (cache-cache), *timeɛqal* (devinettes), la ronde, *ahenğeğel*. Ce dernier jeu, une survivance des temps très lointains, selon les affirmations de personnes âgées, consiste à former un cercle avec les deux mains de chaque enfant, posées par terre. Un meneur de jeu passe son index, tour à tour, sur toutes les mains en répétant la formule : "*ahenğeğel abenğeğel ayir aɣir a bessura tisekrin n umalu hrurdent brurdent tict tufeg tict terrez tict tenna-s i ɛemmi belgaziḍ siɣer-ay usuf ad k-ucey taqedduht n tmellalin miɣeddi miferkes ekkes way awi d way*".*

Par ailleurs, si les parents ahrasiens ne prennent généralement pas part aux distractions quotidiennes de leurs enfants, ils ne manquent pas de s'investir occasionnellement dans certains jeux, notamment les devinettes dont ils sont souvent l'élément catalyseur. Dans ce sens une question se pose; dans quelle mesure ce mode d'intervention renforce- t-il l'action éducative des parents?

Or, s'inscrivant dans le processus de la transmission orale par une action méthodique, la devinette véhicule un trait culturel d'autant plus authentique que le groupe la pratique de manière appropriée. La devinette qui s'inspire de l'entourage immédiat des villageois, s'adresse par le truchement du mot, à l'intelligence de l'enfant. Ce dernier met en jeu tout un processus de comparaison, d'analogie, de projection sur tout ce qui l'entoure puis finit par reconstituer les éléments de la structure globale. Les habitants d'Ahras disposent d'un riche répertoire de devinettes, transmis d'une génération en génération. Nous rapportons ici les plus en usage dans cette région de l'Aurès:

-aserɛuf ina bla ɛdad, a iruh yeğ w ad t-feqdeɣ.

-mon troupeau est innombrable, mais si un seul mouton s'égare je m'en rendrai compte → les fils du métier à tisser (*usti*)

-tafunast ina d tqaccawt ad teṭṭefeɣ si icc wad terreɛreɛ

-ma vache n'a qu'une corne, si je la tire, elle meugle.→le moulin à bras (*takerkurt*)

-ṭeb ṭeb yuli laktu

ṭeb ṭeb (onomatopée qui reproduit un bruit de martèlement) et il se retrouve sur le lit→ le peigne de fer qui sert à égaliser et tasser les duites d'un tissage (*axelal*).

---

*Le jeu est prononcé dans un chaoui très ancien, dont la plupart des mots ne sont plus en usage aujourd'hui. Le même jeu serait connu en Kabylie également.

-tafunast ina ma qneɣ-t w ad terwa, ma elfeɣ-as w ad texwa.

-ma vache, lorsque je l'attache elle se rassasie, mais lorsque je la détache elle se vide → l'étang (*tafečna*)

-tgaẓidt tagẓaẓadt, taqqa taknanadt→le hérisson (*insi*)

-dadda di ṭṭaq mar nes yerga azqaq →*Imizab* (conduite destinée à évacuer les eaux des terrasses.

-dadda hu hdaddin agilal n faddin→la souris (*aɣerḍa*)

- heggergur u beggergur yettawi ur yeggur→ la maison

-rejlu xebza wessmid la	son pied est un pain mais point de semoule
rasu henc wessem la	sa tête est celle d'un serpent mais point de vénin
ḍehru nader wettben la	son dos est une aire à battre mais point de foin
regbu menjel weḍrus la	son cou est une faucille mais point de dents
dilu sbula weẓẓreξ la	sa queue est un épi mais point de blé

→ le chameau.

Cette devinette qui fait, dans son expression, référence à des éléments appartenant à un champ lexical familier à l'enfant renvoie à une réalité tirée d'un autre contexte socioculturel, d'où, sans doute, le recours à un autre registre linguistique, à savoir l'arabe des Ouled Ziane

En conclusion, le jeu, considéré dans son acception sociologique est une reproduction à petite échelle, de la vie sociale. L'enfant qui est un excellent observateur s'imprègne des gestes quotidiens de ses parents et de tous ceux qui l'entourent. Et par le processus de transmission par imitation, il finit par reproduire ces gestes et comportements en les exprimant dans ce jeu. C'est dans cette optique que les "psychosociologues (ont) vu dans le jeu l'un des facteurs les plus importants pour la formation de la personnalité sociale. C'est ainsi que George Herbert Mead attribue la formation du soi, c'est-à-dire de la personnalité dans ce qu'elle a de conscient et de réfléchi, à un processus social d'interaction et d'intériorisation des rôles d'autrui. Or, c'est le jeu qui, dans l'enfance, réalise cet apprentissage des rôles et par conséquent façonne progressivement la base sociale du soi"[1] et prépare à la vie d'adulte.

---

1 - Encyclopaedia Universalis. Vol 6

CHAPITRE III:CONTRIBUTION DES ENFANTS A LA PRISE EN CHARGE DES TOUT- PETITS

Introduction

Comme dans la plupart des villages aurasiens, à Ahras, après les relevailles de l'accouchée, son quotidien est tout de suite chargé. En effet, celui-ci semble rimer avec les efforts et la multitude des obligations qui se renouvellent chaque jour.

Dans la structure familiale traditionnelle caractérisée par la suprématie de la famille étendue, selon les témoignages enregistrés auprès de vieilles femmes, lorsque la mère vaquait à ses occupations domestiques et agricoles, elle confiait son nouveau-né à l'ensemble des femmes de la maison, selon leur disponibilité.

Mais dans la structure actuelle, la mère, maîtresse d'un foyer souvent autonome, prend seule la destinée de celui-ci. Et cette autonomie ne doit être pas sans incidence sur le répit de la femme qui, semble t-il, est consciente de la charge de la responsabilité. C'est souvent avec regret qu'elle réalise la lourdeur de la tâche à laquelle elle est confrontée. Telles que nous avons eu l'occasion de les voir dans différentes situations, livrées à elles-mêmes dans leur petit monde, déchirées entre les exigences de la vie domestique, l'entretien des enfants et bien d'autres occupations, parfois, c'est à bout de souffle que de nombreuses femmes ahrasiennes sollicitent l'aide d'une sœur, d'une belle sœur ou même celle de la belle mère, ne serait- ce que pour garder un enfant en bas âge.

Dès que l'enfant est suffisamment grand, il est d'usage à Ahras que sa mère le porte souvent avec elle quand elle accomplit les travaux domestiques, agricoles, et industriels. Pour aller traire les vaches ou les chèvres, conduire le troupeau au pâturage, nettoyer la maison ou arroser le jardin, elle le porte sur le dos en le maintenant avec un châle qu'elle attache sur sa poitrine. C'est une scène qu'on rencontre très souvent dans les zones rurales aurasiennes: jambes écartées et tête balançant à chaque mouvement, c'est dans cette position qu'il vit au rythme des occupations de sa mère. Et quand elle est assise pour baratter le lait ou pour se mettre à une quelconque besogne, il est souvent sur ses genoux. Dans ces circonstances, solliciter l'assistance de ses enfant devient une contrat indéniable pour gérer son univers familial.

Section I: La part des filles

Dans les circonstances citées ci-dessus, le comble pour une mère ahrasienne, serait sans doute, d'avoir une fille en âge de la seconder. C'est la raison pour laquelle

la plupart des femmes, bien qu'elles semblent souhaiter la naissance d'un garçon pour satisfaire l'orgueil familial, elles nourrissent au plus profond d'elles mêmes, l'espoir d'avoir pour aînée, une fille. Dans cette optique, N-Zerdoumi avait décrit les conditions de vie de la petite tlemcenienne des années 1960 en ces termes:" elle aura à peine eu le temps de jouer avec sa poupée faite d'un morceau de bois et de chiffons qu'il lui faudra à moins de sept ans, prendre soin des cadets: les chants et les berceuses qu'elle vient d'apprendre, elle les répètera pour eux"[1].

De même, la petite rurale d'Ahras est tôt astreinte à s'appliquer aux petits soins aux frères et sœurs en bas âge.

Tel est, par exemple, le cas observé de A, âgée de huit ans. Etant l'aînée d'une famille nombreuse, c'est à six ans, nous dit-on, qu'elle commence déjà à porter ses jeunes cadets sur le dos ou sur la hanche pour décharger un peu sa mère qui, elle, s'occupe du ménage et du maigre élevage qu'elle entretient. Lorsque l'enfant est encore nouveau-né, elle s'occupe totalement de lui; elle le berce, le nettoie, l'emmaillote, lave les langes souillés et veille sur lui en l'absence de sa mère. Elle accomplit régulièrement ces besognes qu'elle considère comme sa tâche. Cependant, aux moments des repas, elle laisse le soin à sa mère de le nourrir, parce qu'elle " ne sait pas encore apprécier la quantité de nourriture que le bébé peut avaler", explique sa mère.

A Ahras, le milieu féminin paraît fortement imprégné d'un esprit de concurrence s'étalant sur tous les aspects liés notamment au domaine domestique. Cet esprit cultivé par les femmes tout au long des générations, retrouve sa plus forte expression dans le pouvoir de transmission de certains savoir-faire à la jeune génération. Aussi, le comble pour toute mère est-il de faire de sa petite fille une femme accomplie: l'aboutissement de la mission éducative pour la fille tient à cela.

Lorsque la fillette est scolarisée, elle n'est pas pour autant dispensée de ses obligations, en l'occurrence, la prise en charge d'un frère ou d'une sœur en bas âge.

Lors d'une conversation tenue avec F, une élève de dix ans, celle-ci nous révèle qu'après les heures de classe, sa mère lui réserve sa part dans l'entretien du tout- petit à peine âgé d'une quinzaine de jours et l'oblige à s'y mettre ; elle le berce s'il pleure, lui tient le biberon aux moments des tétées, le change et lave ses langes.

1- N- Zerdoumi _ enfants d'hier. P. 186

Par la suite, ayant atteint l'âge du portage, constamment perché, à la manière très en usage à Ahras, sur le dos ou la hanche d'une sœur, parfois à peine âgée de six ans, l'enfant est intégré au cycle des besognes accomplies à la maison ou à l'extérieur, par chaque membre de la famille, et fait ainsi connaissance avec son environnement.

A l'instar des enfants de cet âge (6 à 12 ans), la petite fille ahrasienne est très encline au jeu. Résignée du rôle dans lequel elle est confinée, celle-ci adopte, par la force des choses, son tempérament ludique à sa condition de gardienne d'enfants en bas âge; elle a, semble t-il, développé un pouvoir de réconcilier son besoin au jeu et l'art du portage.

Au cours de notre présence, dans le cadre de l'enquête, sur un lieu de jeu d'un groupe de fillettes, nous avons pu observer certains comportements significatifs, dans la mesure où ils reflètent une situation particulière; ainsi, pour jouer tranquillement au jeu de cailloux (*ileqqafen*) avec ses camarades, S, à peine âgée de 6 ans, improvise une solution en procurant une petite caisse en carton qu'elle dépose à côté d'elle pour y installer son petit frère de 08 mois qui se trouve souvent à sa charge. De même, il est très courant de voir à Ahras, des camarades de jeu alternant les bras à un petit enfant, pour permettre à sa sœur de jouer son tour de marelle ou de corde. Il peut être également posé à même le sol sans ménagement.

Ainsi, suivant constamment de près, accroché à ses jupons, les périples d'une sœur souvent avide de mouvement et de jeu, l'enfant est très tôt exposé aux incommodités de la rue, soleil brûlant, pluie, vent et froid.

En revanche, si la plupart des femmes à Ahras encouragent les petites filles à jouer précocement aux nourrices en prenant en charge des nouveaux-nés, nous avons, par ailleurs décelé l'existence d'une catégorie de mères, généralement, celles relativement instruites, qui ont tendance à prendre personnellement en main cette tâche et assumer seules l'entretien de leur enfant, du moins, jusqu'à ce que celui-ci soit assez solide.

Z est âgée de 32 ans et a atteint le niveau de deuxième année secondaire. Elle est mère de trois enfants dont une fille de huit ans, son aînée. Quelles que soient les obligations ménagères qui lui incombent, elle tient à s'occuper elle-même du bébé jusqu'à ce qu'il ait au moins un an, dit-elle. C'est à partir de cet âge qu'elle peut confier un peu sa charge à sa fille aînée. Elle justifie sa prudence en ces termes:" lors de ses premiers mois, le bébé est fragile. Sa tête est grosse et lourde et elle a besoin d'être soutenue lorsqu'on le porte. Les enfants ne sont pas encore capables d'accomplir une

pareille tâche; je ne suis pas rassurée en voyant un enfant en porter un autre particulièrement très jeune. Les enfants sont distraits, or un moment d'inadvertance peut être fatal; le petit peut se renverser vers l'arrière entraîné par sa tête, et sa colonne vertébrale en subira les conséquences fâcheuses ".

Section II: La part des garçons

La coutume à Ahras veut que progressivement le petit garçon émerge inévitablement de la relation étroite avec sa mère pour plonger, par la suite, dans le réseau social représenté par la société "masculine". De ce fait, entre cinq et sept ans quand il quitte l'univers des femmes, l'éducation masculine qui va lui être dispensée sera centrée sur d'autres intérêts, notamment l'apprentissage de la vie extérieure.

C'est la raison pour laquelle, son intervention dans la vie domestique est de très faible apport, si elle n'est pas inexistante. L'entretient des tout-petits ne relève pas de ses fonctions sociales*. "Les garçons ne peuvent pas s'adonner à ce genre d'occupation. On ne leur donne pas l'occasion de le faire. De toute façon, ils sont assez souvent dehors, on les voit rarement à la maison", disent beaucoup de femmes ahrasiennes.

Cependant, nous avons constaté sur le terrain, que lorsque des circonstances particulièrement impératives survenaient, la mère pouvait confier la garde du bébé à son aîné, tout en prenant la précaution de donner beaucoup d'instructions avant de partir pour son occupation, mais pas tout à fait rassurée. Nous avons souvent entendu des mères recommander à un petit garçon de bien maintenir la tête du bébé en le portant et surtout de surveiller son langage en sa présence: selon une croyance très répandue dans ce versant de l'Aurès, tant que les os du crâne ne sont pas encore soudés, l'enfant peut mémoriser tout ce qu'il perçoit auditivement. C'est à travers *tamelγiγt* (la fontanelle, membrane reliant les deux os occipitaux du crâne), dit-on, que tout propos s'introduirait dans le cerveau et y resterait. C'est pour cette raison que l'on entend très souvent dire " *leqqar-it c zdat n elḍufan werʕad terẓem tmelγiγt ennes*" (ne répète plus cela devant le petit. Sa fontanelle est encore ouverte). Généralement, le petit garçon ainsi averti, n'ose pas enfreindre au règlement, parce qu'il sait que dans le

---

* A Ahras, les garçons conduisent les animaux au pâturage ou font parfois des courses chez l'unique épicier du village.

cas échéant, il sera sévèrement réprimandé et peut même se voir infliger un châtiment corporel.

En conclusion, dans cette société dont le mode de production est encore caractérisé par la division du travail, la discrimination sexuelle entre garçon et fille semble une règle, même si les parents ont tendance à déclarer le contraire, et se manifeste encore une fois dans la part de chacun dans les obligations domestiques et leur contribution dans la prise en charge du cadet.

CHAPITRE IV : PREMICES D'UNE PRE- ADOLESCENCE PRECOCE ET CONTRAINTES D'UNE EDUCATION MORALE DE LA FILLE

Introduction

Bien que la société aurasienne rurale semble aujourd'hui développer un discours prêchant l'égalité des sexes, une confrontation avec la réalité révèle que celle-ci est essentiellement caractérisée par une discrimination sexuelle, parfois d'autant plus prononcée que certains lieux de reproduction aussi sensibles que l'honneur sont en jeu. Ainsi, à l'instar des autres domaines d'éducation, l'instruction morale est soumise au travail de socialisation sexuée. L'enfant, dès son émergence de la prime enfance, et dans certains cas, bien avant, est éduqué selon deux orientations, suivant qu'il est de sexe féminin ou masculin.

Section I: Une intégrité morale

Comme nous l'avons souligné dans les premiers chapitres, dans notre milieu de choix, la naissance d'une fille n'est pas très désirée. Si pour des considérations sociales corrélées aux mutations progressives qui s'opèrent aussi bien au sein de la société globale que dans les différents groupes sociaux, nous ne pouvons plus dire que son existence est une charge matérielle et un fardeau pour la famille, en revanche, les attitudes de la population enquêtée et les divers témoignages s'accordent à affirmer qu'elle constitue une menace pour l'honneur de la famille. Il semble alors que la liberté dont elle jouissait en tant "qu'être asexué" durant la première enfance, prend très vite fin et son éducation revêt un aspect de plus en plus différent de celui du garçon. Le milieu familial incarné par la mère, et qui se charge de lui donner une éducation, en somme nettement différente de celle administrée au garçon, aura un ascendant beaucoup plus certain sur elle. Contrairement au garçon qui doit émerger du milieu domestique pour plonger dans le monde extérieur pour recevoir une éducation

Pendant les temps libres. *les enfant s'occupent à garder le troupeau*

sociale et publique, la fille, elle, ne quitte l'univers féminin que pour aller à l'école du village où elle recevra une éducation officielle. Sa mère, au premier plan, tient à lui assurer une protection particulière parce qu'elle éprouve l'inquiétude et la crainte d'un acte de dévergondage et de déshonneur pour la famille. Les propos recueillis auprès de nos enquêtées révèlent que chez certaines mères, la question fait l'objet d'une hantise. Dans cet ordre de pensée, S.R.Abadir se penchant sur l'univers féminin dans la société musulmane de façon générale, écrit : "cette condition est étroitement liée à sa féminité, ce sexe maudit fait d'elle un objet d'opprobre dont il convient de garder par un tabou absolu, premier maillon d'une chaîne de servitudes"[1].

Il convient de noter que si la mère ahrasienne semble amusée (et parfois fière) des exhibitions de son fils ou des petits jeux osés auxquels il peut se livrer, la situation prend tout de suite une tournure inquiétante lorsque c'est la fille qui est en cause. Nous pouvons constater que si une certaine tolérance vis-à-vis du comportement du garçon peut être observée chez les parents aurasiens, ceux-ci n'en demeurent pas moins sévères pour la fille qui, elle, subit de prime abord, la rigueur de la correction au moindre comportement relâché. Son instruction est accentuée par une série d'interdictions visant à l'éloigner de toute sorte d'influence pouvant lui parvenir et affecter sa conscience morale. Ainsi, lui sont inculquées, en premier lieu, des idées particulièrement imprégnées d'une profonde obsession de la perte de la virginité. "Une fille ne compte pour rien. On la nourrit. Quand elle devient pubère, il faut la surveiller de près. Elle est pire qu'un aspic à cet âge là. Elle vous fait des bêtises dès que vous tournez le dos"[2], semble penser Aîni de la Grande Maison de M. Dib. Comme cela doit être le cas pour les parents algériens et musulmans, à plus grande échelle, les parents ahrasiens et plus particulièrement les mères, croient donc faillir vis-à-vis de leur fille s'ils ne lui enseignent pas les valeurs morales, s'ils ne lui indiquent pas constamment ce qui bien et ce qui mal. Pratiquement, toute mère est consciente de son rôle primordial dans l'inculcation des valeurs morales et considère que sans cette instruction, la fille deviendra sans contrôle sur sa conduite et sans grande considération pour les autres, et la mère, elle-même, en pâtirait étant touchée dans son

---

1- S. R. Abadir –La Femme Arabe au Maghreb et au Machrek- P115
2- M. Dib- cité par - S. R. Abadir –La Femme Arabe au Maghreb et au Machrek- p 90.

amour-propre. Ne dit-on pas communément à Ahras, dans ces circonstances: "*ad ssenɛalen fella yewdan w ad s-eqqaren ur teṭṭif c di yellis*" (les gens me maudiront et diront que j'ai failli à ma tâche et que je n'ai pas éduqué ma fille).

Sur ce plan, l'éducation de la fille est, paraît-il, axée sur le souci de préserver son intégrité physique d'abord et morale ensuite: certes, ceci la gardera immaculée, mais surtout gardera sa famille pure de toute souillure et déshonneur; "*teṣṣer lemmali nes* ", dit-on. Dans cette perspective, le souci majeur de toute mère serait incontestablement de corriger les premiers défauts instinctifs pouvant favoriser la naissance de vices, généralement de plus en plus incontrôlables et irréversibles. Elle doit veiller à inculquer implacablement à sa fille, les principes de la décence et de la pudeur dans le cadre d'un apprentissage prudentiel, mettant ainsi l'index sur les innombrables dangers qui la guettent incessamment. Redoutant la désapprobation et la sanction dans un cadre social très exigeant sur les questions ayant trait à tout ce qui concerne son intégrité physique et morale, il semble que la petite ahrasienne a tôt tendance à modérer ses comportements et se renfermer "dans une pudeur, écrivait N. Zerdoumi, qui représente, du moins en apparence, tous les symptômes du complexe. Encore que cet état émotionnel qui chez la fille d'occident est un élément de la moralité, soit dominé, dans la mentalité algérienne par la crainte panique du scandale"[1]. Sa réaction sera nette devant tant d'acharnement pour l'inculcation des valeurs morales et des règles de décence jugées vitales pour sa protection; elle est constamment préoccupée par le souci et le scrupule qui se manifestent dans ses attitudes, notamment lorsqu'elle est en présence masculine; comportement qui serait sans doute el reflet des temps passés où l'organisation traditionnelle dans ce milieu était caractérisée par un fort attachement aux valeurs morales et un répertoire des plus fournis de tabous. C'est ce que semblent exprimer les propos de R, une vieille femme âgée d'une soixantaine d'années "*zik yerneɣ d elɛib ma yella tameṭṭut, yexs d tamezyant niɣ d tameqrant, ad teċċ zdat n wergaz, niɣ ad teḍs s lejher, niɣ ad teẓẓel deg wass, niɣ ad teqqim w ad teḍleq ifadden nes, niɣ ma yella wergaz w ad tekti lumur n tsednan. Mannaka tenna, ad s-terni hacak. Zik tameṭṭut ma tutla ɣer wergaz aberrani w ad tegg fus f imi nes niɣ w ad tuɛa ennngab*", (Autrefois, était jugée indécente, toute femme, jeune ou vieille, qui mangeait devant un homme, riait aux éclats, dormait pendant la journée ou, en s'asseyant, allongeait les jambes, évoquait en

---

1- N. Zerdoumi – Enfants d'hier. P 239.

présence de l'homme, quelque partie du corps ou des affaires concernant l'univers féminin. Dans les cas échéants, elle devrait se rattraper en disant "*hacak*" (sauf ton respect). Pour s'adresser à un étranger, la femme mettait impérativement sur sa bouche, sa main ou le pan d'un foulard prévu à cet effet.

Aujourd'hui encore, les règles de conduite concernant la pudeur et la bienséance, même si elles diminuent de ténacité et changent dans une certaine mesure d'aspect, elles restent toujours en honneur.

Dès son jeune âge, la petite ahrasienne sait qu'elle est tenue de respecter ces règles; elle doit se tenir à l'écart du garçon, lorsqu'il n'est pas frère ou cousin. Cette séparation fait naître chez elle des réactions systématiques à l'encontre du garçon, et plus tard de l'homme, en particulier lorsqu'il lui est étranger. Ces réactions, semble-t-il, sont beaucoup plus le résultat d'un réflexe développé au sein d'une famille intransigeante vis-à-vis des questions liées à la morale, que d'une conviction ou d'une connaissance de cause.

Ce conditionnement qui, parait-il, imprègne profondément la personnalité de la fille, engendre des sentiments de gêne, de timidité et de peur face à l'homme; tous ces comportements sociaux, ces interdits, ces règles communautaires et les conséquences qui affectent le psychisme de la fille, s'expliquent par "le culte de la virginité" très en honneur dans la région et voire dans l'ensemble de la société globale.

Section II: <u>Une intégrité physique ou le culte de la virginité</u>

L'obsession de la perte de la virginité avant le mariage, constitue la toile de fond de l'instruction morale dans ce milieu conservateur, "parce que l'éventuel danger que peut générer une fille n'est jamais écarté", énonce une mère de famille essentiellement composée de filles. Aussi, s'acharne t-on à lui dicter le devoir de préserver son intégrité physique. De ce fait, quelle est la fille qui ne sait pas à quoi s'en tenir après avoir failli à ce devoir? Un sondage effectué au niveau d'une population d'enquêtées âgées entre 07 et 12 ans indique que 75% des filles savent que celle qui a perdu sa virginité avant le mariage, a moins de chances de se marier, sinon de trouver un bon parti et que "les prises en faute" sont sévèrement sanctionnées par la famille et finissent par être mariées à des hommes sensiblement plus âgés.

Par ailleurs, l'apprentissage du sens de l'honneur n'est pas exprimé uniquement sur le mode restrictif qui s'articule essentiellement autour des interdits qui affectent les comportements de la fille (ne fais pas ceci, n'approche pas cela...), mais il implique également une référence à des pratiques magiques destinées à la préservation

"matérielle" de la virginité. A Ahras, l'opération est communément désignée par le nom "*asfah*"*. La plus pratiquée à Ahras et aux Aurès de manière générale, consiste au procédé du métier à tisser, objet, invariablement entouré de valeur symbolique dans l'Aurès.

Le rite auquel nous avons assisté a eu lieu dans la maison de B, une mère de deux filles âgées de cinq et sept ans, elles- mêmes concernées par l'événement. C'est le jour où elle monte son métier à tisser et à l'occasion, une petite cérémonie a lieu à laquelle sont invitées parentes et voisines accompagnées de leurs filles, postulantes au rite (il y en a même des parentes qui viennent d'autres villages). A cet effet, la maîtresse de la maison prépare de l'*irecmen* et *aḍemmin*. Alors que le métier gît encore sur le sol, elle prend *irecmen* avant que personne n'y a encore touché et en jette par petites poignées sur les ensouples (*ifeğağen)* et sur les fils de chaîne (*susti*) puis en emplit les trous de l'ensouple inférieure ; on dit que le métier à tisser est un hôte nouveau pour lequel on souhaite la bienvenue par un festin auquel il prend part[1]. lorsqu'il est enfin redressé, la tisseuse écarte les fils de façon à prévoir un petit passage. Toutes les filles venues avec leurs mères vont se soumettre à l'épreuve et suivre la même série de rites. Celles qui sont en âge de comprendre la signification de cette pratique se chuchotent discrètement quelques confidences avec des rires étouffés, les plus jeunes, si elles ignorent le motif de cette rencontre, ne manquent manifestement pas de saisir la singularité du jour.

Lorsque la première fillette passe, elle se tient en face du métier, le pied droit introduit dans le passage préalablement aménagé. Une femme postée à côté d'elle, lui donne une datte qu'elle mangera aussitôt, après avoir prononcé la formule "*ana ḥit weld ennas xiṭ*"[2] - selon la croyance, cette formule rituelle qu'on fait prononcer sept fois de suite par la fille serait destinée à la "fermeture" symbolique de son vagin. Elle

---

* Dans les cités urbaines, notamment arabophones, elle est dénommée "*ttqaf*"

1- cette pratique est, semble-t-il, très ancienne. M. Gaudry l'avait mentionné dans son étude sur la femme chaouia au cours des années 1930. Il paraît que le métier à tisser soit également doté d'une connotation symbolique en Kabylie. C. L. Chantréaux a relevé l'usage des mêmes éléments pour la protection du mauvais œil.

2- Littéralement : je suis un mur et le fils des "autres" est un fil, ce qui sous entendrait, inviolable, protégée. La formule est prononcée en arabe, ce qui pose l'hypothèse sur l'origine non ahrasienne du rite. la même expression a été mentionnée par F. Adel dans son étude intitulée "la nuit de noces ou la virilité piégée", au constantinois, in Insaniyat N° 4.

passe ensuite toute entière à travers le métier pour ressortir du côté gauche où une autre femme l'attend pour récupérer les noyaux de dattes. L'opération est répétée sept fois avant de céder la place à la deuxième postulante. Les sept noyaux sont soigneusement déposés dans un mouchoir avec des débris prélevés sur le métier à tisser (de l'ensouple, du montant et du fil) [1]. Celui-ci est enfin remis à la mère qui doit le ranger scrupuleusement dans un endroit sûr, jusqu'au mariage de sa fille.

B nous explique le procédé de l'annulation du *asfah* : "*iḍ n lhenni, w ad nejber afeğağ bac ad tessired fellas teslit. Alḍ ad tas tameṭṭut i t-iṣefhen, ad terẓem takemmust nes, ad tessery a yellan dis w ad tessar di tamemt d uḍemmin w ad hen tuc ɣ teslit ad hen teċċ. Hamma w ad yemmukkes weṣfah*" (La veille du mariage, on procure une ensouple d'un métier à tisser, au dessus de laquelle la mariée fera sa toilette nuptiale. La bourse est alors, pour la première fois dénouée, de préférence par la femme qui avait supervisé l'opération du aṣfah. Celle-ci brûle son contenu et le mélange avec du miel et aḍemmin_qu'elle donnera à manger à la jeune mariée. C'est à ce moment là seulement que l'effet du aṣfah_est neutralisé.

Telle que nous l'avons observée, l'opération du *asfah* est une pratique tellement entourée d'une atmosphère imprégnée de mystère, de magie et de solennité qui, paraît-il, pénètrent profondément l'esprit de la petite ahrasienne, qu'on peut même avancer qu'elle est en mesure, à elle seule, de constituer l'essentiel de la transmission du sens de l'honneur et de l'intégrité physique. Mais la famille, dans cette zone rurale, hantée par le prestige et l'honneur qui sont étroitement dépendants de la réputation de ses filles, s'acharne à renforcer cet apprentissage en usant de tous les moyens, du préventif au sanctionnel.

Cette vigilance, dans un milieu encore attaché à un système de valeurs ancestral, malgré une aspiration grandissante au moderne, s'expliquerait par une angoisse face à un éventuel scandale. Cette crainte se manifeste également dans le mode d'expression populaire; on dit encore à Ahras: "*truḥ ad teg iri teqqen ed imi*", (qui donne littéralement:elle est allée remporter du gain, alors elle a fermé la bouche des siens), c'est-à-dire, au lieu d'accomplir la bonne action à laquelle elle a été destinée, elle a commis l'irréparable et souillé l'honneur de sa famille, la réduisant ainsi au silence. On recommande inlassablement à celle qui doit sortir du village, notamment pour les études : "*eɣrem ad tuɛid aqelmun i babam d ayetmam*" (fais

1- Le montant: *tamenḍut* ; le fil : *tmuli.*

attention, ne déshonore pas ton père et tes frères).

Si la jeune fille s'avère non vierge, lors de sa nuit de noces, dans la plupart des cas, elle subit toutes sortes d'humiliations de la part de son époux et de sa belle famille, avant d'être renvoyée chez son père, généralement au cours de la même nuit.

Les témoignages recueillis auprès d'une population de vieilles enquêtées s'accordent à affirmer qu'autrefois, suivant le qanoun posé par *lejmaɛt*, la femme perdait son droit à la dot si son mari constatait qu'elle n'était pas vierge. Ses parents devaient payer à l'assemblée une amende. Leur fille leur était renvoyée honteusement et ils devaient restituer au mari les cadeaux et les frais de noces. M. Gaudry avait rapporté les mêmes faits constatés dans certains villages aurasiens.

Il semble que cette tradition persiste encore aux Aurès, même si elle est toutefois pratiquée avec une certaine retenue.

Voici le cas raconté de N, une jeune d'une vingtaine d'années et de faible niveau scolaire, mariée à son cousin utérin habitant une autre localité. Jugée à tort lors de sa nuit de noces, par sa belle famille, parce que leur fils, pris d'un soudain malaise a été prestement transféré à l"hôpital, N a été dépossédée de son trousseau et renvoyée humiliée avec sa famille au cours de la même nuit. Lorsque l'époux se rend compte de la méprise, on entame les démarches pour restituer sa femme. Mais la famille mortifiée dans sa dignité ne consent qu'au prix d'un ensemble de conditions posées: *"tuɛer tikti, neqqim d lɛar di teqliɛt. Ad s-ɛawden kullec seg allay am wass amezwaru"*, (le coup fut trop dur, nous sommes devenus la risée de tout le village. Ils doivent tout recommencer, une autre bague de fiançailles, une dot, un nouveau trousseau, un cortège et une fête, comme si elle se mariait pour la première fois).

Il semble que ce genre de méprise soit tellement fréquent dans ce milieu qu'une entreprise prudentielle s'avère indispensable pour épargner à la jeune épousée, une série d'humiliations fondées sur des jugements à priori ; dans cette perspective, comme nous avons pu le constater sur le terrain, il n'est pas rare qu'un satisfecit médical attestant l'état intact de sa virginité, demeure un élément constitutif du trousseau de la jeune ahrasienne.

Dès son âge, la petite fille qui n'ignore rien de ces pratiques, est, paraît-il, tellement terrorisée par l'idée de perdre sa virginité, que "le jour où elle a ses premières menstrues, elle est profondément bouleversée, désorientée et désespérée", nous révèlent quelques grandes filles qui auraient, sans doute, à un certain moment, subi les mêmes effets; il faut noter que dans ce sens, la petite fille ne reçoit aucune

éducation sexuelle qui vise à la préparer aux transformations physiologiques qui surviendront dans son corps à la puberté, le sujet relevant du domaine du tabou et de la pudeur (*lehya*).

C'est dans ce cadre social, avec toutes les données culturelles qu'il implique, que le mariage constituerai un havre, un abri pour la femme, "*ad tesser ixf nes*", dit-on; c'est vers lui, comme le souligne N. Zedoumi, "que la fille portera ses aspirations tout au long de sa vie au foyer paternel. Pour elle, il incarne la délivrance: sortir de cet enlisement, ne pas avoir honte d'être une femme, ne pas fuir comme une coupable devant l'homme"[1] et ne pas avoir à vivre à l'abri des regards masculins.

Lorsque le petit ahrasien atteint l'âge scolaire, il porte déjà un "habitus social", étant imprégné du mode de pensée de son milieu familial. A l'école, son "acquis culturel" va se confronter à de nouveaux aspects culturels, véhiculés par les projets pédagogiques et diffusés par l'école

Si la prime éducation était dispensée à l'enfant sans apparente discrimination sexuelle, vers l'âge scolaire, elle est par contre soumise au travail de socialisation sexuée. Cette différenciation s'exprime essentiellement dans les pratiques ludiques des enfants, la division du travail dans le cadre domestique et surtout dans l'éducation morale dispensée à la petite fille dès son jeune âge.

La fille et le garçon, chacun se livre aux jeux spécifiques à son sexe, reproduisant le schéma social et exprimant la symbolique de la vie en commun; ainsi, au moment où la petite ahrasienne reproduit les activités domestiques et mime les gestes et comportements des femmes, le garçon se livre aux jeux de virilité.

Les restrictions concernant le sexe s'imposent également dans les activités qui relèvent du domaine domestique et contraignent la petite fille à prendre très tôt part aux travaux ménagers et à la prise en charge des frères et sœurs en bas âge, alors que le garçon semble souvent dispensé de ces tâches.

De même, l'instruction morale fait l'objet d'un travail de socialisation différencié. Son action se concentre essentiellement sur la préservation de l'intégrité physique d'abord, eu égard au culte de la virginité, encore en honneur dans la région, et morale ensuite.

1-N. Zerdoumi- enfants d'hier. P 188.

qu'elle croit relatifs à son état. Ces nombreux signes, comme la référence aux rêves, font l'objet d'un intérêt superstitieux particulier, de la part de la société féminine ahrasienne. Plus encore, on recourt à des rites destinés aussi bien à susciter la conception d'un garçon ou celle d'une fille qu'à favoriser la fécondité.

Malgré les fréquentes complications d'accouchement, pour des raisons liées aux pratiques rituelles s'organisant autour de la délivrance, beaucoup de femmes ahrasiennes préfèrent encore accoucher à la maison.

Dans ce milieu, l'accueil réservé au nouveau né est relatif à son sexe; cette discrimination à la naissance est telle que, le garçon est, selon la tradition, reçu dans la joie et la satisfaction, alors qu'à la naissance d'une fille le silence tombe sur l'événement qui n'est marqué ni de manifestations d'allégresse, ni de youyous sonores.

Les premiers soins dispensés au nouveau né sont identiques pour le garçon et la fille. Qu'elles se réfèrent à un savoir-faire traditionnel hérité des générations passées, ou plutôt qu'elles recourent aux nouvelles méthodes, dans un cas comme dans l'autre, les femmes ahrasiennes possèdent un répertoire assez riche de procédés, allant de la simple amulette écrite par le taleb, aux produits pharmaceutiques, suivant les types de familles.

Par ailleurs, il existe à Ahras, un grand nombre de croyances qui s'articulent autour des mauvaises influences des puissances occultes et du mauvais œil. Cette croyance suscite le recours à des rites appropriés visant la protection de l'enfant. De ce fait, Qu'il soit caisse en carton, couffin ou lit de bébé, le berceau, tel qu'il est observé dans plusieurs ménages, est garni des mêmes objets destinés a préserver le nouveau-né des effets maléfiques du mauvais œil et des djinns. Ces précautions renforcent, dans les esprits, la croyance à l'enfant changé.

Dans ce milieu en bute de mutation, la dualité tradition – modernité se traduit également, dans le comportement de la mère, lorsque celle-ci est instruite et quelle est partagée entre l'envie de suivre les conseils du médecin et continuer l'allaitement de son enfant, et d'autre part, une réticence à rejeter ses préjugés et heurter de front des traditions profondément enracinées, et qu'elle opte finalement pour le sevrage.

Le sevrage constitue le premier interdit alimentaire en liste qui affecte les enfants dès la prime enfance. Ce comportement marque l'intérêt porté aux pratiques alimentaires qui représentent, dans ce sens, un véritable patrimoine anonyme transmis de génération en génération. Dans ce milieu où l'on accorde encore une grande importance aux interdis alimentaires auxquels on soumet les enfants, ce

comportement, n'est pas neutre. S'il est plus ou moins chargé de signification sur le plan social et économique, il l'est davantage sur le plan du sacré.

A Ahras, où les classes d'âge jouent encore un rôle assez important dans l'organisation sociale, l'intégration de l'enfant dans la société est un processus qui s'exprime également dans les rites qui jalonnent sa croissance. En revanche, sous l'effet des mutations sociales et politiques qui se produisent dans la société globale et, par conséquent, dans ce milieu, on assiste à une réinterprétation du sens du rite de la circoncision; Le rôle thérapeutique de l'opération est un fait qui s'établit dans les convictions locales.

Si les parents attribuent encore les maladies qui affectent leurs enfants aux effets pernicieux du mauvais œil et des forces occultes, en revanche ils recourent souvent, simultanément à deux procédés thérapeutiques, la médecine scientifique et les pratiques magiques basées sur divers sortilèges, talismans et remèdes traditionnels. Ils font également appel au pouvoir des saints et des marabouts.

Imprégné du mode de pensée de son milieu familial, à l'école, cet enfant doit alors se confronter à de nouvelles habitudes d'esprit différentes de celles acquises dans sa famille.

Si la prime éducation semblait relativement identique pour le garçon et la fille, vers l'âge scolaire, commence un travail de socialisation sexuée qui s'exprime essentiellement dans les pratiques ludiques des enfants, la contribution aux travaux domestiques et surtout dans l'éducation morale à laquelle est soumise la petite fille dés son jeune âge.

Ce travail qui est une approche descriptive, dans le cadre de la mutation sociale, de l'ensemble des attitudes d'une génération agissante, celle des parents, vis-à-vis des différents domaines de l'éducation et de l'intégration sociale de l'enfant, n'a pas la prétention de cerner tous les aspects du problème. Par ailleurs, il peut être utilisé comme fil conducteur pour d'éventuelles études qui viendront élargir son horizon. Ceci semble important, dans la mesure où la société aurasienne demeure un terrain peu exploré, notamment dans le domaine anthropologique.

Glossaire sommaire

abeldi	le citadin
abetthyu	un bébé asexué
abeztat	le petit
abrid	la coutume
acellef	la coupe de cheveux
adrar	la montagne, le maquis
adɣes	le colostrum
adaḥher	la circoncision
adḅib	le médecin
ad erran n yexf.	L'étourdissement
adḍemin	le colostrum
afrirres	la mort subite
afɣul	bébé difforme
agal	la suspension
aglim	la peau
agrarrab	plan de travail en poterie
ahenĝeĝel	jeu d'enfants
ahyu	le garçon
alemmas	le majeur
alemmud	le caractère
alili	le laurier- rose
alli	la cervelle
almad	l'apprentissage
altaf	le massage
amced	le peigne en fer
amenzu	l'aîné
amjer	faucile pour moissonner
amsuddi	le co-allaitement
amuzzer	l'accouchement
anebdu	l'avortement
Anezgum	le malheur, le souci
aqdih	cadeau spécial à la circoncision
aqeddac	l'élève
aqemmed	l'emmaillotement
arbaz	mets pour nourrissons
arebzi	la superstition
arnunnes	la souillure
arud	l'habit
asegmi	l'éducation, la puériculture
aselmed	l'initiation
aselmed	inculcation, enseignement
asengugi	le berceement
aseɣmi	la poussée dentaire
asfah	rite de la préservation de la virginité
asired	les menstrues
asittem	naevus
askinju	la malpropreté, la saleté
aslu	la suie
ass n rebʕin	le quarantième jour
aswiqqer	la fumigation
aselɣaɣ n tayda	la résine de pin d'Alep
asemmid	le froid
asenʕiw	le caractère, le tempérament
asuddi	l'allaitement
atelmud	groupe de pélerins
aweryal	le berceau
awtem	le mâle
axedmi	le couteau
axenfuf	le nez,l'honneur, la dignité
azir	le romarin
azuqqi	les ingurgitations
azdi	la quenouille
azetta	le métier à tisser
azref	l'argent
azɣuɣ	le fantôme
aɣemmis	la grippe
aɣerbal	le tamis
aɣi	le lait
aʕebbi	le portage de l'enfant sur le dos
aʕezzam	le nécromancien
bendu	ceinture garnie pour le nouveau circoncis
buyessur	la mixité
buyya	le caméléon
buzeggaɣ	la rougeole
ccahed	l'index
daâwat n el waldin	la bénédiction
dderri	les enfants
ddhan	le beurre rance
dduh	le berceau
debbib	la huppe
dwa n edderri	la pilule contraceptive
erfed	imiter
ferruz	la discrimination
icammen	les graines de cumin
idem, idammen	le sang
ifadden	les genoux, le giron
ifkres	membrane entourant le nouveau –né à la naissance
igemzi	le pouce
ihebba	les dattes
ikniwen	les jumeaux
ilecta	ustensiles en argile, la poterie
ileqqafen	jeu
iles	la langue (organe)

inerfed	la rate
ineslem	musulman
iqemmaden	les langes
irar	le jeu
ireemen	plat rituel
iri	la gorge
iriran	les vomissements
iwermi	la rue
iwlessan	les oreillons
izri	l'armoise blanche
kedran	le goudron végétal
kindaw	la conjonctivite
ǧajer	la récompense divine
laktu	lit en branchage
lamus	la vase
lbarakt	la bénédiction
ldufan	le nouveau- né
lefsid	le vaccin
lefuci	le fusil
lehjab	l'amulette
lehya	la pudeur
lejnun	les djinns
leɣyal	enfant allaité lors d'une autre grossesse
leɛwayed	la tradition
lhel	le rachitisme
lhentit	l'assa foetida
lhermel	le Harmel
lherz	l'amulette
ljawi	le benjoin
lkebriyyet	le soufre
lkulij	l'école
lmalaykat	les anges
lmer wessber	l'aloès
lwali	le saint fondateur
lxemset	Main de Fatma
lɣerz	l'adolescent
lɛafit	le feu, l'enfer
mazuz	le cadet
melleɣ	l'index
merriwt	le marrube
mexmur	jeu de cache- cache
mɣez irden	les tempes
nful	potion préparée pour expulser le mal
nirez	le talon
nnegget	la mélodie
nneksan	la rechute du malade
nnexwet n udar	la plante du pied
nnfiɛt	les occupations domestiques
nniet	la foi absolue
nrezq n Rebbi	la nourriture
nrzuf	la visite
saltit haltit	l'annulaire
say ɛlik	jeu de cache-cache
ssbuɛ	le septième jour
sser	membrane entourant le nouveau –né à la naissance
ssfayt	la propreté
ssudet	lit en branchage
surif	le pas
ṭabectult	le pistolet
tabenqra	le crâne
tabubit	la poupée
tabẓimt	la fibule
taclamt	le molleton
taddart n leɛmart	la salle de séjour
taddeɣt	l'aisselle
tagidit	Le pilier
taguft	l'armoise verte
tagugayt	la berceuse
taherrazt	la couche
tahyut	la fille
tajjalt	la veuve
tajjert	la femme stérile
takemmust	le nouet
taklut.	Couffin d'alfa aménagé en couche pour le bébé
takulijit	la maîtresse d'école
talehhayt	la sucette, la tétine
tamelɣiɣt	la fontanelle
tamemt	le miel
tamettant	la mort
Tamzurt	la nouvelle accouchée
tandelt	la tombe
ṭandirt	corps étranger dans l'œil
taneɛmurt	enceinte
taniwin	les gencives
tanɣeft	la mamelle
taqerrabut	le tombeau du saint
ṭaqesrit	le pot de nuit
taqiyyarṭ	la jeune fille
taqqa	genévrier
tardast	l'empan
tarfiqt	la fraction de tribu
tarjit	le rêve
tarta	le pus des yeux malades
tarwa-	l'accouchement
tasekkart	nourriture du nouveau né
taselliya	petit cours d'eau
tawmatt	la fraternité, la parenté
tawtemt	la femelle
taxessayt	l'évanouissement
taɣisi	la dextérité

taγriwt	le biberon
taɛcuct n ɛitlit	procédé thérapeutique
taɛebbuct	le sein
taɛessart	la constipation
Taɛezrit	femme libre
taɛjujt	le cordon ombilical
temzi	l'enfance. Par ext, la jeunesse
tifednin	les orteils
tigendest	le pyrèthre
tigezẓelt	le rein
tikebrin	la gandoura de la circoncision
tikti	coup de djinns
tildedt	l'auriculaire
timeɛelt	la pomme de la main
timedrest	l'école
timeqdeɛt	chemise rudimentaire pour nouveau né
times	l'enfer, la fièvre
timettanin	la mortalité
timeɛqal	les devinettes
timmat	le tannin
timmi	le front
timqabelt	L'accoucheuse
tinedfin	la première selle d'un nouveau-né
tinemrit	le poignet
tirezzaf	cadeau offert à une hôte
tisent	le sel
tiskin	la bouse de vache
tislatin	le jeu des mariées
tisrit	La peau du serpent
tiɛifin	le placenta
titṭ	le mauvais œil
titṭawin	les yeux
tiwdi	la crainte, la peur
tiγidwin	la touffe de laine
tiγmest	la dent
tjallit	le serment
tkuli	couche brunâtre recouvrant le visage de certaines femmes enceintes
tlalitt	la naissance
tlaxt	l'argile
tlussi	le beurre
tmaγit	l' atteinte par les djinns
tterf	le giron
ttrag	le voile
tudfist	plat rituel
tutlayt	le langage
tzawit	l'école coranique
tγarurt	la résorption du lait
tγudi	la cautérisation, les points de feu
ul	le cœur
ulif	le répudiation
um el γezlan	la convulsion
uted	la tétée
uxlif	le chêne
uzzal	fil de fer
yur	la lune
zazef	les douleurs d'accouchement
zimba	thuya
zirawi	plat rituel
zarif	l'alun
zẓeɛter	le thym
zẓiaret	visite religieuse
ɛitlit	l'orgelet

BIBLIOGRAPHIE

1 – Abadir. S. R., "La Femme Arabe au Maghreb et au Machrek- Fictions et réalités". E.N.L, Alger, 1986.

2 - Berques Jacques, "Le Coran, traduction", Edition Sindbad, Paris. 1990

3 – Boucebci. M. "Psychiatrie, société et développement", 2° Edition. S N E D, Alger, 1982.

4 - Bourdieu.P." Sociologie de l'Algérie", Ed. Dahlab, Alger, 1985

5 - Boutefnouchet M.,"La famille algérienne. Evolution et caractéristiques récentes", S.N.E.D, Alger., 2° Edition,1982.

6 - Colonna Fanny., "les versets de l'invincibilité. Permanence et changement religieux dans l'Algérie contemporaine", Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques,1995.

7 - Colonna Fanny, "Savants paysans. Eléménts d'histoire sociale sur l'Algérie rurale", O P U, Alger, 1987.

8 – Desparmet. J."coutumes, institutions croyances des indigènes de l'Algérie", Edition Carbonnel, Paris, 1939.

9 – Dubar. C., "Socialisation et construction sociale de l'identité", Ed. Armand Collin. Paris, 1998.

10 – Durkheim. E., " Education et Sociologie". Edition EL BORHANE. Alger, 1991.

11 - Gaudry M., "La femme chaouia de l'Aurès", librairie orientale Paul Gauthner, Paris, 1929.

12 - Genevoix H., "Education familiale en Kabylie", F.D.B, N° 89 Fort- National, 1966.

13 –Jommier J., "Coup d'œil rapide sur les institutions d'enseignement, suivi d'une étude sur la pédagogie à l'école coranique", Extrait de : IBLA, 1949.

14 – Kennouchet T, Haddab M, Khenniche I., "Collectif: les jeunes ruraux et l'école. Mythe et réalité", Ed .CREA. , 1982.

15 - Lacoste- Dujardin Camille, "Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb", La découverte, Paris, 1985.

16 - Laoust- Chantréaux Germaine, "Kabylie côté femmes, la vie féminine à AIT Hichem", 1937-1939, Edisud, Paris, 1990.

17 - Lucas P.et Vatin J. C., "l'Algérie des anthropologues", F. Maspéro, Paris, 1975.

18 - Madhar S., "De l'individu au citoyen", Thèse de doctorat de 3° cycle, Paris V, 1985.

19 - Meghni R., "Identification des interdits alimentaires affectant femmes et enfants dans la région d'Arris à travers une enquête alimentaire à motivation",

Mémoire en vue de l'obtention du diplôme d'Ingénieur d'Etat en technologies agro- alimentaires, Université de Constantine, 1991.

20 - Mimouni Rachid, "L'honneur de la tribu", roman, éd. Laphomic, Alger, 1990.

21 - Mohia- Navet Nadia, "Les thérapies traditionnelles dans la Société kabyle, pour une anthropologie psychanalytique", Edition L'Harmattan, Paris, 1993.

22 - Ouitis A., "Possession, magie et prophetie en Algérie", Paris, Ed. Arcanteres, 1984.

23 - Plantade N., "La guerre des femmes, Magie et amour en Algérie", La Boite à Documents, Paris, 1988.

24 - Servier J., "Tradition et civilisation berbères (les portes de l'année)", Ed Laffrant, Paris, 1966, (2ème éd. Du Rocher), Paris, 1985.

25 - Toualbi N., "La circoncision, blessure narcissique ou promotion sociale", SNED. Alger, 1975.

26 - Turin Y., "Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale. Ecole, médecine, religion, 1830 -1880", Edition Distribution Houma, Alger, imprimé 2003.

27 - Zerdoumi N., "Enfants d'hier. L'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien", François MASPERO, Paris,1982.

Revues et Cahiers

1 -"Familles d'hier et d'aujourd'hui", In "Insaniyat", revue algérienne publiée par le C.R.A.S.C d'Oran. N° 4 janvier-avril, 1998 (vol.II,1).

2 - "Encyclopaedia universalis", Vol.6, 2000.

3 - "Encarta", 2004, Paris.

4- "Les cahiers du LAPSI", N°2, Juin 2005, Université de Constantine.

5 - "La socio anthropologie ou comment repenser la méthode?" Actes des journées d'études organisées avec l'université de Constantine. Les 20 et 21 mai 1997 à Constantine. Sous la direction de Faouzi Adel. Cahier N°1, Ed. C.R.A.S.C, 2001.

6- Camille Lacoste Dujardin, "Discrimination garçon / fille à la naissance et dans la petite enfance au Maghreb", in "LOAB". N° 18. Paris, 1987.

Liste des tableaux

Tableau N°1: taux de scolarisation et de déperdition scolaire durant les trois dernières décennies. .....P. 175

Tableau N°2: évaluation statistique du taux de scolarisation au début du 21° siècle.....P. 181

Tableau N°3: évaluation statistique du taux de scolarisation et de redoublement par classe et par sexe, au cours des années 2003-2005. .....P. 182

Tableau N°4: présentation du personnel enseignant à l'école d'Ahras depuis sa création jusqu'à l'année 2004.....P. 184

Liste des photographies

Photos a et b: Le village, vue générale.....P. 21

Photo c: Maison traditionnelle..... ...P. 21

Photo a: Le berceau.....P. 67

Photo b: Caisse en carton aménagée en berceau.....P. 67

Photo (haut) : Lemzayer- espace de jeux pour les enfants et lieu d'accomplissement de certains rites.....P. 131

Photo (bas): Lemzayer – cimetière où on enterrait les morts.....P. 131

Photo représentant un repas d'usage lors d'une cérémonie.....P. 132

Photo de l'école d'Ahras.....P. 186

Photo de Tzawit. Lieu de prière et école coranique.....P. 186

Photos sur les jeux d'enfants.....P. 196

A- La ronde
B- Jeu du "gendarme"
C- "kalache"

Photo représentant des enfants gardant le troupeau pendant les temps libres.....P. 203

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....1

Présentation du sujet.....10

Problématique.....11

Méthodologie.....14

CHAPITRE INTRODUCTIF

CADRE GEOGRAPHIQUE ET FAMILIAL, FACTEUR DETERMINANT DANS LE PROCESSUS EDUCATIF

INTRODUCTION.....17

SECTION I : Ahras, un village aux confins de la tradition et de la modernité.....17

SECTION II : Organisation de l'espace.....22

SECTION III: La famille ahrasienne, une trajectoire particulière de décomposition et de reconstitution. 24

CONCLUSION.....30

PREMIERE PARTIE

L'EDUCATION FAMILIALE

INTRODUCTION.....32

CHAPITRE I: La procréation: reflet d'un comportement nataliste en milieu rural.

INTRODUCTION.....33

SECTION I: Les conditions de conception ou période d'expectative.....34

SECTION II: Les envies de la femme enceinte.....38

SECTION III: La stérilité.....40

SECTION IV: La planification familiale.....42

CHAPITRE II: La prise en charge du nouveau né dans le milieu familial

INTRODUCTION.....43

SECTION I: L'accueil.....44

SECTION II: Les premiers soins.....55

- Le cordon ombilical.....55

SECTION III: L'allaitement.....57
SECTION IV: Préparation du berceau.....65
SECTION V: Une prise en charge symbolique : la berceuse.....69
CHAPITRE III: Les rites de passage et les rites de protection liés à la première enfance
INTRODUCTION.....75
SECTION I: Le septième jour.....75
SECTION II: Les rites de protection.....78
SECTION III: Le 40ème jour.....87
SECTION IV: Le rite de la première sortie.....88
SECTION V: La première dent 91
SECTION VI: La première coupe de cheveux.....92
CHAPITRE IV: Les premières censures. Attitudes préparatoires pour une éducation ultérieure
INTRODUCTION.....95
SECTION I: Le sevrage.....95
I-1 Introduction des aliments: l'autre visage du sevrage.....101
SECTION II: Les interdits alimentaires.....105
CHAPITRE V : Vers l'autonomie. Attitude des parents vis-à-vis des premières performances
INTRODUCTION.....110
SECTION I: Le premier pas.....110
SECTION II: Les premiers mots.....114
SECTION III: La propreté.....118
CHAPITRE VI : La circoncision.....120
DEUXIEME PARTIE
LA MALADIE, LIEU DE SOCIALISATION PAR LE CORPS
INTRODUCTION.....138
CHAPITRE I : Attitude des parents vis-à-vis de la maladie des enfants

INTRODUCTION.....138

SECTION I: ***Times / Um el ɣuzlan*** **(fièvre / convulsion)** 145

SECTION II: ***Buzeggaɣ*** **(la rougeole)**.....149

SECTION III: ***Erṛec*** **(la varicelle)**.....151

SECTION IV: ***Lhel*** **(le rachitisme)**.....152

SECTION V: ***Iri*** **(les maux de gorge)**.....153

SECTION VI: ***Tazla n uɛeddis*** **(dysenterie)**.....154

SECTION VII: ***Aɣemmis*** **ou** ***lehwa*** **(les coups de froid)**.....155

SECTION VIII: ***Tiṭṭ d tiṭṭ*** **(l'œil c'est le mauvais œil)** 157

CHAPITRE II : La famille hrasienne et la mortalité des enfants

INTRODUCTION.....161

SECTION I: La mortalité infantile hier et aujourd'hui, une trajectoire révélatrice.....161

SECTION II: Le deuil, une forme de socialisation de la mort..... 162

L'AGE SCOLAIRE, UN PASSAGE DECISIF

INTRODUCTION.....166

CHAPITRE I : L'Ecole, L'autre pôle de socialisation ou d'acculturation?.....166

CHAPITRE II : Le jeu, processus d'intégration sociale (attitude des parents vis-à-vis du jeu)

INTRODUCTION.....188

SECTION I: Jeux des garçons.....189.

SECTION II: Jeux des filles.....191

CHAPITRE III:Contribution des enfants à la prise en charge des tout- petits.

INTRODUCTION.....199

SECTION I: La part des filles.....189

SECTION II: La part des garçons..... 202

CHAPITRE IV : Prémices d'une pré- adolescence précoce et contraintes d'une éducation morale de la fille

INTRODUCTION.....204

SECTION I: Une intégrité morale 204

SECTION II: Une intégrité physique ou le culte de la virginité 207

CONCLUSION.....212

Glossaire sommaire.....215

Bibliographie 218

Liste des tableaux.....221